Karen Grundel.
Paris 1902

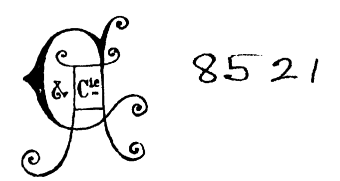
Suédois et Norvégiens

chez eux

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 458-99.

M. QUILLARDET

Suédois
et
Norvégiens
chez eux



Armand Colin et Cie, Éditeurs
Paris, 5, rue de Mézières
1900

SUÉDOIS ET NORVÉGIENS CHEZ EUX

CHAPITRE I

Coup d'œil général.

I

Depuis quelques années on s'occupe beaucoup chez nous des Scandinaves, longtemps négligés, il faut l'avouer, et un peu regardés comme des « Barbares du Nord ». L'écho de leurs querelles politiques et surtout l'éclat de leur littérature. — sans parler du *Soleil de Minuit* — ont ramené notre attention sur eux, sur leur culture qui a atteint un si haut degré de développement. Il ne peut que nous être agréable, d'ailleurs, de nous occuper de ces peuples, nos vieux amis, à qui nous lie le souvenir de longues alliances et d'une

ancienne fraternité d'armes. Cela peut n'être pas non plus sans profit. Telle est du moins l'impression, rapportée de Scandinavie, qu'on a essayé de traduire dans ce livre.

II

Suédois et Norvégiens ont beaucoup de traits communs et d'airs de famille. C'est bien un même peuple, mais il existe entre eux de notables différences.

Plus calmes, un peu plus effacés, les Suédois semblent refléter sur leur physionomie leurs tranquilles horizons. Quelque chose en eux rappelle la passivité des Russes, dont ils se rapprochent très souvent. Les Norvégiens nous apparaissent plus colorés, plus animés; hâlés par l'Océan et solides comme leurs rochers, ils ont plus de force, mais aussi plus de dureté. D'ailleurs les uns et les autres, chez eux comme au dehors, sont également aimables et sympathiques.

Les femmes sont charmantes, sans être régulièrement jolies. Elles ont de la fraîcheur à défaut de grâce. Les jeunes filles, avec leur teint clair, leurs yeux vifs, leur jolie taille, leurs beaux cheveux et leur coquetterie mutine, sont très séduisantes. On remarque avec plaisir ici l'absence des moyens artificiels de beauté, si employés

ailleurs : poudre, peinture, teinture. En Suède, le blond est suédois et non « vénitien ».

La couleur blonde est pourtant moins générale qu'on ne s'attendrait à la trouver. Le châtain clair est plutôt la teinte dominante. On rencontre aussi beaucoup de bruns, et d'un noir très décidé, principalement en Norvège. Bruns et brunes sont très recherchés. Si insignifiants qu'ils puissent être, ils passent toujours pour « distingués », étant le petit nombre. Plus rares et moins goûtés sont les gens de petite taille, que les autres regardent un peu de haut. Des hommes de deux mètres ne sont pas des phénomènes. Un mètre quatre-vingts est une taille très ordinaire ; les femmes ne craignent pas d'être à l'avenant.

La simplicité est un des traits caractéristiques, chez les Suédois principalement. On est sans recherche, sans prétentions. On dit franchement et naturellement ce qu'on pense. On accueille l'étranger de la manière la plus affable. Chacun cherche à lui venir en aide, à lui rendre service, ou simplement à engager la conversation avec lui sans façons ni cérémonies, mais toujours avec une extrême discrétion, car la simplicité s'allie à beaucoup de dignité, une dignité qu'on retrouve dans tous les rangs sociaux, aussi bien sous l'humble effacement du peuple que dans l'urbanité des classes aisées.

Dans la classe moyenne, la bonne éducation est générale. En Suède, la politesse masculine est tout à fait remarquable. Un homme salue une femme comme on a désappris à le faire dans les pays où naquit, dit-on, la politesse. Plus primitifs, les Norvégiens se contentent souvent de l'intention. Du moins l'ont-ils, s'ils ne savent pas toujours l'exprimer.

Les femmes, à coup sûr, ne possèdent pas la « distinction » au sens que nous donnons à ce mot. Elles manquent un peu de grâce et d'élégance aussi bien dans leurs paroles que dans leur personne. Mais. elles n'ont pas de « manières » et leur naturel nous repose des clichés de nos « chères madames ». Il y a tant de charme rien que dans le gracieux *Välkommen*, « soyez le bienvenu », avec lequel elles accueillent un hôte.

On est simple, on est droit, loyal, généreux. Je n'en veux pour preuve que la confiance que l'on témoigne aux étrangers. Les Français surtout sont bien accueillis; envers eux, on se montre particulièrement hospitalier, on les reçoit partout, souvent sur la seule recommandation de leur nationalité. Il y a là un peu d'imprudence et de légèreté peut-être, et parfois on a lieu de s'en repentir. Mais comme cette confiance et cette imprudence parlent en faveur de la droiture nationale !

L'instruction générale est tout à fait remarquable. La petite bourgeoisie du Nord est au courant de choses dont ne s'intéresse guère chez nous que le petit nombre, et seulement dans les grands centres. Là, au contraire, c'est par tout le monde, et c'est partout, au fond des provinces comme dans les capitales, que les diverses « questions » du jour sont traitées, non pas superficiellement mais à fond : choses d'art, de sciences, questions politiques, sociales, question féminine — *question* pouvant être pris ici comme synonyme de torture. Quand nous avons découvert le féminisme, il y avait vingt ans peut-être que les Scandinaves s'en occupaient. Ils commençaient à en éprouver quelque lassitude.

Le point de cette instruction qu'on remarque tout d'abord, c'est la connaissance des langues étrangères, connaissance qui nous émerveille toujours, nous autres Français, si arriérés comme polyglottes. En Scandinavie, on apprend généralement le français, l'anglais et l'allemand, et tous les gens bien élevés savent à peu près correctement au moins une ou deux de ces langues, sinon toutes les trois. En Suède, le français vient encore en premier lieu. Mais il n'y a plus la place qu'il y tenait au siècle dernier, où il fut, comme en Allemagne et en Russie, la langue des hautes classes qui traitaient dédaigneusement la langue

nationale en patois, ou la mêlaient de mots français au point de la rendre méconnaissable. Le suédois a gardé beaucoup de traces de cette invasion étrangère ; vous verrez, par exemple, annoncer à Stockholm une grande *Soaré* musicale avec des *Kör* (chœurs) remarquables, et pour laquelle il vous faudra certainement faire *Kö* (queue) ; mais l'épuration s'est faite en grande partie.

Le français est parlé de préférence par les gens cultivés et l'on s'ingénie à le bien prononcer, doucement, comme il doit l'être, sans ce sifflant accent suédois :

« Est-ce que vous aimez la *Zuède* ? » m'a-t-on demandé plusieurs fois à Stockholm.

L'anglais et l'allemand gagnent beaucoup de terrain. A Götheborg, le grand port à l'ouest de la Suède, c'est l'anglais qui domine à cause des fréquents rapports commerciaux avec l'Angleterre, et, pour la même raison, il vient au premier rang en Norvège. On le parle dans tous les ports ; l'anglais est comme la seconde langue maternelle du matelot norvégien.

Ce n'est pas seulement notre langue qui intéresse, c'est nous-mêmes, c'est la France où tout le monde a plus ou moins voyagé et séjourné. Nos idées, nos moindres faits et gestes sont observés, commentés à l'infini. De longues correspondances

dans les journaux racontent tout ce qui se passe à Paris — parfois ce qui ne s'y passe pas, — quoique en général on cherche à être vrai. Et comme on prétend beaucoup nous aimer, cela donne le droit de beaucoup nous morigéner.

En tout cas, on rit de nous un peu, et non toujours sans raison. Autrefois les Scandinaves s'amusaient énormément de notre ignorance de leur pays, où nous faisions vivre les habitants sur des blocs de glaçons, et où, croyions-nous, les ours et les hommes, couverts de costumes analogues, se promenaient côte à côte dans les rues des villes. Aujourd'hui, ils ont tout lieu d'être satisfaits de notre enthousiasme, car, à leur propos, nous avons toujours l'air d'entonner une ode — le chant de triomphe de la découverte de la Scandinavie !

On connaît aussi l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie. Presque tous les gens aisés y ont fait des voyages. Il arrive même parfois qu'on est mieux au courant de ce qui s'y passe que des choses de son propre pays. Ceci soit dit des Suédois tout particulièrement, chez qui l'esprit de cosmopolitisme est très marqué et affaiblit même l'esprit national, au point que très souvent ils ont l'air de se désintéresser absolument de leurs propres affaires, d'être « de glace » sur ce qui touche la Suède, effet du climat sans doute. Mais parlez-

leur de la France, de l'Italie, immédiatement vous les verrez s'animer, s'échauffer. Aussi, mettant une variante à la phrase célèbre, « Nous sommes Suédois », pourrait-on leur faire dire, « et rien d'étranger ne nous est indifférent ! »

Les préoccupations de leur patriotisme préservent les Norvégiens de cet excès. Ils n'ont pas eu le temps non plus d'atteindre à la culture qui donne cette largeur de vues. L'esprit plus large des Suédois provient d'une plus longue expérience historique, il tient à ce qu'ils ont beaucoup vu et sont « revenus de loin ». Les Norvégiens, eux, sont jeunes, ils ont les aspirations, les enthousiasmes de la jeunesse, mais aussi des idées plus étroites et plus absolues.

III

Une capitale résume généralement un peuple. Celle de la Suède et celle de la Norvège indiquent à merveille les différences qui séparent les deux nations. Leur situation déjà est très caractéristique : Stockholm sur un lac, Christiania sur un fjord, c'est bien l'image des deux pays.

Stockholm, tranquillement assise, blanche et sereine, dans le paysage verdoyant des bords du Mälar et de la Baltique, est bien telle qu'on se

figure la capitale des calmes et policés Suédois. C'est une ville de 290 000 habitants, élégante, régulière, soignée, d'une propreté scrupuleuse, d'un caractère moderne, et dans un cadre de nature unique : ce beau lac Mälar, avec ses treize cents îles et îlots boisés est un des plus magnifiques spécimens de la nature suédoise.

Malgré toute l'eau qui l'entoure, ou sépare les îlots sur lesquels elle s'élève, Stockholm n'est cependant pas le moins du monde la « Venise du Nord ». Les eaux claires du lac n'ont rien des lagunes, et la ville n'est nullement bâtie sur pilotis, mais sur la terre ferme; c'est une ville ayant des rues comme toutes les autres, et où l'on circule à pied et en voiture sans la moindre gondole. Le lac, rétréci à son extrémité d'où sort le courant qui se jette dans le golfe *Salt sjön* (lac salé) aboutissant à la Baltique, la traverse comme un fleuve, mais encombré d'îlots. L'îlot central, *Staden*, la Cité, fut l'origine de la ville. Comme Paris, Stockholm a commencé par une île-cité. Birger Jarl, un des anciens rois, au XIIIe siècle, fit entourer de murs et fortifier ces îlots, *Staden*, *Riddarholmen*; plus tard on y éleva le palais.

La Cité est restée plus importante que celle de Paris. Sa position entre le lac d'un côté, le golfe de l'autre, lui assure le grand mouvement commercial, et elle a les docks. Mais la ville propre-

ment dite s'est reportée sur les deux rives; celle du nord, la plus importante, communique avec la Cité par le beau pont de *Norr-Bro*, le pont du Nord. A cet endroit Stockholm est vraiment grandiose, avec son palais au style sobre et noble, dominant le port, la belle place de Gustave-Adolphe avec la statue du grand roi, et les jardins où s'élève celle de Charles XII.

Dans toutes les autres parties, Stockholm est simplement aisée et bourgeoise. Il y a un air de bien-être rien que dans l'extérieur des maisons, bien bâties, solides et confortables d'aspect, hautes de trois à quatre étages au plus. Elles sont en briques — on ne voit plus de maisons de bois que dans les campagnes et les petites villes — et elles ont toujours de grands appartements très spacieux, avec de grands escaliers, de larges vestibules, de vastes pièces. Dans le salon ou la salle à manger d'un petit bourgeois de Stockholm, tout l'appartement d'un Parisien de la même classe danserait à l'aise.

Les deux ports sont très animés : celui du golfe, par le mouvement commercial avec les côtes Baltiques; l'autre, sur le lac, par le commerce intérieur, et la multitude des petits bateaux courant sur tous les bras du lac, entre les petites îles, donne à la ville une physionomie particulière. Le trafic par chemin de fer devient chaque jour plus

important, la gare est fort belle et imposante. Le caractère moderne est accentué par des ascenseurs transportant pour deux ou trois centimes aux quartiers élevés, par un tunnel percé sous d'autres hauteurs, par les fils de téléphone, plus nombreux au-dessus des toits que les fils de la Vierge un beau jour d'automne. Dans les principales rues, *Drottninggatan*, *Fredsgatan*, on voit de jolis magasins; une foule élégante circule, un peu uniforme peut-être. De temps en temps, des costumes de servantes dalécarliennes en bonnets noirs pointus, en tabliers rouges, y apportent quelque variété, et les beaux dolmans bleus des officiers de cavalerie y mettent la note brillante.

Les endroits de plaisirs abondent. On compte une dizaine de théâtres, grands et petits. L'Opéra, qui date de Gustave III, et au foyer duquel il fut assassiné en 1792, vient d'être reconstruit et agrandi. Le théâtre dramatique est de la même époque. Une des gloires de Stockholm c'est *Bern Salong*, sorte de café avec une magnifique salle de concerts, où l'on va en famille souper en musique.

Le lieu de plaisir favori c'est *Djurgorden*, le « Bois » des Stockholmois, aussi bien des gens du peuple que du monde élégant. Cette belle île boisée, où l'on a installé toutes sortes d'attractions, cafés-concerts, restaurants, petits théâ-

tres, etc., n'en a pas été trop endommagée; dans la plus grande partie, la nature y reste intacte avec des recoins exquis dans sa forêt de sapins, et sur ses bords accidentés.

C'est toujours la nature qui est la principale beauté, le principal charme. La ville est très jolie certainement, avec ses intéressants monuments, son riche musée, sa superbe bibliothèque aux 250 000 volumes, ses constructions élégantes; mais on peut voir partout quelque chose d'analogue. Ce qui est unique, c'est le cadre de verdure, d'eaux tranquilles, la forêt à ses portes, la nature enfin.

Il y a peu de monuments anciens. Le palais lui-même ne date que du XVIIIe siècle. Mais la ville est néanmoins riche en souvenirs, en traces du passé. Le palais s'élève sur l'emplacement d'un plus ancien, dans cette Cité, berceau de la capitale. La petite église de Riddarholmen, dans l'îlot voisin, ne présente pas un grand intérêt artistique, mais elle renferme les tombeaux de Gustave-Adolphe, de Charles XII, les trophées de la Guerre de Trente Ans, les drapeaux si chèrement conquis plus tard sur les Russes, tous les souvenirs glorieux de la Suède.

Les environs aussi sont peuplés de souvenirs historiques. Aux portes de Stockholm c'est le parc de Haga, où Gustave III commença la con-

struction d'un palais resté inachevé; un peu plus loin, on trouve Ulriksdal, résidence favorite de Charles XV, le roi populaire de la dynastie Bernadotte, château ayant appartenu à Jacob de la Gardie, époux de la gracieuse Ebba Brahé, qui avait été aimée de Gustave-Adolphe. Sur une grande île, à quelque distance, est le château de Drottningholm, le Versailles en miniature de ce Louis XIV en petit que fut Gustave III. Plus loin, à l'extrémité du Mälar, le château de Gripsholm, résidence de Gustave Vasa, et où ses fils en discorde s'emprisonnèrent — et s'empoisonnèrent — tour à tour. Enfin, à quelque distance, c'est Upsal, *Upsala*, la ville historique par excellence, capitale des temps païens et légendaires, cité d'Odin et de tous les dieux du Valhalla, puis métropole catholique, et enfin centre de la Réforme protestante.

Cet ensemble de beautés naturelles, de souvenirs historiques et d'élégance, forme le caractère de Stockholm, non point aussi aristocratique qu'on le dit parfois — elle n'est ni assez riche ni assez somptueuse pour mériter ce titre, — mais « comme il faut », de « bonne tenue », comme la bourgeoisie cultivée qui en est la classe dominante, et résumant bien le charme tranquille du pays.

Christiania n'a point l'harmonie ni la régularité de Stockholm. Il n'y a rien à y voir en fait de monuments ou d'élégances. C'est surtout comme

*tête et centre de la nation qu'elle offre de l'intérêt, par son intense mouvement commercial, poli*tique, intellectuel. Elle attire et concentre de plus en plus la vie de la Norvège. Sa population, de 10 000 habitants au commencement du siècle, s'élève aujourd'hui à plus de 210 000.

Elle n'a pour ainsi dire pas de passé. Aux temps anciens, les Vikings connaissaient bien la baie dont la situation privilégiée ne leur avait pas échappé, et un village, *Oslö*, occupait à peu près l'emplacement de Christiania. Mais le mouvement se concentrant alors à l'ouest, la capitale y fut aussi, à Trondhjem, appelé alors *Nidaros* et qui fut fondée au xe siècle.

La domination danoise la fit transporter au sud, plus à portée de la métropole. La ville actuelle fut fondée ou rebâtie en 1624 par Christian IV, qui lui donna son nom. Sous les Danois elle resta petite ville administrative, sorte de préfecture où résidait le gouverneur. Ce n'est qu'au commencement du siècle, et à partir de l'union à la Suède, qu'elle prit son essor économique, et peu à peu le caractère d'une capitale.

Dans beaucoup de parties c'est encore la petite ville provinciale aux rues étroites, monotones, coupées uniformément à angle droit. Mais la capitale se reconnaît aux nouveaux et beaux quartiers, aux grandes artères récentes et aux monu-

ments publics. La principale rue commerciale est *Karl-Johans gade*, rue de Charles-Jean (Bernadotte), où se trouve la Chambre des députés; elle monte de la gare au palais du roi, construction sans grande beauté mais bien située. La Chambre des députés, le *Storting*, est un monument de style étrange, mais non sans grandeur.

Tout est encore trop neuf, trop récent à Christiania : Musée, Université y sont d'hier. Les magasins de *Karl-Johans gade* n'approchent point de l'élégance de ceux de Stockholm. En plaisirs aussi, la ville est pauvre; elle n'eut longtemps qu'un seul théâtre, on vient d'en construire un second plus vaste; comme lieu d'amusements, *Tivoli* ne peut rivaliser avec *Bern Salong* et encore moins avec *Djurgorden*. Mais elle présente une activité affairée que ne connaît pas Stockholm. Toutes les aspirations de la Norvège s'y traduisent par une lutte et une agitation constantes, mais fécondes; le désordre apparent est dû à l'action de jeunes forces qui s'essaient.

La capitale norvégienne, par sa situation avantageuse, a une grande supériorité sur Stockholm, enfermée dans la Baltique. Elle s'étend au fond du golfe arrondi en conque, et auquel on arrive par un chenal long de quatre-vingts kilomètres qui en protège l'approche. Au nord, des hauteurs boisées de sapins la dominent, et des îlots bordent

la baie au sud. Ainsi abritée et dans un fjord débouchant sur la mer du Nord et l'Océan, elle est admirablement placée pour le commerce extérieur. Son port est le centre du mouvement maritime de toute la baie, bordée de villes et de bourgs prospères et fourmillant d'activité industrielle et commerciale.

Les environs sont d'une grande beauté; ce n'est point la grâce paisible du paysage du Mälar; mais, sans atteindre à la grandeur de la nature de l'Ouest, c'est déjà le caractère énergique de la Norvège. A l'est de Christiania, Ekeberg, hauteur peu accentuée, Frogner-Säter au nord, ont des points de vue superbes sur la baie et la ville. Sur beaucoup de points, la nature se montre si triomphante, si forte, si indomptée qu'on se croirait bien loin de l'agitation d'une capitale. Je me souviens d'un petit lac de montagne, à deux heures de Christiania, avec sa coupe profonde enfermée entre de noirs sapins; dans cette solitude élevée l'aspect en était sauvage, imposant, grandiose malgré sa petitesse.

CHAPITRE II

Le Monde.

La saison d'été. — Noël et les plaisirs d'hiver. — La vie de société. — Monotonie. — Différences de caractère.

I

L'étranger arrivant l'été en Scandinavie y trouve une animation extrême. Toute la population est dehors, l'air heureux, la mine joyeuse, comme des écoliers en vacances, on pourrait dire même comme des prisonniers qui viennent de recouvrer la liberté.

Et c'est bien un peu ce qui a lieu. L'été est pour eux une délivrance, celle de la captivité à laquelle le long et rude hiver les a condamnés. Ce n'est donc pas par mode qu'on recherche la nature, c'est par besoin. On a soif de l'air, de la lumière, du mouvement, dont on a été si longtemps privé, et on en jouit avec ivresse.

L'été vient dans le Nord presque sans transition de printemps. En avril, en mai parfois, il y a encore de la neige dans les provinces centrales. J'en ai vu en mai à Stockholm. Tout à coup elle disparaît, fondant partout en ruisselets, en cascades; lacs et rivières se débarrassent de leur carapace glacée et s'étalent brillants au soleil; une végétation radieuse surgit en quelques jours, dans les champs, sur les arbres, où, selon l'expression du vieux dicton, on pourrait « voir pousser l'herbe et entendre croître les feuilles ». L'été est arrivé soudain avec tout l'éclat d'une résurrection. Une verdure éblouissante avec ses tons clairs, vifs, hardis, se dessine nettement dans l'air transparent, un peu crûment peut-être, mais c'est précisément cette crudité qui donne au paysage scandinave son air de jeunesse, son charme de fraîcheur. Il y a dans la langue suédoise un mot spécial pour distinguer la verdure d'été. C'est le *löf*, clair, joyeux, des blancs bouleaux, des trembles frémissants, feuillage délicat qui repose de la sombre verdure des sapins. Et partout ce paysage est animé par les eaux : lacs, fjords, étangs, ruisseaux, les uns sillonnant le sol, les autres le trouant de leurs points clairs, et partout ce sont des îles, des ilots, des découpures à l'infini.

C'est aussi la présence continue du soleil, ou du moins de la lumière, car le soleil de minuit ne

brille réellement qu'à l'extrême nord, en Laponie; mais au solstice d'été, toute la Péninsule est pour ainsi dire baignée dans un long jour sans nuit. A la latitude des deux capitales — qui est à peu près la même, — c'est-à-dire assez bas vers le sud, il n'y a alors qu'une heure ou deux d'obscurité, et encore très atténuée, car l'intervalle entre le coucher et l'aube reste éclairé par ces splendides crépuscules dont le Nord seul connaît la beauté. Ils se prolongent dans une variété, une richesse inouïe de couleurs, et si longtemps que leurs dernières lueurs viennent se marier aux premières rougeurs de l'aurore.

Ces effets de lumière, communs dans le centre, deviennent de plus en plus beaux à mesure qu'on se rapproche du nord, jusqu'au cercle polaire, où lever, coucher cessant d'exister, les nuits sont éclairées d'une clarté magique, d'une lumière qui semble d'un autre monde, par ce soleil de minuit qui roule son globe de feu autour de l'horizon sans y plonger.

Quand la saison est favorable, ce qui n'arrive pas toujours, l'été est un moment magnifique qui semble concentrer dans sa courte durée toute la beauté répartie dans la longue saison riante de climats plus heureux. Mais c'est une courte durée en effet, de trois mois à peine, dont quelques semaines seulement de grand éclat.

On comprend donc la hâte des gens à profiter de ce court moment. Ils en jouissent pleinement, et c'est un va-et-vient constant sur les lacs, les fjords, dans les montagnes. Autour des villes surtout, l'animation est extrême. Les bords du lac à Stockholm, du fjord à Christiania sont envahis par une foule joyeuse qui vient vivre au grand air, dînant, soupant dehors, à la musique des orchestres en plein vent, foule heureuse qui sait comprendre la nature et en jouir. Le sentiment de la nature est très profond dans la race, même chez les gens les plus incultes. Sevrés de ses beautés pendant de longs mois, ils apprécient d'autant mieux ce qu'elle leur mesure si parcimonieusement.

II

Dès septembre on rentre. La rapidité avec laquelle déclinent les jours annonce l'hiver, très précoce, et dont la première partie est, sinon la plus froide, du moins la plus pénible. Octobre est déjà morose, novembre et décembre sont d'une tristesse accablante, avec leurs jours sombres et leur froid humide. Les capitales, à l'époque du solstice, n'ont guère que quatre à cinq heures de lumière grise; à Trondhjem on en a deux; plus haut, c'est la nuit continue avec un ciel blafard.

C'est une époque désolée, aussi l'a-t on remplie du plus grand bien qui soit au monde, de l'espérance. Tous espèrent ou attendent, ce qui est la même chose, la fête de Noël, le retour du Sauveur, du soleil qui va revenir apporter la joie avec la lumière.

Les préparatifs surtout occupent; deux mois d'avance on songe aux cadeaux qui se feront ce jour-là, Noël étant, dans le Nord, le jour des étrennes. Les jeunes filles se réunissent pour préparer dans le plus grand secret quelque broderie destinée aux parents, aux fiancés, et l'on passe joyeusement les soirées en croquant des pommes âpres et en égrenant des raisins secs.

Dans la quinzaine avant Noël a lieu dans les villes le marché aux sapins. Les gens des campagnes apportent des arbres de taille variée : pour le riche, le sapin qui aura peine à pénétrer sous le haut plafond du grand salon ; pour le pauvre, la branche pas plus haute qu'un géranium dans son pot. Mais, grand ou petit, le sapin est le roi de la fête, tout brillant de pendeloques dorées, à la grande veillée, et étincelant de lumières. Sur une table, à l'abri de ses branches, sont placés les cadeaux que les enfants regardent, les yeux dilatés de curiosité et de convoitise. Et c'est autour du sapin que se fait la danse un peu primitive, vraie ronde de sauvages, qui fait trépigner de joie

les petits et réjouit aussi les vieux par le souvenir des Noëls de leur enfance.

Après Noël, il s'en faut que l'hiver soit passé, mais il change d'aspect, il devient blanc et clair. La neige couvre le pays d'un lourd manteau immaculé, vraie traîne royale; le givre met aux arbres un diadème de diamants étincelant au soleil, et le froid vif et sec ranime tout le monde.

Il est souvent très vif. On a jusqu'à vingt-cinq, trente degrés à Christiania, pas beaucoup moins à Stockholm, et quarante degrés ne sont pas très rares dans le Nordland où parfois le mercure gèle. Mais là, l'air est encore plus sec, et le froid plus supportable, plus vivifiant.

D'ailleurs, on a su s'en préserver à l'intérieur. Les appartements sont bien chauffés par ces grands poêles fixes, en faïence généralement, très hauts, et où, grâce aux sinuosités des tuyaux intérieurs et à la construction, il ne se perd que fort peu du calorique, qu'ils emmagasinent pour longtemps. On entretient ainsi seize, dix-huit degrés et davantage, et cela dans toutes les chambres et dans les vestibules. Si nous ajoutons que, avec les doubles portes, les doubles fenêtres qu'on met partout pour l'hiver, aucun vent coulis, aucune brise traîtresse ne pénètrent, nous pouvons juger combien, pauvres gens du Midi que nous sommes, nous avons à envier ceux du Nord. Ils

ignorent la plupart des articles de notre misérable confort, les « cruchons », les « moines », les « boules », les chauffe-pieds; ils restent assez légèrement vêtus chez eux. C'est pour sortir qu'on se couvre, que châles et lourds manteaux sont réservés et fourrures aussi, qui ne sont pas cependant les peaux de bêtes légendaires.

Bien entendu, je ne parle ici que du confort de la classe aisée. Les pauvres gens, eux, souffrent copieusement du froid. Mais c'est bien de toute la classe aisée qu'il s'agit, du confort du petit bourgeois, qui, chez nous, étouffe en été, gèle en hiver, mais reste dans sa routine.

Disons d'ailleurs que ce confort-là est assez récent dans le Nord. Au commencement du siècle il y était absolument inconnu. Frédérica Bremer, la chère vieille *autoresse* qui a initié tant d'entre nous à la « littérature scandinave », nous apprend que dans sa jeunesse elle ne vit jamais ni grands poêles ni doubles fenêtres à Stockholm, et elle était de famille riche. Ne désespérons donc pas de voir l'exemple imité et la chaleur nous venir du Nord après la lumière.

Cette partie de l'hiver, rude et claire, est aussi celle des exercices en plein air, de plus en plus goûtés depuis quelques années, très salutaires aussi pour se soustraire à l'engourdissement d'une longue saison froide : parties de traîneaux, de

ski, de patinage. Ce dernier sport n'est point aussi naturel aux Scandinaves qu'on pourrait le croire. Sans doute, bien des gens se sont mis d'eux-mêmes à glisser, ayant tant de glace à leur disposition, mais ce n'est que dans les jeunes générations qu'on sait patiner, le sport est moderne. On y a aussi introduit des variantes, le patinage à voile, sur les grands espaces, lacs et golfes, une voile fixée au dos, tendue par le vent; c'est très pittoresque, mais non sans quelque danger. Les cercles de patinages sont très fréquentés, peut-être aussi parce qu'ils sont des théâtres tout désignés pour les flirts. C'est là que se nouent maintes fiançailles. Sur ce terrain-là, la glace est sitôt rompue!

Le *ski* a la grande vogue, les parties de *ski* détrônent celles de patinage. Le *ski* est la longue raquette de bois que les Lapons s'attachent aux pieds pour circuler sur la neige durcie, hérissée d'aspérités de l'extrême Nord, où il est impossible de marcher. Aussi les Scandinaves habitant ces régions la leur ont-ils empruntée. Il a deux mètres de long environ, une largeur de quinze centimètres à peu près, il est légèrement creusé au centre pour la place du pied, relevé aux extrémités et maintenu par une bride, comme une brosse de frotteur. Un long bâton sert de point d'appui, et avec de l'exercice on peut rapidemeut franchir des distances considérables, surtout aux descentes, car les mon-

ées sont très pénibles. Les Lapons font ainsi cent kilomètres très facilement, et descendent avec une rapidité vertigineuse.

En Norvège les parties de *ski* sont de grandes fêtes. Les femmes mêmes prennent part au sport malgré sa rudesse et ses dangers : les Norvégiens ont à un très haut degré le goût des exercices physiques, qui, d'abord nécessaires par suite du climat, sont devenus pour eux un plaisir.

Le théâtre tient, bien entendu, une grande place dans les distractions de l'hiver. Tous les théâtres sont à bon marché ; pour deux ou trois francs on peut être bien placé à l'opéra, à Stockholm. Ils ouvrent de bonne heure, et l'on passe ainsi à peu de frais des soirées agréables ne finissant pas trop tard. Les Suédois surtout ont à l'extrême le goût du théâtre. Ils sont excellents connaisseurs aussi bien en art dramatique qu'en musique. Leur opéra ne peut garder les brillantes étoiles nationales qui filent toujours à l'étranger, mais on n'y tolère que de bons artistes, car le goût est très sûr et le sens musical très développé. En leur qualité de cosmopolites, ils goûtent tous les genres et toutes les écoles. En art dramatique c'est cependant l'école française qu'ils préfèrent encore, c'est dans le répertoire français qu'ils puisent de préférence, et leurs acteurs viennent étudier à la Comédie-Française. Remarquons en passant qu'il ne faut

pas venir à Stockholm pour y voir jouer les fameuses pièces scandinaves qui ont soulevé tant de tempêtes. Sans doute, quand paraît une nouvelle pièce d'Ibsen ou de quelque auteur de la nouvelle école, on la donne, mais c'est plutôt par acquit de conscience, et l'on retourne bien vite à quelque chose de plus facile absorption.

En Norvège, l'art national tient une grande place, et c'est tout naturel. Mais on a beaucoup recours également au répertoire étranger, allemand principalement, et c'est le genre allemand qu'on imite plutôt au théâtre dramatique de Christiania, dirigé par le fils de Björnson, excellent acteur lui-même. En musique, les Norvégiens, malgré leurs remarquables compositeurs nationaux, sont loin d'avoir le goût si sûr et si développé des Suédois.

Partout le genre frivole fait une concurrence redoutable à l'art. A Stockholm, on va plus volontiers passer une soirée amusante à *Bern Salong*, où, de plus, on soupe bien, ou à quelque café concert qu'aux grands théâtres, et je ne jurerais pas qu'à Christiania même on ne préfère avant tout *Tivoli*. Il faut dire qu'en général les refrains malpropres et insipides, dans le genre de ceux qu'on entend chez nous en pareils lieux, en sont exclus, et qu'on sait s'y amuser d'une façon convenable. On peut aller, on va, à ces endroits-là en

famille. Néanmoins, c'est frivole, léger quand même, pas toujours de très bon goût. Le Nord se gâte, puisque, sans parler de Stockholm, Christiania aussi s'en mêle, imitant de loin Copenhague, la Babylone scandinave, elle-même pâle reflet de l'autre, de la grande, au seul nom de laquelle les vieilles gens là-haut se signeraient, si ces hérétiques savaient se signer.

III

Au premier rang des distractions de l'hiver vient la vie de société, un peu différente de ce que le mot comporte chez nous. Elle consiste là en réceptions familières nombreuses, entre amis, gens de connaissance, dans la petite bourgeoisie comme dans les hautes classes, réceptions pas très animées, nullement luxueuses, mais toujours agrémentées de copieux et excellents dîners ou soupers que les étrangers ont mille fois vantés, la généreuse hospitalité scandinave s'exerçant fréquemment envers eux.

Cette hospitalité est un besoin né du climat. Pour échapper à sa tristesse, on se recherche les uns les autres, on cherche à s'égayer les uns par les autres, et l'hôte est le bienvenu; c'est le cas de tous les pays du Nord, de la Russie, où, dans la solitude des provinces, un étranger est reçu en

ami et traité comme tel. En Scandinavie, aujourd'hui, les communications plus faciles, les relations plus fréquentes ont diminué la largeur de cette hospitalité, mais elle reste toujours empressée.

Les réceptions remplissent donc les longues soirées d'hiver, soirées d'autant plus longues que le dîner a lieu vers trois heures, quatre heures au plus tard, et que l'on peut alors considérer la journée comme finie. C'est le moment du repos et du plaisir qui vient. Vers sept ou huit heures commencent les réunions.

On s'y rend à pied, chaussé d'énormes caoutchoucs, *galosches*, et portant ses souliers fins sous son bras; on les chaussera au vestibule en même temps qu'on se débarrassera des châles et des manteaux qui ne recouvrent d'ailleurs aucune somptueuse toilette, car les dames sont en robes de soie noire, ou de laine sombre, sans bijoux ni parures quelconques. Le décolleté est réservé aux grands bals et aux réceptions à la cour. Quant aux hommes, ils sont généralement en habit.

Je n'ai guère pu juger des réceptions en Norvège; mais en Suède, elles sont d'une monotonie effrayante. Aussitôt après la présentation et la tasse de thé « d'ouverture » a lieu la séparation des sexes. Les hommes courent à la salle de jeu, laissant les pauvres femmes au salon, en proie les unes aux autres. Quand c'est à la bonne fran-

quette, elles sortent de leur poche quelque petit tricot, du crochet, et travaillent, tout en parlant de leurs bonnes. De temps en temps, après prières réitérées, une d'elles se lève, va au piano jouer son morceau, ou chanter son grand air, puis tout rentre dans le calme. Les jeunes hommes célibataires, seuls, restent à papillonner dans le coin réservé aux demoiselles.

Ils doivent être là, c'est de règle, sans doute pour paraître faire leur choix; mais tous les autres sont au jeu et au fumoir. Non qu'ils soient joueurs effrénés ou fumeurs enragés, ces tranquilles Suédois; ils ne jouent que des jeux bien paisibles, le whist, la *préférangce*. Mais, sans doute, ils courent là pour se débarrasser un moment de leurs moitiés, ce qui n'est pas particulièrement suédois, mais largement humain, et nous savons qu'aucun sentiment humain n'est inconnu à ce peuple aux vues si pleines d'ampleur.

La vérité c'est qu'on ne sait pas causer, montrer de façon agréable ses connaissances et l'esprit qu'on a, car on en a, ni raconter avec charme ce qu'on a vu. On est lent, terne, et les femmes, quand elles veulent être vives et spirituelles, n'arrivent le plus souvent qu'à être bruyantes.

Ajoutons que le manque de luxe est ici en cause : il faut du luxe pour cacher le vide et la nullité de la vie mondaine, vide et nulle partout.

L'éclat des bijoux, des lustres, les brillantes toilettes, les blanches épaules, tout cela n'est pas de trop, et l'on n'en voit pas ici.

Les hommes non plus ne sont pas brillants. Ils portent assez mal l'habit, et leurs figures fraîches ressortent rougeaudes sur le plastron blanc. Mais en revanche les beaux officiers se montrent avec avantage. Sobres uniformes d'infanterie bleu sombre, ou bleu clair éclatant de la cavalerie, ces rivaux abhorrés font rentrer dans l'ombre les pauvres civils.

D'ailleurs, dans les grandes villes, les jeunes gens fuient avec ensemble la monotonie de ces réunions pour courir à des distractions peut-être moins anodines, et les réceptions restent peuplées de femmes en majorité, de vieux maris et de demoiselles mûres en abondance.

Ce qui sauve les soirées, c'est l'attraction du souper dont l'espoir fait supporter vaillamment les heures d'attente. Quand c'est un dîner, un *middag* se servant alors au commencement, c'est grand dommage, car ensuite tout est fini, il ne reste même plus l'espérance.

Il faut dire que le souper suédois mérite ces sacrifices. Ce n'est pas seulement un repas, ce sont deux repas se succédant, le premier étant composé de la *Smörgos bod*, le service des hors-d'œuvre, fait à part.

On a toujours cette table de hors-d'œuvre précédant même le dîner de famille, mais alors elle est bornée aux hors-d'œuvre ordinaires, beurre, radis, anchois, fromage, ce dernier qu'on sert toujours pour commencer; les hommes arrosent le tout d'eau-de-vie de grain, en guise d'apéritif. Mais, aux grands dîners ou soupers, cette table devient un véritable service de plusieurs plats préparés, et si copieux qu'il m'est arrivé parfois de m'y tromper et de prendre pour la grande pièce ce qui n'était qu'un lever de rideau.

En Norvège, la table de hors-d'œuvre se voit rarement. Elle existe, paraît-il, en Russie, et c'est un des nombreux cas où l'on peut voir l'analogie des mœurs entre Russes et Suédois.

Les menus des soupers manquent d'originalité, ce n'est pas là qu'on fait connaissance avec la cuisine nationale, ce qui est d'ailleurs fort heureux. On voit beaucoup de ces gibiers assez rares chez nous, abondants au contraire là-haut : gélinottes, coqs de bruyère; on sert d'excellent poisson, du renne, expédié de Laponie, gelé sans appareil frigorifique, — mais on en mange à Paris; des confitures de baies des forêts, airelles, myrtilles, qui se mangent à l'allemande avec la viande; ce n'est pas mauvais du tout.

Le pain suédois est une curiosité. Mince, plat, rond comme une assiette, dur comme du biscuit,

c'est de la galette de seigle, à peine pétrie, point levée. On l'appelle *knäcke bröd*, « pain qui craque », et, en effet, il met les dents à contribution. En Norvège on a du *flad bröd*, « pain plat », beaucoup plus mince encore et moins sain, fait de farine de seigle et de pois; mais il y a un autre pain de seigle plus épais, supérieur au pain suédois. D'ailleurs, les gens aisés prennent goût au pain blanc, le « pain français », et on en sert toujours.

Les soupers se font beaucoup par petites tables, chacun va se servir à la grande; les boissons diverses sont sur une autre : lait, bière, *Svag drika*, petite bière, et vins de toutes sortes, le champagne, ou ce qui en donne l'illusion, couronnant l'œuvre.

Les maîtres de maison lèvent toujours leur verre avec chacun de leurs hôtes, dans un toast gracieux, le *skol*, qui caractérise bien l'hospitalité suédoise. Et dans la fraternité de la boisson et de la bonne chère, les hommes boivent des *brorskol*, des « toast de frères », qui leur permettront dorénavant de se tutoyer fraternellement. C'est quelquefois gênant lorsque la fumée du souper est dissipée.

On prononce alors aussi les petits speechs qu'inspire le champagne, ou plutôt qu'il n'inspire pas, les gens du Nord n'étant pas précisément improvisateurs. Ils tâtonnent, ils ânonnent en faisant leurs discours, sans d'ailleurs s'en émouvoir le moins du monde. On attend un instant

que le mot vienne, et s'il ne vient pas, eh bien! on s'en passe.

Les dames aussi s'émancipent, plusieurs allument une cigarette, ce n'est pas mal vu, quoique taxé d'un peu libre.

Une charmante coutume est celle de remercier le maître ou plutôt la maîtresse de maison, de lui rendre grâces, d'un salut ou d'un serrement de main, du repas qu'ils viennent d'offrir : c'est un reste de la courtoisie ancienne.

Les soupers sont surtout le triomphe des petits endroits, des petites villes dont ils sont l'unique élément de distraction en même temps que l'unique occasion de se montrer; aussi les richards du Nordland suédois ou norvégien, les gros marchands de bois ou de poisson n'y manquent pas. Il se donne là des repas homériques où les vins coulent à flots dans la multitude des *skol*.

En somme, pour l'étranger, la vie de société offre beaucoup d'intérêt en lui faisant voir de près les Scandinaves dans leur intérieur. Cet intérieur présente un air de grande aisance et de bon arrangement, même chez les gens de la petite bourgeoisie, avec la vaste salle à manger, le salon confortable, le cabinet de travail du maître de la maison qui, mieux traité que le Français de la même classe, a toujours son chez soi pour se retirer, se livrer à ses pensées, ou simplement à son cigare.

L'ameublement est sobre ; on ignore les gracieux arrangements, les draperies élégantes ; on se rapproche trop peut-être du goût allemand, par les canapés disgracieux, les coussins mal brodés, mais les meubles de bois sont très beaux, de bon style et de bon goût, et il n'y a pas encombrement de bibelots.

Et quant aux gens au milieu desquels on se trouve, on ne peut que constater une fois de plus leur parfaite éducation, leur affabilité, leur bonne grâce, qui ressortent par la manière dont sont faits les honneurs de la maison.

On remarque surtout le nivellement produit par cette bonne éducation, de même que par l'instruction générale, commune aussi jusqu'à un certain âge, où les enfants de toutes conditions sont mêlés dans les mêmes écoles, ce qui retarde les divisions sociales. Nobles, bourgeois, petits bourgeois arrivent à se ressembler, et souvent il serait difficile de dire dans quel monde au juste on se trouve. Ils n'ont pas non plus certaines préventions, communes chez nous, d'artistes à bourgeois et réciproquement : acteurs, gens du monde, se mêlent ; le monde des théâtres n'est nullement exclu, et ses membres sont classés dans la société selon la hauteur de leur talent. Il faut dire que, par la régularité de leur vie toute bourgeoise, ils appartiennent en fait à la société régulière.

J'allais oublier de parler des bals, qui ont en Suède toute l'animation dont sont dépourvues les soirées ordinaires. On n'y danse pas, on y tourbillonne, allant d'un train effréné, l'air grave, les membres raides, absorbé par le rude exercice. Ce n'est pas joli du tout, ces envolements de jupes, ces grands garçons rouges et en sueur, ces grandes filles essoufflées. Mais c'est peut-être plus près de la nature. En tout cas, en Norvège, on est sur ce point plus civilisé et l'on danse avec plus de calme et de grâce.

Dans les deux pays les bals, très fréquents, sont des réunions pour la jeunesse. Ce n'est guère qu'à la cour et dans la haute société que des femmes mariées dansent dans les bals. Ici la femme passe vite au rang de « tapisserie » et mainte belle de nos salons serait là traitée de vieille folle. Ces peuples sont au fond très arriérés.

IV

La première impression de nouveauté passée, la vie scandinave ne tarde pas à prendre l'aspect terne et monotone qu'on remarque toujours chez les petits peuples, où les mêmes choses et les mêmes gens reparaissent indéfiniment et où le manque d'éléments de renouvellement amène bientôt l'ennui. Les capitales, si jolies au début,

semblent « province », « sous-préfecture ». Il y manque le stimulant des foules et l'intensité de vie que donne le grand travail; la journée de travail est courte : de dix heures à trois heures, moment du dîner. Les vacances sont longues, elles prennent au moins quatre mois de l'année.

Il s'agit ici plutôt de la Suède, où les gens du peuple même ont quelque chose de flegmatique et s'en vont calmes et placides à leur tâche, ayant l'air de prendre le temps comme il vient, sûrs qu'ils en auront toujours assez pour ce qu'ils ont à faire.

Ce calme semble gagner au bout d'un certain temps jusqu'aux plaisirs, qui paraissent résulter moins de la gaieté de l'esprit que du besoin de s'égayer, ce qui n'est pas du tout la même chose. Bien souvent les Scandinaves ont l'air, non de gens qui s'amusent, mais de gens qui se battent les flancs pour s'amuser.

Sous leurs charmantes et hospitalières qualités il y a bien aussi quelques défauts, la prodigalité, l'imprévoyance. A donner de bons dîners et des fêtes on se ruine souvent, et parfois on ruine aussi les autres, car on ne se fait pas scrupule de puiser dans la bourse de ses amis, comme on les laisse d'ailleurs puiser à l'occasion dans la sienne. Le goût de l'ostentation aussi existe sous le luxe et le bien-être apparents qui se paient souvent de

beaucoup de privations à l'intérieur. La nourriture en famille est des plus médiocres, et les menus de hareng salé et de pommes de terre bouillies contrastent désavantageusement avec ceux des grands soupers. L'élégance dans l'appartement est souvent limitée aux pièces de décor, salon et chambres de réception, la chambre à coucher est généralement sacrifiée. Il arrive même que dans tout l'appartement vous n'en voyez pas trace. Où donc les gens couchent-ils, dans ces pays où la nuit tient tant de place? — Mais sur ces « sofas » aux ingénieux mécanismes qui, la nuit, se retournent et deviennent couchettes, et le jour font meuble de salon, car il faut des salons; on donnerait son repos, on le donne, pour en avoir.

Il y a aussi chez eux beaucoup de traits germaniques qui, pour les étrangers, donnent l'impression de quelque chose de déjà vu, et ôtent un peu de fraîcheur à l'aspect général : langue, religion, coutumes, vie de société, vie de famille, tout cela est très allemand en effet, et c'est à cause de cette ressemblance qu'ils ont peu de sympathie pour leurs voisins d'Allemagne. Longtemps ils les ont considérés comme des cousins un peu lourdauds dont les défauts étaient particulièrement désagréables parce qu'ils y reconnaissaient les leurs, et dont les vertus les intéressaient fort

peu, comme celles qu'on possède soi-même. Combien les défauts français ont en revanche de saveur piquante par l'éternelle loi des contrastes!

Ne plaisantons pas cette sympathie, elle s'est montrée en des cas où la sympathie n'est pas douteuse, au temps de nos malheurs qui furent si vivement sentis par les peuples du Nord que l'on semblait y avoir partagé nos haines et que les Allemands y étaient mis au ban de la société. Ces Allemands ont gagné du terrain depuis. Le cousin lourdaud s'est enrichi, a bien fait ses affaires et cela lui a procuré de la considération. Mais les vraies sympathies, au fond, restent encore à la France.

Malgré ces traits germaniques, les Scandinaves n'en sont pas moins eux-mêmes bien scandinaves, avec un caractère national propre, car c'est leur pays avec sa nature qui se reflète dans leurs qualités, et les différences entre les deux parties de ce pays se reflètent aussi sur les deux peuples.

La pauvre et montagneuse Norvège a donné au sien une vigueur, une âpreté, une ténacité que n'ont point au même degré les Suédois, fils d'une nature plus riche et moins tourmentée. C'est surtout de ces derniers que doivent s'entendre les qualités de largeur, de libéralité, d'affabilité. Chez eux aussi les nuances plus nombreuses indiquent plus d'harmonie. Les Norvégiens sont plus étroits,

plus positifs, plus personnels, plus raides. Ils ont plus d'animation et une couleur plus vive, plus de relief que leurs voisins, qui sont plus pâles et effacés et dont le calme frise parfois la placidité et la monotonie.

CHAPITRE III

Les classes sociales.

Aperçu historique. — Noblesse et bourgeoisie suédoises. — Les classes en Norvège. — Le peuple. — La famille royale.

I

Aux différences de caractère entre les deux peuples s'ajoutent celles de leur histoire, qui ont accentué et agrandi les contrastes, amenant d'autres habitudes, un classement social différent.

La Suède eut pendant des siècles un gouvernement aristocratique et un Parlement, ou plutôt des États Généraux, qui se composaient, outre les trois Ordres que nous avons eus chez nous — Noblesse, Clergé et Bourgeoisie — d'un quatrième État, celui des Paysans, des petits propriétaires des campagnes, car la petite propriété roturière y exista de tout temps.

C'était, bien entendu, très confus au début.

Les États Généraux ne furent organisés réellement que sous Gustave-Adolphe. Le règne de ce grand roi n'est pas seulement l'époque de la plus haute gloire de la Suède à l'extérieur, mais aussi celle de l'organisation à l'intérieur.

Ainsi, précisément au moment où les derniers vestiges de la liberté parlementaire disparaissaient de chez nous avec l'anéantissement des États Généraux devant la monarchie absolue, ce petit pays du Nord organisait ses libertés et inaugurait le gouvernement parlementaire qui y subsista depuis lors, et où, de plus, le peuple était représenté.

Les Parlements sont, il est vrai, si peu en odeur de sainteté dans certains milieux, que tout le monde peut-être n'en fera pas compliment à la Suède. Mais, en tout cas, dans ce Parlement, c'est l'aristocratie qui prédominait, et le pouvoir était en réalité entre ses mains. La bourgeoisie, non encore très développée, ne pouvait y avoir qu'un rôle secondaire. Quant aux paysans, c'est miracle qu'ils aient pu s'y maintenir tant les Ordres supérieurs essayèrent de les en chasser. Leur grande force fut dans leur alliance avec la royauté qu'ils soutinrent toujours dans sa lutte contre la noblesse, car toute l'histoire moderne de Suède se compose d'alternatives entre la prédominance de la royauté et celle de l'aristocratie.

Une belle période pour la noblesse c'est le règne de Christine (1632-1654), pendant lequel l'aristocratie devint très forte, grâce à la longue minorité de la reine et surtout à la guerre de Trente Ans. La guerre de Trente Ans, c'est la croisade où l'on recueillit avec beaucoup de gloire pas mal de profits. Le butin rapporté des grands pillages en Allemagne a fait la fortune de maintes familles, beaucoup d'objets en provenant ornent encore les collections des châteaux. Un des plus célèbres est Sko Kloster, aux environs d'Upsal. Il appartient à la famille Brahé, mais est uniquement un musée aujourd'hui. Parmi des centaines d'objets d'art, armures, tableaux, etc., il renferme le bouclier de Charles Quint, ciselé par Benvenuto Cellini, et pris au sac de Prague.

Les caprices et les folies de Christine laissèrent le champ libre à la noblesse et achevèrent ce que la guerre de Trente Ans avait si bien commencé. Mais avec la branche royale qui suivit, celle de la famille Palatine qui comprend les trois Charles, Charles X, Charles XI et Charles XII, c'est la royauté qui reprend le dessus. Charles XI réussit à dompter les nobles; les trouvant trop riches, il leur fit rendre gorge, les obligeant, par des édits de « restitution » restés fameux, à rendre une partie de leurs biens à la couronne.

Charles XII n'eut qu'à prendre possession du

pouvoir absolu que son père lui avait préparé. Lui surtout fut fatal à la noblesse. Combien de familles illustres furent anéanties sur les champs de bataille ! Et cependant, malgré le massacre de la moitié de son peuple, Charles XII est resté le roi populaire, le héros des Suédois, sans doute parce qu'il incarne les rêves glorieux de la Suède, sa plus héroïque époque, mais tout autant peut-être parce qu'il sut maîtriser l'aristocratie.

Aussi, après sa mort, prit-elle sa revanche. Il fut même un moment question de supprimer la royauté. Mais on sentit la résistance populaire trop forte pour oser le faire. L'aristocratie se contenta de réduire les souverains au rôle de rois fainéants qu'ils gardèrent tout le XVIII[e] siècle, pendant lequel elle fut absolument maîtresse.

Ce fut d'ailleurs un temps très heureux pour le pays, qui se remit des blessures du règne de Charles XII. La prospérité s'accrut par la paix et une administration intelligente. La bourgeoisie se développa avec le commerce et la richesse. Les arts, les lettres étaient cultivés ; il y avait une presse, un mouvement littéraire remarquable. Le Parlement était dans toute sa puissance et son éclat. On appelle en Suède cette époque le temps de la liberté, *Frihets-tid*. Ce fut la parfaite époque du régime parlementaire aristocratique.

Elle eut plusieurs phases. Au début, la haute

noblesse, le parti des « bonnets », avait le dessus. Puis la petite noblesse, les fonctionnaires, les « chapeaux », renversant les bonnets, prirent le pouvoir. Le célèbre Horn était le chef des conservateurs, un épais bonnet de nuit, éteignoir du progrès.

La royauté était traitée en quantité négligeable. Un jour que le roi se plaignait que des journaux avaient mal parlé de lui, il lui fut répondu que la presse était libre. Quant aux paysans, ils étaient mis à l'écart le plus possible au Parlement, et on leur montrait le plus grand dédain. Mais ces deux mécontentements, toujours alliés, finirent par l'emporter. Une réaction royaliste arriva en 1772, où le roi Gustave III, aux applaudissements populaires, reprit le pouvoir par un coup d'État.

Son règne fut très fastueux. Il fut le Louis XIV de la Suède, généreux, protecteur des lettres. Très Louis XIV, aussi par sa manière de traiter les finances; le pauvre peuple, toujours tondu, ne gagna guère au changement. Les nobles se vengèrent du roi en l'assassinant à un bal masqué à l'Opéra, en 1792, régicide aristocratique à propos duquel on a fait beaucoup moins de bruit qu'autour de l'exécution de Louis XVI.

L'aristocratie, d'ailleurs, ne gagna rien à ce meurtre; son temps était passé, et elle ne recouvra jamais son pouvoir d'autrefois. En 1809, une nou-

telle constitution augmentait l'autorité royale et ôtait à la noblesse la plus grande partie de ses privilèges. Elle était forcée en même temps de subir la royauté de ce petit bourgeois de Bernadotte.

L'inégalité des classes ne cessa pas avec l'avènement de celui-ci. Le Parlement eut toujours les quatre États, étrange anomalie avec cette famille royale de si humble origine. Ce n'est qu'en 1865 qu'eurent lieu les grandes réformes que tout le monde, sauf les privilégiés, réclamait à cor et à cri depuis un demi-siècle. Mais comme, en Suède, on ne fait rien à la hâte, rien de prématuré, on attendait que l'idée fût bien mûre pour la mettre à exécution.

C'est sous Charles XV, frère et prédécesseur du roi actuel, que le projet de réforme fut présenté au Parlement, malgré l'opposition de la noblesse et d'une partie du clergé. Mais la bourgeoisie y était favorable et les paysans le votèrent comme un seul homme.

Les divisions de classes sont donc maintenant supprimées, l'égalité civile existe, sauf de légères exceptions, et un Parlement moderne en deux Chambres a remplacé l'ancien *Riksdag* en quatre Ordres.

II

Les marques d'une si longue prédominance ne s'effacent pas d'un trait de plume ; elles restent dans les mœurs, longtemps après avoir disparu des lois. La noblesse, qui n'est plus aristocratie, a gardé quelques privilèges légaux et d'autres plus nombreux dus à l'habitude et au prestige ancien. Elle jouit de majorats qui se lèguent par droit d'aînesse et sont inaliénables. Il existe aussi des biens libres d'impôt foncier, nos biens allodiaux d'autrefois ; mais ceux-ci sont maintenant aliénables et appartiennent à qui peut en acheter. Elle a presque toujours le premier rang, prédominant sur la roture, occupant les premières places, les hautes fonctions civiles, ambassades, préfectures, qui sont toujours données à des nobles ; les hauts grades dans l'armée, la marine, leur sont presque exclusivement réservés. Je ne sais si, en cherchant bien, on trouverait des colonels roturiers, à plus forte raison des généraux. La noblesse a enfin, cela va sans dire, les différentes dignités ou sinécures de la cour.

Cette noblesse est fort nombreuse. On ne se figure pas la quantité de barons que l'on rencontre ; il y en a de quoi pourvoir toutes les belles dots américaines, qui ne seraient pas inu-

tiles, il faut l'avouer, car la plus grande partie de cette noblesse est fort pauvre. Il n'y a qu'un petit nombre de familles chez qui la fortune ajoute à l'éclat du nom et qui composent la haute noblesse, les Brahé, les Piper, les Bonde, etc. Mais la Suède n'était pas assez fertile pour distribuer des fortunes nombreuses, et tout le monde ne peut pas posséder un grand majorat en Scanie.

La plupart des familles nobles sont donc de fortune médiocre. Elles se confondent avec la bourgeoisie, ou plutôt elles s'y confondraient s'il n'y avait toujours la ligne de démarcation entre noble et roturier, et le droit de figurer au *Gotha* suédois, que tout bon bourgeois garde avec vénération sur la table de son salon.

On trouve dans la noblesse beaucoup de noms étrangers, allemands, anglais et quelques-uns français ; l'une des plus illustres familles est celle des comtes de La Gardie, dont le nom revient souvent dans l'histoire suédoise des trois derniers siècles.

Les titres ne sont pas variés. On est comte ou baron, le marquis est inconnu ; il n'y a de ducs et de princes que ceux de la famille royale. Quant à la masse de la noblesse, aucun signe, aucune particule ne l'indique au vulgaire ; pour la reconnaître, il faut être initié.

Les ordres et décorations sont nombreux. Le plus élevé est celui des Séraphins, *Serafim order*,

réservé à la noblesse et aux grands personnages étrangers. Les plaques des membres défunts décorent l'église de Riddarholmen à Stockholm; j'ai vu les noms de Napoléon III et du maréchal Magnan parmi ces séraphins disparus. Il y a encore l'Ordre de Vasa, fondé par Gustave III, celui de l'Étoile polaire, de l'Épée, etc.

Malgré son ancienneté, ses privilèges, la noblesse suédoise est absolument dépourvue de morgue, simple, affable, très hospitalière. Elle a bien toute l'aménité du caractère national, à quoi s'ajoute la culture de l'esprit, car elle ne se tient pas à l'écart et suit de près le mouvement intellectuel qui élève tout le monde, nobles et bourgeois, dans une haute éducation commune. D'ailleurs les deux classes diffèrent fort peu. La bourgeoisie suédoise a aussi des traditions, un passé, une ancienne éducation politique par son long rôle parlementaire; elle est très développée, aussi peu « bourgeoise » que possible. On pourrait presque l'appeler une bourgeoisie aristocratique.

Cette bourgeoisie ancienne a aussi sa place marquée, c'est la seconde mais très avantageuse, comprenant des fonctions dans l'administration, la magistrature, etc., très bien rétribuée, au-dessus de ce que la fortune du pays pourrait faire supposer, et d'où sont exclus les petits bourgeois, les nouveaux.

On pourra objecter qu'il en est ainsi un peu partout. Pas au même point cependant, et, bien qu'il n'y ait rien d'absolu, qu'un nouvel enrichi s'improvise vite « bourgeois », on peut dire en général que les nouvelles couches formées du développement récent restent en dehors. Elles s'avancent nombreuses, menaçantes, mais sont encore à la porte. L'abolition des inégalités n'a encore rien absolument aboli dans les mœurs, et là on reste encore de sa classe.

On pourrait dire que cette séparation si tranchée se voit dans les noms eux-mêmes, qui sont de différentes catégories selon qu'on appartient à telle ou telle classe.

Ainsi, ceux de la noblesse, souvent anciens termes de blason, ont l'air d'avoir été empruntés au règne animal ou bien aux constellations célestes.

Nous avons, par exemple, dans le premier cas, le baron *Lejon hufvud*, Tête de lion, le comte *Silfversvan*, Cygne d'argent, le baron *Svinhufvud*, Tête de cochon.

Dans l'autre ordre d'idées il y a des étoiles à l'infini : *Nordstjernan*, l'Étoile polaire, *Björnstjernan*, la grande Ourse, etc., etc. Viennent aussi beaucoup de poutres et de boucliers : *Gyllenstolpe*, la Poutre dorée, *Nordenskjöld*, le Bouclier du Nord, etc. Le grand écrivain norvégien Björns-

tjerne Björnson, « Fils d'ours » par son nom *Björnson*, est, par son prénom, *Björnstierne*, grande Ourse ou Étoile de l'Ours.

Les noms de la classe moyenne sont généralement tirés de la nature. *Nyström*, le Torrent nouveau, *Nordberg*, la Montagne du Nord, *Hedlund*, la Montagne des bruyères, *Lindqvist*, *Lindgren*, le Rameau, la Branche de tilleul, ces derniers des plus fréquents.

Les noms d'origine populaire sont terminés par *son*, « fils » ; on est fils de Jean, *Johanson*, fils de Erik, *Erikson*, fils de Nils, *Nilsson* ; c'est le peuple qui est fils de quelqu'un, qui est *hidalgo* ; autrefois ces mots avaient leurs féminins, comme chez les Russes : on était fille d'Erik ou de Nils, *Eriksdotter*, *Nilsdotter*, mais cela s'est perdu.

Les plus répandus de ces noms-là sont *Nilsson*, *Anderson* et *Peterson*, quelque chose comme nos Duval et nos Dubois. Le dernier est le plus fréquent. Il est passé au petit bourgeois-type, le Monsieur Prudhomme du pays, l'immortel Monsieur Peterson.

Pour les noms de baptême, on est aujourd'hui à la période moyen âge ; après avoir été quelque temps romantique et avoir appelé ses enfants Oscar et Joséphine, à l'exemple des rois, on en est venu aux héros Vikings et aux dieux du Valhalla. Les hommes s'appellent *Thor*, *Harald*, *Ragnar*, *Knut* ;

les femmes, *Freya*, *Gerda*, etc., tous beaux noms sonores et héroïques, hurlant de se voir accouplés à celui de Monsieur Peterson, qui en est tout particulièrement friand.

Il n'y a pas longtemps encore, la séparation des classes se remarquait d'une façon particulière pour les femmes. Les noms de *Fru*, « madame », de *Fröken*, « mademoiselle », étaient réservés aux femmes nobles. Les autres s'appelaient modestement « *madam* » et « *mamsell* ». Parfois aussi *Jungfru*, vierge.

Mais la hardiesse féminine a devancé les grandes réformes. Dès 1830, les filles de la bourgeoisie commençaient à se faire appeler *Fröken*. C'est alors que Tegner, le poète-évêque, tonnait du haut de sa chaire épiscopale contre les *Fröken*, les *demoiselles* de l'*Afton Bladet*, du journal libéral et subversif nouvellement fondé, et dont les idées insurrectionnelles, telles que celle-là, faisaient dresser les cheveux sur la tête aux amis de l'ordre social.

Aujourd'hui, à la ville, tout le monde est *Fru* et *Fröken*. Dans les campagnes et dans les rangs les plus pauvres seulement on est encore « *madam* » et « *mamsell* ».

Et encore ! Le mauvais esprit souffle partout. Est-ce que « *madam* » Carlson, la ravaudeuse du château, ne m'a pas dit un jour :

« Je suis *Fru* Carlson et non pas *Madam*! »

En Suède sévit à un haut degré la maladie si germanique de donner aux gens les titres de leurs fonctions ou de leur profession.

En leur parlant, en leur écrivant, on dit : « Monsieur le professeur, monsieur l'architecte, le pharmacien, l'agent voyer, l'ingénieur ». Ce dernier titre appartient à quiconque sait planter un clou. Faute de mieux, on est aussi monsieur le négociant, mais « en gros », toujours, il n'y a pas de petits marchands. Et les femmes ont leur part de ces dignités; elles sont madame la jugesse, l'agent voyère, la négociante en gros, etc. Cependant il y a tendance à supprimer beaucoup de ces féminisations.

La manie des titres ressort encore davantage par suite d'une particularité de la langue suédoise, qui n'emploie que très peu le pronom *vous* et oblige à parler à la troisième personne en répétant à chaque fois le titre des gens à qui l'on parle.

C'est ainsi qu'on doit dire :

« La baronne veut-elle que je passe à la baronne le parapluie de la baronne? »

On abrège le plus que l'on peut, mais c'est quelque chose d'approchant, et, comme c'est fort gênant, les jeunes générations adoptent carrément l'usage du *vous*, autrefois terme de mépris, et que sa commodité rendra forcément d'emploi général.

III

Au contraire de la Suède, en Norvège l'égalité est de règle. Il n'y a plus du tout de noblesse. Elle fut abolie en 1821, par un vote du Storting qui prescrivait l'extinction des titres par gradation décroissante en trois générations. Un fils de comte devenait baron, son fils n'était plus que simple citoyen. Le roi eut beau opposer à ce vote les trois *Veto* que lui accorde la Constitution, la Chambre ne varia point et l'emporta en dernier lieu, conformément à la loi. Il n'y a donc plus de titres ni de distinctions nobiliaires quelconques, aucun Ordre non plus, sauf celui de l'Épée pour les militaires; tout cela a été supprimé comme hochets de la vanité. On ne connaît pas la vanité en Norvège, elle y est abolie de par la loi.

Cette mesure s'explique par les conditions particulières du pays et son histoire dans les temps modernes, histoire bien peu mouvementée, puisque la Norvège fut pendant toute cette période possession danoise. C'est à l'époque des expéditions des Vikings et des mœurs féodales qui y correspondent, que se place sa phase nationale si glorieuse.

Mais trop pauvre, trop isolée, pour se développer seule, il lui fallait une aide, une sorte de

tutelle, un trait d'union aussi entre elle et l'Europe. C'est ce qui fait qu'elle tomba aux mains du Danemark si facilement, presque sans lutte, tout naturellement pour ainsi dire et par droit de succession, et qu'elle lui resta unie près de quatre siècles, sans faire d'effort pour se soustraire à cette domination.

En 1380 eut lieu cette union, et, peu de temps après, la Suède s'y joignit par le traité de Kalmar (1397), qui réunissait « à jamais » les trois royaumes. Mais cette prétendue union n'était, au fond, que la domination du Danemark, le plus développé des trois pays. Aussi la Suède ne s'y soumit point et rejeta définitivement, au début du xve siècle, avec Gustave Vasa, ce joug auquel la Norvège dut rester soumise et qu'elle supporta jusqu'en 1814.

La pauvreté du pays d'abord avait été le principal obstacle à la formation de classes élevées. Sur ce sol norvégien, si stérile et découpé à l'infini, il ne pouvait s'établir de grands domaines. Il n'y eut donc que fort peu de noblesse territoriale. La monarchie danoise ensuite, dans les quatre siècles qu'elle domina en Norvège, fit administrer sa colonie surtout par des Danois, qui y occupaient les principales fonctions. De là, en conséquence, fort peu de noblesse norvégienne de fonctionnaires.

La suppression récente de la noblesse ne fut donc pas, on le voit, une mesure bien radicale, puisqu'il y en avait si peu à supprimer.

Il n'existait guère non plus de riche bourgeoisie. Le commerce de la Norvège était peu développé au temps de l'union. La seule ville riche et commerçante alors, Bergen, ville hanséatique, resta aux mains de la Hanse jusqu'au XVIIIe siècle ; ses négociants pour la plupart étaient des Allemands.

Ainsi s'explique tout naturellement la prépondérance qu'ont aujourd'hui en Norvège les classes démocratiques, la petite bourgeoisie, enrichie par le commerce et l'industrie récents, et qui n'a pas trouvé là, comme en Suède, des classes élevées pour lui barrer le passage.

Il ne faudrait pas s'imaginer qu'avec les distinctions nobiliaires toutes traces de castes aient disparu du pays. On connaît aussi bien les anciens nobles, les « ci-devant », que s'ils étaient encore titrés. Ils ne portent plus leur titre, c'est vrai, mais on sait qu'ils l'ont eu, car chacun connaît les anciennes familles et sait que si un tel n'est plus le baron X., c'est l'ex-baron X., ce qui est presque tout comme. D'ailleurs ils le reprennent au dehors et le portent toujours à l'étranger.

Ce sont les restes de cette noblesse, avec quelques familles bourgeoises, qui forment la bonne

société norvégienne, la « société », très semblable à la suédoise, sauf par le nombre. Quant à la masse de la classe prédominante, elle se compose de gens enrichis d'hier, négociants, entrepreneurs, marchands de poissons, etc. Ils sont aux affaires, aux honneurs, ministres, députés, fonctionnaires. C'est là la société démocratique, si différente de celle qui domine en Suède, n'en ayant point l'éducation, le tact, les délicatesses. Je ne voudrais pas dire que les Norvégiens sont mal élevés, mais ils sont jeunes, ils mettent parfois les coudes sur la table; d'ailleurs tout sied à la jeunesse, elle sait tout se faire pardonner.

Ils se rendent du reste parfaitement compte de ce qui leur manque, et savent très bien qu'ils n'ont ni le savoir-vivre ni l'élégance de leurs aristocratiques voisins; mais ils feignent l'indifférence et même la moquerie. Il est de règle dans un certain parti de tourner en dérision les « courtisans » suédois, leurs « manières », leur fausseté. La fausseté suédoise est le cheval de bataille des « purs » Norvégiens. Ils flétrissent aussi du nom infamant de « Suédois » les Norvégiens qui pensent autrement qu'eux.

Les titres *bourgeois*, d'usage moins fréquent qu'en Suède, sont employés cependant aussi. Le titre au-dessus de tous les autres, en Norvège, c'est celui de consul. Il est donné comme pure

distinction, et presque tous les gros bonnets du pays en sont gratifiés. Dans tous les romans et ouvrages norvégiens, il y a toujours un consul, soutien de la société, pilier de la réaction et sur lequel daubent les réformateurs.

IV

Jusqu'ici nous n'avons pas vu les couches inférieures, le peuple, qui, lui, n'a jamais été « classé ».

On ne trouve pas en Scandinavie le contraste de l'extrême luxe avec l'extrême misère, puisque l'extrême luxe n'y existe guère, et que le mendiant moderne ne fait qu'apparaître ; mais l'effacement du peuple ressort particulièrement à côté de l'air de sécurité et de bien-être des classes aisées, et surtout en Suède, où la démarcation est plus nette.

La vie plus facile de la bourgeoisie tient à sa supériorité reconnue et acceptée, à ses appointements élevés, aux petits luxes plus abordables par suite des faibles salaires du peuple, des artisans de toute classe : tailleurs, couturières, domestiques. Ceux-ci sont très peu payés ; le domestique de grande maison, gagnant autant qu'un fonctionnaire et volant comme un satrape, est aussi inconnu que ces grandes maisons mêmes. Point de grand luxe, un bien-être bourgeois un peu tel

qu'on se le figure chez nous sous le règne de Louis-Philippe, par exemple; aisance et quiétude de la classe moyenne, mais aux dépens du bien-être de la masse. Cependant, comme il existe un bon marché très réel d'une foule de choses de première nécessité, le peuple en profite aussi.

Il faut dire en passant que l'unité-monnaie scandinave, la « couronne », est plus forte que la nôtre; elle vaut 1 franc 40 centimes environ. Mais si, dans certains cas, cela oblige à dépenser un peu plus, c'est exceptionnel, et les prix sont en rapport avec la valeur de la monnaie. Toutes les choses d'usage courant, d'alimentation, café, sucre, thé, l'épicerie, les vêtements, etc., sont à très bon compte et d'un bon marché à nous faire envie.

En Norvège, les différences de classes sont moins tranchées, puisque la petite bourgeoisie dominante sort du peuple, est peuple en réalité. L'écart est aussi moins grand entre ses appointements et les salaires de la classe ouvrière. Ce rapprochement, le ton plus égalitaire, c'est bien cela qui est la démocratie.

Mais, en revanche, on trouve moins de bien-être, moins de petits bon marché qu'en Suède; Christiania a des miséreux comme n'en connaît pas Stockholm; on paie l'égalité par plus d'inquiétude pour les individus et par ce malaise qui

semble inhérent à la démocratie, et comme sa rançon.

C'est que l'ancien état de choses, ici comme ailleurs, est en train de se modifier rapidement par les progrès du capitalisme. Déjà l'exploitation des forêts, l'extension de l'industrie et du commerce y ont beaucoup changé les choses, et les barrières ont été franchies maintes fois par des gens du peuple, par Monsieur Peterson, marchand de bois, de fer, de poisson, millionnaire, et mariant sa fille au fils de Monsieur le baron.

L'exploitation des mines si riches de l'extrême Nord va encore accélérer le mouvement, et, dans la mêlée générale, les anciennes classifications sont destinées à disparaître.

V

Un des moins nobles personnages du royaume c'est Sa Majesté Oscar II, roi de Suède et Norvège. Son aïeul Bernadotte n'avait guère de sang royal dans les veines, pas plus que Désirée Clary, son épouse, fille d'un négociant de Marseille; et comme il était difficile à leur fils Oscar Ier de trouver femme dans une famille royale, on le maria à une demi-princesse, fille d'Eugène Beauharnais et de la princesse bavaroise à qui Napo-

léon avait imposé son beau-fils. Cette alliance, qui doubla de Beauharnais la dynastie Bernadotte, fait d'Oscar II l'arrière-petit-fils de Joséphine et le cousin de Napoléon III.

C'est une singulière destinée que celle de ce soldat français arrivant au trône de Suède et fondant une dynastie qui se maintient solidement tandis que s'écroulent des monarchies légitimes.

On sait dans quelles circonstances eut lieu l'avènement de Bernadotte. Après l'assassinat de Gustave III par l'aristocratie en 1792, la couronne avait passé à son fils encore enfant, Gustave IV. Le règne de ce prince, d'un caractère exalté et bizarre, fut très malheureux pour la Suède. C'est lui qui, par la guerre avec la Russie en 1808, provoqua la perte de la Finlande. Sous le gouvernement de ce roi à moitié fou, la Suède alla de désastre en désastre ; on finit par s'emparer de sa personne et, après l'avoir transporté, lié comme un paquet, au château de Gripsholm, d'où il fut expédié en Allemagne, dans le duché de Bade, pays de sa femme, l'on mit sur le trône en 1809 son oncle, dernier frère de Gustave III et qui fut Charles XIII.

Le roi exilé, sous le nom de comte de Haga, et plus tard son fils, le « prince Vasa » (il prit ce vieux nom suédois bien qu'ils fussent simplement des Allemands de la branche Holstein-Gottorp),

errèrent successivement en prétendants à travers l'Europe. Le prince Vasa ne laissa pas d'héritiers mâles. Sa fille unique est la reine de Saxe.

Le roi Charles XIII n'avait pas d'enfants; le Parlement choisit d'abord pour lui succéder un prince danois, alors administrateur de la Norvège, un peu dans le but de préparer l'union. La mort subite de celui-ci laissa de nouveau la succession vacante. C'est alors que le choix du roi et du gouvernement se porta sur Bernadotte, choix bien moins étrange après examen qu'à première vue. Sa qualité d'étranger d'abord ne faisait nullement obstacle. On est habitué en Suède à des familles royales étrangères; plusieurs familles allemandes y ont occupé le trône; pourquoi pas un Français? Et quant à la personne même de Bernadotte, on connaissait ses talents d'administrateur et de diplomate autant que de général. Certains hommes d'État suédois qui s'étaient trouvés en contact avec lui le signalèrent au roi. D'adroites manœuvres de la part de Bernadotte achevèrent d'arranger les choses. Mais laissons de côté toutes ces petites causes, sans influence réelle : Bernadotte roi de Suède, c'est la Révolution française pénétrant dans le vieux pays aristocratique et y amenant comme ailleurs le triomphe de la bourgeoisie.

Bernadotte était bien l'homme du moment, « l'homme heureux » à qui tout réussit, à qui l'on

pardonne tout. Il renia la religion de son enfance, trouvant que Stockholm valait bien un prêche luthérien ; il porta les armes contre la France, dirigeant même la coalition contre sa patrie; ancien jacobin, il devint le plus conservateur, le plus rétrograde des rois, le champion de la légitimité, ailleurs qu'en Suède toutefois, et il fit toujours froide mine à cet usurpateur de Louis-Philippe; devenu roi enfin à l'époque où la Suède saignait encore de la perte de la Finlande, et où la nation haïssait les Russes plus que jamais, il rechercha l'amitié et l'appui du tzar pour s'assurer la sécurité de son trône, et il devint son allié.

Mais on oublia tout cela, car il sut être l'homme de son temps. Il montra bien dans l'affaire de l'union avec la Norvège comme il savait justement apprécier une situation.

Bernadotte resta toujours un étranger en Suède. Arrivé dans le pays à cinquante ans passé, il ne prit rien de sa nouvelle patrie, et ne sut jamais un mot de la langue, pas plus que sa femme, d'ailleurs, cette petite reine Désirée qui a laissé par son originalité les plus amusants souvenirs. Elle ne mourut qu'en 1860 et maint Stockholmois se souvient encore d'avoir vu la voiture de la vieille reine la promener la nuit le long des rues : elle ne sortait jamais de jour. Elle resta en France tant qu'elle put, et n'alla en Suède que forcée

par l'étiquette et la raison d'État, mais toujours conservant l'idée de s'en retourner, et gardant pendant quarante ans ses malles prêtes, sans se décider à affronter le voyage en mer.

A Bernadotte — Charles XIV ou Charles-Jean — succéda en 1844 son fils unique Oscar I[er]; il n'avait aucun des talents de son père, et son règne se passa dans des querelles avec la Norvège et dans les dernières résistances de l'aristocratisme condamné; c'est lui qui épousa la princesse Joséphine de Leuchtenberg, fille d'Eugène Beauharnais.

Son fils aîné, Charles XV, lui succéda. Le seul nom de ce souverain évoque en Suède un temps heureux, sous le plus jovial, le plus cordial, le plus populaire des rois.

Charles XV était de ces caractères sympathiques à qui tout est permis, à qui l'on passe tout, tant ils savent se faire aimer, et les plus sévères parlent de ce bon vivant avec un sourire indulgent. C'était un roi franchement libéral aussi, puisqu'il ne recula pas devant l'importante réforme constitutionnelle de 1865. Grand ami de la France, il fut profondément affligé de nos revers. Il ne laissait pas de fils et eut pour successeur son frère, le roi actuel. Sa fille unique est mariée au prince héritier de Danemark.

Le roi Oscar est aujourd'hui âgé de soixante-dix

ans, étant né en 1829. C'est un homme de haute taille, de belle tournure, d'une remarquable intelligence, instruit, érudit même, littérateur, poète, polyglotte, et ayant les meilleures intentions du monde. Mais sa bonne volonté et ses talents lui servent beaucoup moins peut-être que ne servirent à Charles XV son insouciance et sa bonne humeur. J'ai entendu citer à ce propos un mot assez caractéristique qu'on prête à sa mère la reine Joséphine : « Mes deux fils, aurait-elle dit, n'ont réussi ni l'un ni l'autre : mon fils Charles a tout fait pour être impopulaire et n'a pu y parvenir; mon fils Oscar a tout fait pour être populaire, il n'y est point arrivé non plus. »

D'un certain côté on reproche au roi sa prédilection pour l'aristocratie. Il choisit tous ses fonctionnaires dans les hautes classes. Il aime l'ancienne étiquette et la fait revivre tant qu'il peut. Il faut le voir ouvrir la session du Parlement, le manteau royal sur les épaules, la couronne sur la tête et le sceptre en main, entouré de ses fils aussi royalement vêtus. Cette mise en scène, qui se comprenait au temps de l'ancien Parlement, présente de nos jours, avec les Chambres modernes, quelque chose de théâtral.

Le roi a cependant gagné beaucoup de sympathies dans ces dernières années. On lui est reconnaissant de son désir du bien de tous, de ses

efforts pour tâcher d'amener la conciliation entre ses deux royaumes, et l'on rend justice à l'élévation de son caractère.

Oscar II aime beaucoup les voyages. La Providence, dans sa bonté, a pourvu à ce goût en lui donnant deux royaumes entre lesquels il peut aller et venir; mais ils ne lui suffisent pas, et il en a souvent franchi les frontières. C'était même, avant Guillaume II, le monarque le plus « dans le mouvement » de toute l'Europe, mais les incessantes pérégrinations de l'empereur d'Allemagne l'ont fait passer au second plan.

Le roi a eu soin de mettre du sang bleu dans la famille Bernadotte en épousant une princesse de Nassau, des plus vieilles races souveraines allemandes. On voit peu la reine qui, maladive et fort pieuse, vit très retirée et dont l'influence a donné à la cour un air « Louis XIV vieillissant » peu récréatif. Le manque d'animation tient aussi à ce qu'il y a peu de princesses. Les garçons dominent dans la famille. Le roi a quatre fils et le prince royal en a trois.

Ce dernier, d'un abord froid, passe pour un conservateur intransigeant. Son administration récente en Norvège n'a point contribué à rapprocher les deux peuples.

Il est marié à la princesse Victoria de Bade, cousine par sa mère de l'empereur Guillaume II,

et c'est par ce mariage que le roi montra publiquement ses sympathies pour l'Allemagne. Cette union fut au début très populaire. On l'avait présentée comme une réconciliation avec la famille royale chassée de Suède en 1798 dans la personne de Gustave IV. La princesse, en effet, descend par les femmes de ce malheureux roi qui, nous venons de le dire, se réfugia en Bade, dans la famille de sa femme. A son entrée en Suède, elle fut saluée des noms aimés de « fille des Vasa », « rejeton des Vasa », etc. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle était plutôt Holstein-Gottorp, Bade, et surtout Hohenzollern. Elle vit d'ailleurs fort peu en Suède, obligée pour sa santé de passer presque toute l'année dans le midi de l'Europe.

Le second fils du roi, le prince Oscar « Bernadotte », est celui qui fit, il y a quelques années, un mariage romanesque, dérogeant à toutes les lois de l'étiquette en épousant Mlle Ebba Munck, fille d'honneur de sa belle-sœur. Que de bruit, que de cancans à la cour et à la ville lors de ce mariage! Le roi y était fort opposé, et la princesse royale encore davantage. Mais la reine soutint son fils et l'amour triompha. Seulement le prince dut renoncer à ses droits éventuels à la couronne, droits très éventuels, son frère aîné ayant trois fils, et échanger son titre d'altesse royale en celui

de prince Bernadotte. Pourquoi? l'étiquette le voulait ainsi, paraît-il. Mais il supporta bravement cette perte effroyable, et, comme dans les contes de fées, ils sont heureux et ont beaucoup d'enfants, cinq ou six, si je ne me trompe.

On vit, à propos de ce mariage, ce comble de l'étiquette, que la fiancée ne put prendre part au dîner de ses propres fiançailles; n'étant pas princesse, elle n'avait pas le droit de s'asseoir à la table royale!

Le prince Karl, troisième fils du roi, a épousé sa jeune cousine, fille du prince héritier de Danemark. Le quatrième, le prince Eugène, est ce jeune artiste que l'on a vu à Paris, étudiant la peinture dans les ateliers de nos maîtres.

Malgré l'étiquette, si rigoureuse parfois, la cour vit très simplement. C'est à peu près le genre des petites cours allemandes. On rencontre fréquemment le roi à pied et sans suite, et les princes se promènent comme de bons bourgeois. Les fêtes de la cour ne sont ni nombreuses ni somptueuses, quoique la famille royale soit riche. Elles consistent en de grandes réceptions périodiques pour le monde des fonctionnaires et quelques soirées peu fréquentes, rigoureusement fermées à la roture et réservées à la vraie société aristocratique.

A propos de société aristocratique, je reviens

sur ce que j'ai dit plus haut, qu'il n'y avait de titres de ducs que dans la famille royale. Il y a dans la noblesse suédoise un duc, un seul, mais très grand seigneur, le plus grand seigneur du royaume. C'est Sa Grâce le duc d'Otrante, devenu Suédois. Ce haut personnage est au mieux avec le roi. Il serait piquant d'entendre l'héritier de Bernadotte et celui de Fouché honnir ensemble la république et maudire les révolutions.

CHAPITRE IV

La vie agricole.

Climat; divisions naturelles. — Le grand domaine suédois. — Le peuple des campagnes. — Paysans suédois. — La Norvège agricole.

I

Le principal attrait de la Scandinavie n'est point dans les grandes villes, d'où la couleur locale a disparu en grande partie. Il réside surtout dans le pays lui-même, dans son étrange et grandiose nature, et dans les mœurs des provinces. Cette nature enserre l'homme avec tant de force que la masse du peuple n'a pu encore se débarrasser de sa rude étreinte.

On ne se rend généralement pas compte de l'immensité de la Péninsule Scandinave. Sa superficie est de 775 000 kilomètres carrés, dont 450 000 pour la Suède et 325 000 pour la Norvège. C'est une fois et demie celle de la France.

La Péninsule est, après la Russie, le plus grand pays d'Europe.

Sa longueur surtout est immense : elle s'étend du 55e au 71e degré de latitude, du sud de la Suède au Cap Nord, sur plus de 400 lieues, la moitié de la hauteur de l'Europe, du nord au sud, autant que la Belgique, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie réunies. Ainsi, avec une longueur double, on atteindrait l'Afrique.

Les Scandinaves sont très fiers de ces imposantes dimensions. Par malheur, leur moitié d'Europe ne ressemble guère à l'autre ; climat, richesse, variété des aspects et des produits diffèrent notablement. Ces 775 000 kilomètres carrés, dans leur pauvreté et leur monotonie, ne font vivre que 7 millions d'habitants environ, dont un peu plus de 5 millions pour la Suède, et 2 pour la Norvège, ce qui fait 10 par kilomètre carré. On sait qu'en France nous en avons 71.

Néanmoins, avec cette faible population, la Scandinavie est relativement favorisée, puisque les autres régions de même latitude, le Nord de la Sibérie, de l'Amérique, sont à peu près désertes.

Et cependant, dans une grande partie de la Péninsule, la rigueur du climat, la pauvreté du sol s'augmentent de tout ce que l'altitude ajoute

à la latitude. Le pays, dans son ensemble, forme un massif soulevé à l'ouest au-dessus de l'Océan, et s'abaissant à l'est vers la Baltique. La partie soulevée, c'est la Norvège, réunion de plateaux très élevés, dont beaucoup de 1 000 mètres; un tiers du pays est à plus de 600 mètres d'élévation.

C'est cette suite de plateaux qu'on classe sous les noms de montagnes du Kjölen au nord, entre la Suède et la Norvège, et de Dofrines ou Dovre, au sud, entièrement en Norvège.

La Norvège surtout ne serait donc qu'un bloc de rochers et de glaces si une importante modification n'avait été apportée par les eaux à son climat naturel. L'eau joue un très grand rôle dans la Péninsule, et le mélange constant de la terre et de l'eau est caractéristique de tous les pays scandinaves. Cela commence au Danemark, tout d'îles et de presqu'îles et où golfes et détroits s'entre-croisent, et cela va s'accentuant toujours jusqu'à la Finlande, trouée comme une écumoire par ses innombrables lacs. « Dieu oublia d'y séparer la terre des eaux. » Mais on dit aussi qu'il réparera cela plus tard, dans le cours de quelques milliers de siècles.

La grande Péninsule présente à un haut degré ce caractère : en Norvège par les fjords aux longs bras ramifiés, s'étendant dans le pays comme un système d'artères; en Suède par les lacs qui

couvrent 1/13 de la superficie totale, les grands étant de véritables mers intérieures. Mais ils n'ont pas pour le pays l'importance capitale des fjords pour la Norvège. Ceux-ci sont sa vie même, en lui apportant les eaux chaudes du courant du Gulf Stream, qui s'y emmagasinent. C'est grâce à ces réservoirs de chaleur que le pays échappe au climat normal de sa latitude et de son altitude, et le dépasse même de 20 degrés sur les côtes. Sans le Gulf Stream, il n'y aurait presque pas de Norvège habitable.

Aussi le climat n'est nullement en rapport avec la latitude. Des points très éloignés, tels que Trondhjem à 60 degrés et Tromsö à 70, ont la même température hivernale. Sur les bords des fjords qui ne gèlent jamais, sauf à leur extrémité supérieure, règne une température relativement douce. Bergen, bien au nord de Christiania, est bien plus chaud en hiver. Christiana a des températures extrêmes. Tandis qu'en été la chaleur peut monter à 30°, la ville étant exposée au midi, en hiver, où elle ne reçoit pas la chaleur bienfaisante du Gulf Stream, le thermomètre descend à 30 degrés de froid. Ce qui rend pénible le climat de l'Ouest, c'est plus l'humidité que le froid. A Bergen, il pleut un jour sur deux, et on plaisante constamment les naturels sur leur inséparable parapluie. Dans le nord de la Suède, où

le froid est bien plus rigoureux et où le thermomètre descend jusqu'à 40 degrés, la température est bien plus supportable et plus saine, parce que l'air y est extrêmement sec.

Le soleil de minuit n'éclaire en Suède aucun centre, aucun bourg, sauf la ville nouvelle de Gellivara, dans la vaste et presque déserte Laponie. En Norvège, il se trouve au contraire plusieurs centres de population au delà du cercle polaire : Bodö, où il reste sur l'horizon du 31 mai au 12 juillet; Tromsö, du 18 mai au 29 juillet; Hammerfest, du 13 mai au 29 juillet; au cap Nord, on a le soleil continu du 11 mai au 1er août. Mais l'hiver, la nuit prend sa revanche en proportion. On cesse de voir le soleil à Bodö du 15 décembre au 28; à Tromsö, du 25 novembre au 17 janvier; à Hammerfest, du 21 novembre au 21 janvier, deux mois entiers, et au cap Nord, plus de deux mois.

C'est dans ces régions-là surtout que l'hiver se prolonge, et que l'été vient rapidement et s'en va de même!

Le sol de la Norvège est très pauvre; un quart seul est en rapport, en forêts presque entièrement; à peine plus d'un cinquantième de la superficie totale est en culture, environ 7 000 kilomètres carrés sur 375 000.

En Suède, plus des 3/5 du sol sont en rapport,

la culture occupe environ 20 000 kilomètres carrés, les prairies 30 000 kilomètres carrés, et les forêts, l'immense espace de 175 000 kilomètres carrés; le reste est en lacs, jachères, terrains incultes. Cette vaste étendue présente, on le comprend, de grandes différences. On peut diviser chacun des deux pays en trois zones, selon le caractère, l'aspect général, les productions.

Elles sont, pour la Suède, l'extrême sud, la Scanie, une toute petite partie perdue dans l'immensité du pays, car elle n'a que 11 000 kilomètres carrés de superficie. Cette petite province voisine du Danemark, à qui elle appartint longtemps, est très riche et fertile. Sa position très avantageuse sur la Baltique et le Sund lui assure aussi la richesse commerciale. Elle a de nombreuses villes dont la principale est Malmö, la troisième ville de Suède, le port bien connu en face de Copenhague.

La seconde zone est le centre, caractérisé par les nombreux lacs, les trois grands surtout : Mälaren, Venern, Vettern, qui sont bien le cœur du pays, car la Suède s'est formée autour d'eux, géologiquement et politiquement. Ils étaient réunis, aux temps préhistoriques où ils formaient un détroit de la Baltique à la mer du Nord. Le Vener est le plus grand : il a 5 568 kilomètres carrés, le Vetter 1 900, et le Mälar 1 200. Les deux

premiers sont à peu près dépourvus d'îles, tandis que le Mälar en est parsemé.

La région en compte des milliers de petits, lacs ou étangs, qui couvrent, dans cette partie, 1/8 du sol. On y trouve aussi ces chaînes de collines peu élevées, particulières à la Suède, les *Osar*, sortes de digues sablonneuses laissées par le recul de la mer, et qui s'étendent en lignes parallèles à travers les plaines, les lacs et les cours d'eau. Un de ces *Osar* traverse Stockholm et le Mälar.

Les deux grandes villes du pays, Stockholm et Götheborg, se trouvent aux deux extrémités des grands lacs, Stockholm sur le Mälar, Götheborg à l'embouchure du fleuve Göta, écoulement du Venner.

La troisième partie enfin, c'est l'immense *Nordland*, région des grands fleuves et des forêts, séparée de la précédente par la montagneuse Dalécarlie, province intermédiaire participant du caractère de l'une et de l'autre.

En Norvège, les divisions sont, bien plus qu'en Suède, indiquées par la nature et parfaitement délimitées.

C'est l'Ouest, la région maritime et des grands fjords, jusqu'à Trondhjem; l'Est, la partie agricole et boisée des grandes vallées dont les courants se déversent dans le Skagerrak; c'est le cœur de la Norvège avec Christiania et les nombreuses

villes de la baie; le Nord-Ouest enfin, cette bande étroite qui, à partir de Trondhjem, monte vers le Nord, accompagnée d'une bordure d'îles; ce n'est qu'une continuation de l'Ouest, mais toute montagneuse et stérile, et qui, au delà du cap Nord, se prolonge sur l'océan Glacial. L'Ouest a les grandes villes de Bergen et de Stavanger et beaucoup de petits ports de commerce et de pêche. Au delà de Trondhjem, on trouve les quelques ports commerciaux de l'extrême Nord : Levanger, Bodö, Tromsö, Hammerfest, et, sur l'océan Glacial, Vardö et Vadsö.

On pourrait comparer la Norvège à une côtelette. La *noix*, la chair, en serait figurée par la fertile région de l'Est. Le nœud, mêlé d'os et de chair, de moelle aussi, serait l'Ouest, et le manche osseux, la côte Nord, la longue bande de rochers et de montagnes.

Malgré le peu d'étendue du sol cultivable, l'agriculture est une des grandes ressources du pays. En Suède c'est la principale, et les deux tiers de la Péninsule en vivent. La petite culture prédomine : seule elle existe en Norvège; en Suède, elle comprend les deux tiers de la totalité, l'autre tiers étant composé de grandes propriétés, majorats nobles, biens libres d'impôts et grandes fermes.

La vie agricole est répartie dans les *gord*, (*gård* en suédois, en norvégien *gaard*, prononcez

gord), domaines fonciers qu'exploite le propriétaire. Le *gord* est la caractéristique de la Scandinavie, où la population vivait autrefois plus dispersée qu'aujourd'hui sur des *gord* nombreux, grands et petits, que cultivait en commun la famille.

II

Le grand domaine suédois, le *herregord*, présente pour nous un intérêt tout particulier, en nous montrant cette vie seigneuriale si complètement disparue de chez nous, et qui n'en est que plus curieux ici par le mélange du modernisme actuel avec des restes de féodalité.

Le château seigneurial est un centre, au sens propre et au figuré, autour duquel gravitent ceux qui en dépendent et dont les habitations sont dispersées sur l'étendue du domaine, tandis que dans le voisinage de la maison seigneuriale on trouve l'église, les maisons d'école, l'habitation de l'intendant, les bâtiments agricoles, etc., formant un ou plusieurs groupes importants, le centre d'un village, le noyau de ce monde en petit qu'est le domaine.

Il n'est pas si petit cependant; il a souvent une étendue qui peut nous paraître invraisemblable, dix, quinze, vingt mille hectares même,

tout un grand canton français. Mais en général cela ne vaut pas le sol de la Brie, il n'est pas besoin de le dire.

C'est tantôt un majorat, tantôt une simple terre allodiale, c'est-à-dire libre de l'impôt foncier. Il en existe beaucoup, la charge de l'impôt retombant presque tout entière sur la moyenne et la petite propriété.

Le propriétaire vit ainsi sur sa terre de cette vie rurale, si rare chez nous pour les gens de la classe aisée; et si c'est un fermier qui exploite, c'est toujours un *gentleman farmer*, un homme de la bourgeoisie ayant choisi l'agriculture pour carrière, ce qui n'est d'ailleurs pas une idée beaucoup plus pratique en Suède qu'en France et qui mène à la ruine plus souvent qu'à la fortune.

Mais, sauf ce léger inconvénient, c'est bien la vie large, libre, saine, au milieu de la nature, la vie idéale que tout le monde a plus ou moins rêvée. Le grand propriétaire est comme un roi sur son domaine, au milieu de ce peuple de travailleurs qui cultivent sa terre et dépendent de lui. Tout et tous dépendent de lui dans les très grandes propriétés qui comprennent parfois tout le sol de la « paroisse » et qui en ont les charges, en tout ce qui incombe à la paroisse : charges des écoles, de l'église, etc.

Les travailleurs sont en même temps des sortes

de fermiers, c'est-à-dire qu'on leur loue quelques arpents de terre dont ils paient le fermage par des journées. Leur cabane appartient généralement au propriétaire. Mignonne et coquettement peinte en rouge vif, à l'ordinaire, elle ressemble à une fraise cachée dans la verdure, et son air modeste contraste avec l'air imposant du *herregord*, de même que l'humble qu'elle abrite contraste avec le riche seigneur.

Les grands domaines ne sont pas toujours agricoles seulement; ils peuvent être et sont souvent en partie industriels; dans le sud et le centre, des forges y sont jointes, utilisant le bois des forêts; des distilleries de grains aussi; dans les provinces plus au nord, c'est l'exploitation des bois qui en fait la première richesse. Quant à l'exploitation agricole, elle a lieu généralement en grand, par l'emploi des machines et de tous les perfectionnements modernes, sous la direction d'un intendant instruit, sortant d'une école d'agriculture.

C'est surtout dans les châteaux que s'exerce la généreuse hospitalité suédoise. L'été se passe au milieu de nombreux hôtes venus pour de longs séjours. Ce sont des parties de plaisir sans fin, promenades, chasses, chasse à l'élan, gibier devenu d'ailleurs de plus en plus rare, dîners, pique-niques, danses, etc.

La plupart des points de ce programme n'ont

rien de bien original, et nous retrouvons dans les acteurs le monde noble ou bourgeois que nous avons vu déjà à Stockholm.

Mais la scène est unique, et le cadre de cette nature si merveilleusement beau que l'ensemble en tire un charme indicible.

Habitués que nous sommes à vivre à l'étroit, dans notre monde gêné et factice, nous jouissons avec ivresse de cette liberté, de ce bain de nature si complet et si reposant. Dans l'immensité du domaine, où, vrai marquis de Carabas, le propriétaire, si loin qu'il regarde, ne voit que ses possessions, nous pouvons errer des heures, sans être troublé par personne, sans être gêné par la rencontre de nos semblables, — car les gens du peuple n'en sont pas.

On a la solitude des bois de sapins, au sol tapissé d'épaisses mousses, où percent les délicates fleurettes roses du *linnea borealis*, à la fine odeur de vanille; les promenades en bateau sur les étangs couverts de nénuphars et semés d'îlots d'où partent en fusée des bouquets de bouleaux et de trembles. On a les lacs ou étangs, si nombreux dans certains domaines du centre, que j'en ai vu parfois jusqu'à dix et douze, dont plusieurs fort grands; il fallait ramer des heures pour arriver d'une extrémité à l'autre, et en quittant l'un, on avait toujours la surprise d'en retrouver

un nouveau, vraie clairière d'eau, derrière quelque coin de la forêt ou quelque repli de terrain.

La grande vie seigneuriale existe surtout en Scanie, la riche petite province au climat « méridional », dont les Suédois sont si fiers que dès qu'on leur demande si tel ou tel produit croît en Suède, ils répondent toujours invariablement : « Oui, en Scanie ». La Scanie produit toutes sortes de plantes et d'arbres extraordinaires, des hêtres par exemple; des hêtres! Plus haut en effet on n'en trouve plus. Elle donne du blé en abondance, beaucoup de fruits, parmi lesquels des abricots et des pêches, mais je crois bien que c'est surtout en serre.

Tout naturellement, à cause de sa richesse, les grandes familles s'y sont taillé des domaines, et c'est là qu'on trouve les plus beaux majorats de la noblesse, ceux des maisons Bonde, Trolle, Piper, Gyllenkrok, etc. De grandes familles danoises telles que les Blixen-Finecke, en possèdent aussi, tous majorats importants valant des millions, avec des châteaux historiques remarquables et qui renferment des collections d'art, de riches bibliothèques; c'est là qu'abondent les « souvenirs » rapportés de la guerre de Trente Ans.

La vie sur ces domaines est large et riche, quelque peu différente de celle du reste de la Suède. Par sa position, la Scanie déjà est fort

peu suédoise. Aux portes du Danemark, auquel elle appartint jusqu'en 1650, elle reste danoise de mœurs, de dialecte, et regarde plutôt vers Copenhague à deux heures de distance que vers Stockholm, dont la sépare plus d'une journée de chemin de fer. Dans le *herregord* scanien surtout, la vie seigneuriale se mêle à tout le luxe moderne. C'est un peu la large existence et la richesse du grand manoir anglais, quoique en général les grands domaines suédois rappellent plutôt ceux de l'Allemagne du Nord, de la Prusse Orientale.

Les grands domaines sont également très nombreux au centre de la Suède. Les environs de Stokholm, cela se conçoit, devaient être choisis avec autant d'empressement que la Scanie à cause du voisinage de la capitale, et quoique le sol soit moins fertile qu'au sud. L'agriculture est gênée dans cette région par les *Osar*, par de nombreux blocs erratiques et surtout par les lacs et les étangs ou les marais provenant d'étangs desséchés. Ces jolis petits lacs aux bords boisés et riants sont le charme de ce tranquille paysage, mais il n'y gagne qu'en beauté.

A mesure qu'on monte vers le nord, le sol, s'appauvrissant de plus en plus, le grand domaine perd son caractère seigneurial. Il n'y a plus de majorats ni de terres nobles, mais des fermes

plus ou moins grandes, exploitées par leurs propriétaires. Là, plus guère possibilité de vie luxueuse et mondaine. On n'a pas de voisins ni de visiteurs, sauf le pasteur, le médecin du district, qui arrivent dans leur carriole, de 40, 50 kilomètres et plus. Maîtres et serviteurs se rapprochent forcément dans le besoin constant qu'ils ont les uns des autres, prennent des habitudes communes, dans une sorte de vie patriarcale et démocratique qui est un peu celle d'autrefois.

Comme il n'y a point de ville, aucun commerce dans le voisinage, le domaine est réduit à ses propres ressources et doit s'approvisionner de tout. Il a ses jours de boucherie, où l'on tue des moutons, des bœufs dont on fait des salaisons qui l'alimentent pendant des mois. Cette vie-là, primitive à tant d'égards, rappelle beaucoup celle des grandes terres du nord et du centre de la Russie, en tenant compte du niveau moins élevé de la classe des travailleurs dans ce dernier pays.

III

C'est là qu'on voit le vrai peuple scandinave, dans ces travailleurs à l'air honnête et doux qu'on aperçoit courbés sur leur tâche. Bien des fois, en les voyant si laborieux, si humbles,

pratiquant si bien les vertus chrétiennes, je me disais que ceux-là devaient jouir du bonheur promis aux vertueux, à ceux qui habitent les chaumières; mais j'ai pu me convaincre une fois de plus que le bonheur n'est pas de ce monde.

Pourtant, en arrivant à la campagne, j'ai vu le peuple en grande liesse. C'était la fête de la Saint-Jean, jour de réjouissance générale dans tout le Nord, surtout dans les campagnes. Comme Noël, c'est la fête du soleil, mais la vraie, cette fois, celle de son triomphe, de son règne incontesté. On la célèbre par l'érection d'un mât de Cocagne appelé *arbre de mai*, bien que ce soit en juin, par des danses et des jeux rappelant nos fêtes de village.

Ce jour-là, le château régalait ses tenanciers, et la ménagère de l'intendant, *Mamsell* Lisen — pas *Fröken*, oh! non! cela eût trop déplu à la châtelaine, — *Mamsell* Lisen, dis-je, était sur les dents depuis huit jours, occupée à des préparations de quantité fort respectable, mais dont la qualité me paraissait laisser à désirer : c'étaient des tonneaux de petite bière de ménage, d'énormes terrines d'une espèce de fromage fondu, et des fournées de pain de seigle mou; tout un festin pour le peuple, et c'est là, en effet, ce qui constituait pour lui la fête, le grand attrait du jour; la danse aussi, mais en second lieu, et

seulement pour les jeunes. Vers midi, les gens venus de tous côtés de leurs chaumières s'étaient rassemblés devant la grille du château, où ils attendaient patiemment l'arrivée des maîtres pour hisser le mât que les jeunes garçons avaient enguirlandé de feuillage.

Je regardais cette foule de gens sans rien de pittoresque, tous longs, pâles, avec le même air placide, la même physionomie indifférente, tous endimanchés de vieux habits achetés à la foire du voisinage. Ils restaient là sans rien dire, sans remuer, les hommes debout, les mains dans les poches, les femmes assises sur quelques pierres. Seuls les enfants montraient de l'animation; pieds nus, jambes nues, ils rôdaient en nuées autour de deux ou trois vieilles qui vendaient des sucres d'orge de leur fabrication.

A l'instant où les maîtres parurent, l'arbre fut hissé au bruit des applaudissements, puis une des « demoiselles » du château donna le signal des danses en invitant un jeune journalier. On s'y mit, mais sans entrain, gêné par la présence des châtelains, occupé surtout des rafraîchissements qu'on apercevait préparés dans la cour, et que l'intendant, du reste, n'eut pas la cruauté de faire attendre longtemps.

Bientôt, sur un signe qu'il fit, les hommes se mirent à la file et allèrent à la distribution.

Chacun reçut une énorme tartine du fromage mou de *Mamsell* Lisen, où tous mordirent à belles dents, pendant que les pots de bière passaient de main en main.

Les femmes n'étaient pas oubliées; on les régalait d'un autre côté de café au lait avec sucre et pain blanc, et les sucres d'orge des vieilles, achetés en bloc, étaient jetés par poignées aux enfants qui se bousculaient et se roulaient dans la poussière pour les ramasser.

Ainsi se passa toute la fête, dans ces alternatives de danses et de rations de fromage mou ; et cela se prolongea bien avant dans la nuit, avec une animation croissante, grâce aux fréquentes libations.

Si tels sont leurs plaisirs, il faut que leur vie ordinaire soit bien terne, bien misérable. Plus qu'ailleurs, en effet, le peuple a ici à souffrir du climat et de la pauvreté.

Pour la masse des travailleurs du sol, en Suède comme en Norvège, c'est à peu près la même condition et le même système, soit qu'ils travaillent pour la grande ou pour la petite propriété. Le propriétaire, nous l'avons dit, leur loue quelques petites parcelles de son domaine et une cabane, et ils en paient le fermage en journées de travail sur le domaine ; le nom seul diffère : on les appelle *torpare* en Suède, *husmaend* en Norvège, les

« hommes de la maison »; ils y sont, en effet, en quelque sorte attachés.

Ils vivent du produit de ce lopin de terre dont ils sont fermiers, et qui peut monter à 100 ares en moyenne. Ils y sèment du seigle, un peu d'avoine, du fourrage s'ils ont une chèvre ou une vache, cas plus rare. Ils mangent du pain de seigle, le *knäcke bröd*, devenu en Norvège un pain indigeste, mêlé de farine de pois; du gruau d'avoine, *gröt*, du hareng salé, des pommes de terre. Le lait est un luxe, la viande en est un plus grand encore. Mais le café est devenu d'usage général, principalement chez les travailleurs norvégiens.

La cabane, le petit cottage rouge si coquet au dehors qu'on rêverait d'y vivre, se réduit à l'intérieur à deux chambres, une seule souvent, étroites, mal aérées, mal chauffées par une cheminée à foyer élevé où se fait la pauvre cuisine, mais qui ne donne que peu de chaleur. C'est pourquoi portes et fenêtres restent hermétiquement closes, l'hiver à cause du froid, l'été par habitude; aussi l'atmosphère est-elle empestée, on est toujours suffoqué en entrant. Mais les gens y sont accoutumés et vivent entassés là dedans, une quinzaine de personnes parfois, père, mère, aïeuls, de nombreux enfants — car ces familles sont généralement « bénies du Seigneur », — et de plus

le valet que le *torpare* plus aisé emploie comme aide à l'occasion.

Tout ce monde couche aligné sur des bancs de bois dur munis quelquefois d'une pauvre paillasse et décorés du nom cruellement ironique de *sopha*.

Ces petites maisons, chacun les bâtit le plus souvent soi-même, car dans les campagnes de Suède comme de Norvège on en est resté à l'industrie primitive, et l'artisan spécialiste est encore une rareté, chacun faisant un peu tous les métiers. On bâtit donc sa maison, ce qui n'est pas bien difficile puisqu'il s'agit ici de cabanes de bois d'une construction rudimentaire.

Généralement elle s'élève sur un petit mur d'un demi-mètre de hauteur environ. Quand c'est bien fait, les troncs s'adaptent parfaitement par des entailles; les interstices sont soigneusement bouchés avec de la mousse, tandis que des planches bien unies et bien jointes recouvrent les troncs à l'intérieur. Mais cela, c'est déjà la maison ouvragée, presque luxueuse, en tout cas aisée; celle de l'homme du peuple ne se compose que de troncs juxtaposés sans grands soins ni régularité. On fait juste le nécessaire et le plus vite possible. J'ai vu ainsi une cabane commencée trop avant dans l'été et dont on n'avait eu le temps de couvrir qu'un côté; de l'autre, la pluie tombait tout

à l'aise; mais avoir une moitié de toit c'est déjà bien beau.

On bâtit sa maison, on arrange, on répare soi-même ses instruments; on est son propre forgeron, charron, menuisier. L'artisan spécialiste qui existe sur le grand domaine ne travaille que pour le propriétaire, il est gagé par lui; ailleurs, les plus aisés seuls l'occupent.

On fait parfois même ses chaussures, et les vêtements sont encore tissés en grande partie à la maison. Le meuble le plus important, presque l'unique, c'est le métier à tisser où se font les rudes toiles, les épaisses étoffes de laine qui durent pendant toute une génération.

Pour arriver à vivre, on s'aide de mille petites industries. On envoie les enfants cueillir dans les bois des baies qu'ils iront vendre au bourg le plus rapproché, airelles, myrtilles, qui s'exportent même; fraises et framboises sauvages que l'on trouve à profusion, délicieuses et parfumées. Mais tout cela est de bien faible ressource, et, en tout cas, c'est toujours la misère en perspective pour la vieillesse, car il est impossible de faire la moindre épargne.

De quelles infortunes n'est-on pas témoin parmi ces pauvres gens dont l'aumône seule atténue le dénuement!

Je vois encore, dans une masure où la charité du

château donnait asile à une douzaine de malheureux, un pauvre vieux paralytique presque aveugle, étendu sur son *sopha*, sans paillasse ni couverture. De temps en temps il se soulevait sur le coude, prenait dans un ustensile un morceau de pain dur qui macérait dans l'eau, et essayait de le manger. Et toutes les misères qui accompagnaient celle-là étaient à peu près aussi pitoyables. C'était un bûcheron mourant d'une maladie de cœur arrivée au dernier degré; une femme accouchée là de la veille, et dont le mari était sans travail et sans pain.

On ne peut suffire à tout, la misère déborde de toutes parts; pourtant une aumône généreuse réconforta ces malheureux; on envoya au vieux paralytique une couverture, un peu de lait tous les jours; et une dame pieuse de la société y fit joindre des sentences religieuses consolantes, car il savait lire, ce vieux, comme tout le monde, seulement, comme il y voyait à peine, on eut soin de les choisir en très gros caractères.

Il y en a cependant, selon les provinces, et selon l'industrie particulière, qui réussissent à acheter quelques parcelles de terre, s'élevant au rang de « paysans », de petits fermiers; mais ils sont assez rares.

L'histoire nous dit que le peuple scandinave ne connut pas le servage du moyen âge, et qu'il resta toujours libre, point attaché à la glèbe. Il y

est bien attaché aujourd'hui, ce pauvre travailleur si courbé sur le sol qu'il semble encore porter sur son dos le poids des Quatre Ordres d'autrefois.

Certainement sa situation s'améliore avec le progrès ; il s'instruit, se « civilise », mais la civilisation vient, comme toujours, d'abord par ses mauvais côtés, les travers, l'imitation des villes, par la mode, les rebuts de la mode surtout.

La femme du charron, qui est un peu couturière, a fait des robes « à la mode » sur un modèle vu au bourg voisin, des robes avec de grosses manches à ballon.

« Ne vous avisez pas de faire des robes comme cela », avait dit la châtelaine.

Mais la châtelaine a eu beau dire, les robes ont été faites et les ballons aussi.

C'est par le collier de verroterie que la civilisation vient d'abord aux sauvages, et par les manches à ballon des journalières que les beaux temps des châtelaines s'en vont.

Le respect s'en va, en effet. Les esprits s'ouvrent, deviennent critiques. J'ai remarqué souvent, dans les cottages que visitaient les châtelains, que les vieux seuls gardaient un air respectueux ; les jeunes avaient une attitude toute différente. Beaucoup ne se dérangeaient pas de leur siège, prenaient un air blessé et maussade qui semblait dire :

« Que venez-vous chercher ici? »

IV

Entre les deux classes dont nous venons de parler se place, comme intermédiaire, le « paysan », le petit propriétaire. Il n'y a pas de lignes de démarcation nettes, mais au contraire des transitions très graduées; cependant on désigne plus particulièrement sous ce nom le petit propriétaire vivant indépendant du travail de son bien. C'est l'ancien Quatrième-État, couche supérieure du peuple des campagnes.

C'est notre « cultivateur », partageant comme lui la vie du peuple, dont il se distingue plus ou moins selon son degré de fortune, mais dont il fait toujours partie par les mœurs et les habitudes. Il a un *gord*, l'habitation rurale, qui chez les plus riches ne diffère pas beaucoup par l'arrangement de celle du grand propriétaire, et, comme ce dernier, il fait travailler sa terre par des journaliers d'après le même système.

C'est aussi un vrai paysan par le caractère, avisé, prudent, économe, un peu lent et lourd, dissimulé, songeant surtout à arrondir son bien, et ressemblant peu en général au type classique du Suédois, large et généreux; ce qui prouve une fois de plus que les hommes sont d'abord et avant tout de leur classe sociale. Mais où une grande

différence existe entre les paysans suédois et les nôtres, c'est dans le rôle politique qu'ont exercé les premiers, et leur titre d'anciens possesseurs du sol. De tout temps la petite propriété roturière exista en Scandinavie; le pays n'ayant pas été conquis, la propriété resta à la race nationale; les paysans actuels sont les descendants des anciens hommes libres.

Une aristocratie s'éleva peu à peu de leurs rangs, mais ce ne sont pas des vaincus, ils sont simplement restés en arrière, ne gardant que leur petit domaine, tandis que certains d'entre eux s'anoblissaient et agrandissaient le leur.

Maintenus dans le Parlement comme modeste Quatrième-État, les paysans y représentèrent l'élément populaire, ce qui ne veut pas dire que tout le peuple avait le droit de vote. C'étaient les paysans seulement, les petits propriétaires qui élisaient un certain nombre des leurs. Mais ce n'en était pas moins une représentation des couches inférieures de la nation, et qui joua le même rôle que le peuple partout ailleurs, soutenant les rois dans leur lutte contre l'ennemi commun, l'aristocratie.

La noblesse, d'ailleurs, ne se faisait pas faute de s'attaquer aux paysans encore plus qu'à la royauté, c'est sur eux que retombaient tous les coups. On considérait de bonne guerre au Parle-

ment de jouer des tours aux paysans, de *lurra bönderna*, expression consacrée. Il est resté quelque chose, beaucoup encore, de ces querelles de classes. Les classes supérieures n'épargnent pas aujourd'hui les persiflages aux lourdauds des campagnes qui ont l'audace de vouloir rivaliser avec elles.

Ce nom de paysan, qui ne signifie plus rien depuis la suppression des Ordres, persiste quand même, exprimant, malgré tout, une classe ; car, en Suède, on sort rarement de la sienne. Un fils de paysan reste à la terre, paysan comme son père, sauf de rares exceptions chez les plus riches, parmi certains propriétaires de Scanie, par exemple, très à l'aise, qui abandonnent en partie les mœurs rurales, dont les fils deviennent des « messieurs » et qui font apprendre le piano à leurs « demoiselles ». Beaucoup de gens trouvent cela désastreux, mais les choses n'en suivent pas moins leur cours.

Le paysan suédois le plus indépendant de caractère c'est le plus pauvre peut-être, celui de la province de Dalécarlie, si intéressante à tant de points de vue.

Très montagneuse et pittoresque, elle sert comme de transition entre la nature de la Suède et celle de la Norvège agricole ; elle a du reste un peu de tous les traits de la Suède : boisée au

nord, où elle se rattache à l'immense Nordland, elle est riche en mines de fer dans sa partie sud, et agricole au centre, autour du grand lac Siljan, « l'œil de la Dalécarlie ». Mais le sol, très pauvre et accidenté, n'y permet que la petite culture, et ses vallons étroits n'ont, pas plus qu'en Norvège, eu de place pour la grande propriété.

On y est donc entre soi, entre gens du peuple, point gêné par le contact de la noblesse. Aussi les paysans dalécarliens passent-ils pour les plus fiers, les plus indépendants, les plus orgueilleux de tous, si pauvres qu'ils soient; au point de vue du caractère aussi, ils forment donc la transition entre la Norvège et la Suède.

Ils ont du reste joué un rôle important dans l'histoire du pays. C'est de Dalécarlie que partit, au xve siècle, le mouvement national contre les Danois, mouvement représenté d'abord par le mineur dalécarlien Engelbrekt, « petit de taille, mais grand de cœur », qui, vaincu, fut décapité comme rebelle. Un peu plus tard, avec Gustave Vasa, l'insurrection réussit, devenue forte par l'alliance de la partie « libérale » de la noblesse, représentée par lui, avec les éléments populaires. Cette alliance triompha du clergé et de la haute noblesse, fidèles sujets du roi étranger.

Le nom de Gustave Vasa est inséparable de celui de la Dalécarlie, qui est remplie de son sou-

venir ou plutôt des légendes s'y rattachant. On montre, à Mora, village sur le lac Siljan, la cave où il se cacha pour échapper aux Danois qui le poursuivaient, l'endroit d'où il harangua les Dalécarliens, etc.

Plus tard, devenu roi incontesté, il n'en sévit pas moins rigoureusement contre ses fidèles alliés de la veille qui voulaient maintenant tourner contre lui leur esprit d'indépendance.

On a conservé en Dalécarlie les costumes nationaux qui varient selon les paroisses. Le plus connu est celui de Leksand, gros village sur les bords du lac Siljan; les hommes portent la culotte courte de peau blanche, de longs bas, des souliers à boucle, un chapeau à larges bords : c'était le costume du fameux député Liss Olof Larsson, mort depuis quelques années, les députés dalécarliens siégeant toujours à la Chambre dans le costume de leur province. Les jeunes filles portent le fichu blanc, la jupe à raies de vives couleurs, le haut bonnet noir bordé de rouge en forme de mitre, costume considéré à l'étranger comme le costume « national suédois » et figurant comme tel aux diverses expositions.

Les touristes ne manquent pas d'assister, le dimanche, à l'arrivée des bateaux amenant des hameaux les fidèles à l'église paroissiale; le coup d'œil, des plus pittoresques, fait partie du

programme, comme sur divers points de la Norvège.

La Dalécarlie rappelle à beaucoup d'égards sa montagneuse voisine, d'une façon diminuée et effacée il est vrai. De même qu'en Norvège, on a la vaine pâture dans les montagnes, les *Säter* norvégiens si connus des touristes, et où les troupeaux passent l'été sous la garde d'un pâtre ou d'une femme qui reste ainsi dans une solitude absolue pendant de longs mois. Björnson a délicieusement décrit la vie des *Säter* dans un de ses charmants contes rustiques : *Synnöve Solbakken*.

La pauvre pastourelle que nous avons visitée un jour dans les *fäbodar* dalécarliens n'était point jeune et jolie comme l'héroïne de Björnson. Pourtant elle avait bien sa poésie, la vieille Brita, dans la solitude de son pàturage où ses vaches étaient sa seule société, de vraies amies pour elle, qui leur parlait comme à des « personnes » et connaissait le caractère de chacune; cependant elle leur préférait la société des humains. Quelle joie en nous voyant! Elle parle, elle parle, Brita, elle prend sa revanche des longs silences. Elle me raconte sa vie, les souffrances et la misère de son enfance.

« Vous n'êtes pas mariée, Brita? »

Non, Brita n'est pas mariée, elle aurait bien pu l'être si elle avait voulu, c'est sûr! les épouseurs n'ont pas manqué, mais...

Et avec des pleurs dans les yeux elle me raconte le roman de sa jeunesse. Elle a été fiancée, puis un jour on l'a laissée là.

« Il m'avait déjà donné mon tablier de mariée, et moi je lui tricotais ses grands bas de noce. Mais un dimanche il est venu et il m'a dit : Adieu à jamais, à jamais ! et je ne l'ai jamais revu ; je suis partie en service à Stockholm et j'ai su qu'il avait épousé l'autre. »

Mais quelle revanche pour Brita quand, quelques années plus tard, il lui fit dire par une *payse* qu'elle voulût bien lui pardonner, car il était bien malheureux en ménage !

En Suède, comme partout, l'agriculture se plaint fort, et c'est la petite culture qui est principalement éprouvée, la grande résistant davantage à cause de l'emploi de procédés meilleurs, et aussi parce qu'elle n'a pas la charge de l'impôt foncier.

Ce qui a beaucoup contribué à améliorer un moment la moyenne culture suédoise, ce sont les mesures prises par l'État dans certaines provinces.

On força les petits propriétaires à échanger entre eux des parcelles de terrain, afin de réunir tous leurs champs en un domaine d'un seul bloc, au milieu duquel la maison fut transportée, chose facile, ces maisons de bois se démontant comme une boîte ; mais ces mesures, toutes locales d'ail-

leurs, n'ont pas suffi, elles n'ont été qu'un palliatif.

D'excellentes écoles agricoles, l'interdiction du morcellement à outrance, tout cela n'a guère fait davantage; aussi a-t-on recours aujourd'hui au remède de la protection.

On essaie également avec succès de l'élevage. Le produit des laiteries augmente, ainsi que l'exportation du beurre. Celle des céréales, de l'avoine, est assez importante.

V

Le vrai type du paysan indépendant et fier, c'est bien le Norvégien. Lui, surtout, n'a point connu la soumission au noble ni le voisinage dominateur du grand propriétaire. Tout le sol du pays est en petite et en moyenne culture, et l'on a pu appeler avec raison le paysan le roi de la Norvège. Un très pauvre roi, par exemple, si l'on considère le plus grand nombre et surtout ceux de certaines régions.

On fait de l'agriculture presque partout; à l'extrême nord, Lapons, Finnois et colons scandinaves se disputent les vastes espaces de terrain, presque stérile, et, sur les côtes de l'ouest, les moindres replis du sol sont utilisés partout où l'eau et les roches permettent à un peu de terre de

se montrer. Mais la vraie Norvège agricole est à l'est, dans le versant du Skagerrak, où se concentre aussi la plus grande activité commerciale et industrielle. Séparé des côtes par les hauts plateaux du Dovre, il se compose de grandes vallées presque parallèles convergeant au Skagerrak, et dont chacune forme une subdivision très nette et naturelle, presque une province du pays, et qui donne son nom à ses habitants.

La prospérité de la région agricole est relativement récente; elle date de la seconde phase de l'histoire de Norvège, dont la première se passa à l'ouest, dans la partie maritime. C'est sous la domination danoise que la richesse s'y est développée.

La vallée du Glommen, *Œsterdal*, la plus orientale, est la plus importante et la plus fertile. Ses vallons, plus larges, ont permis à la moyenne culture de prospérer. Elle a de riches pâturages et, au nord, des forêts abondantes, dont l'exploitation a beaucoup augmenté le bien-être des habitants. Les paysans d'Œsterdal sont des propriétaires indépendants autant qu'importants, types du *gros* paysan. Les plus riches habitations rurales, les grands *gord*, en norvégien, *gaard*, ont presque l'importance des grands domaines de Suède; de nombreuses constructions entourent la maison principale, parfois un moulin s'élève non loin, et

des journaliers travaillent le domaine, vivant à la manière de ceux de Suède dans des maisonnettes dispersées. La maison d'habitation a souvent l'apparence d'une fort belle villa, avec ses balcons de bois sculptés, et se détache coquettement sur son fond de verdure, tandis que, devant la façade, le drapeau national flotte, immense, sur un mât élevé.

La vallée voisine en allant vers l'ouest est *Gudbrandsdal*, avec le lac Mjösen au sud, le seul grand lac de Norvège. Elle n'a point la fertilité et la richesse de l'Œsterdal, mais n'en renferme pas moins une importante culture et une nombreuse population dans toutes ses vallées secondaires, subdivisions naturelles de la grande, et dont chacune a son caractère et son originalité.

De ces divisions très nettes du sol est né l'individualisme si marqué de la race; c'est à l'ouest surtout qu'elles sont bien accentuées et bien nettes, mais on les trouve aussi dans la partie agricole, où elles ont eu la même influence sur le caractère des habitants.

Les moindres petits vallons secondaires, avec les quelques familles qui y vivent, parfois une famille unique, forment un petit monde qui a ses habitudes à part et favorisent le développement des individualités. Tel repli de vallon a son paysan inventeur, tel autre est l'abri d'un poète. Et

comme ces gens ont une instruction relativement étendue, qu'ils lisent beaucoup, s'intéressent aux idées générales, à la politique, aux choses religieuses, il peut se former ainsi dans l'isolement des personnalités fort remarquables. Tel ce Kristofer Brun, qui voulut aller se battre pour le Danemark lors de la guerre du Schleswig, et dont Ibsen a dit qu'il faudrait écrire sur sa tombe : « Ci-gît le seul Norvégien qui fit son devoir. »

Per Bo est aussi un paysan célèbre du Gudbrandsdal; il se fit un nom dans toute la Norvège pour avoir essayé de défendre les « choses » du pays, dialectes et coutumes, contre l'invasion étrangère, c'est-à-dire danoise ou suédoise.

Il y en a qui fondent leur petite religion, ou du moins leur secte. J'ai vu ainsi une sorte d'école établie par un paysan qui y faisait des conférences religieuses, et j'en ai rencontré un qui, dans la solitude de son vallon, s'était mis à l'étude des langues étrangères et avait ainsi appris tout seul, et étonnamment bien, prononciation à part, l'anglais, le français et l'allemand dont il n'avait jamais entendu un mot.

Au nord de Gudbrandsdal enfin vivent des familles de paysans qui prétendent descendre de Harald Haarfagre, un des anciens rois de Norvège, et regardent de haut la dynastie Bernadotte. D'ailleurs il n'y a au fond rien d'invraisemblable

dans cette prétention; les paysans norvégiens sont bien les descendants des chefs féodaux du moyen âge, de ces roitelets de vallées ou d'îlots, en fait aussi peu *rois* que le sont aujourd'hui les chefs des peuplades océaniennes; mais chefs et maîtres cependant, et ayant légué leur fierté à leurs descendants.

C'est dans une petite vallée dépendant aussi de Gudbrandsdal, à *Gausdal*, non loin du lac Mjösen, que le célèbre poète Björnson a sa demeure hospitalière. Il vit sur son domaine dans une ancienne maison rurale, améliorée et embellie; et si peu paysans qu'ils soient, lui et son gaard, il n'en est pas moins à un très haut degré la personnification de l'indépendance du paysan norvégien.

Les vallées plus à l'ouest deviennent plus pittoresques, mais plus pauvres que celles dont nous venons de parler. Elles se rapprochent du caractère accidenté de la côte, et font partie de la Norvège montagneuse. Telles sont *Valders* et *Hallingdal*, toutes deux routes pour le Sognefjord, à travers un pays très curieux, accidenté et pauvre, semé de lacs nombreux, et de plus en plus élevé à mesure qu'on va vers l'ouest. C'est dans la vallée de Valders que se trouve la célèbre église de bois de Borgund, si semblable à une pagode indoue, avec ses nombreux toits, ses décorations

sculptées. Toutes ces anciennes églises norvégiennes, ces *Stave Kirke*, dont il ne reste que quelques spécimens, à Hitterdal dans le Télémarken, à Fantoft près de Bergen, et celle de Gol, transportée à Christiania, ont le même caractère asiatique, qu'il paraît étrange de retrouver en Norvège.

Dans toutes ces vallées, à Hallingdal et plus encore dans le Télémarken, la vallée plus à l'ouest, on retrouve intactes les vieilles coutumes. L'originalité des mœurs s'y joint à celle de la nature, et l'existence d'autrefois s'y est conservée intacte, dans le plus merveilleux paysage.

Les générations s'y succèdent sans que le temps semble apporter de changement. On retrouve là les vieux costumes nationaux tissés et faits dans la maison, et qui durent toute une vie; les lourds bijoux de filigrane d'argent, que les mères lèguent à leurs filles; les couronnes de mariées en métal, en forme de diadèmes; les broches, les épingles dont on copie aujourd'hui les dessins harmonieux. C'est dans ces vallées que se faisaient ces délicates sculptures sur bois au couteau, chefs-d'œuvre d'art et de patience. Les gens passaient ainsi les longues veillées d'hiver à faire toutes sortes d'objets, cuillères, manches, ustensiles et aussi de très beaux ornements pour leurs maisons ; on en voit dont la façade est presque entièrement sculptée, humbles cabanes, pauvres maisonnettes de « provi-

sions » qui sont tout simplement des chefs-d'œuvre. C'est à cela que s'exerçaient la patience et la persévérance d'une race active et forte, en attendant l'occasion de se révéler.

Le nombre des *gaard* tend à diminuer, par suite des changements économiques modernes, et au moins autant qu'en Suède la petite culture souffre en Norvège. En dehors de la pauvreté du sol, elle est gênée par toutes sortes d'obstacles, entre autres par cette curieuse loi d'*odalsret*, loi allodiale qui réserve à l'héritier d'une terre vendue par la famille qui l'a possédée au moins vingt ans, le droit pendant trois ans de la racheter au même prix.

Comme conséquence des souffrances de l'agriculture il y eut dans les deux pays, pendant quelques années, une émigration considérable en Amérique, plus grande proportionnellement que dans tout autre pays d'Europe. Certains des États-Unis, le Wisconsin, le Minnesota, le Kansas ont d'importantes colonies scandinaves qui, les norvégiennes principalement, gardent leur langue et leurs mœurs, ont leurs journaux, leurs églises, etc.

Le nombre des émigrants, qui fut pour la Suède de 40 000 environ en moyenne dans les années 1891, 1892 et 1893, a considérablement diminué dans les suivantes ; en 1895 il n'y en eut que 15 000. Pour la Norvège il a également baissé, de 14 000 en 1891, à 6 000 en 1895.

CHAPITRE V

Pêcheries, commerce, industrie.

La Norvège maritime, les fjords, les côtes. — Les Vikings. — La morue, le hareng, la baleine. — Forêts et mines, chemins de fer. — Les Lapons.

I

En Norvège, la population maritime est la plus caractéristique, de même que la côte est la vraie, la typique Norvège, la côte sud-ouest surtout jusqu'à Trondhjem. Là, aux grandeurs de la nature s'ajoute l'intérêt des souvenirs de la glorieuse période de l'histoire nationale.

La beauté de cette région magnifique est faite de l'alliance grandiose de la montagne et de la mer. La côte est une haute falaise s'élevant au-dessus des eaux, et les nombreuses îles qui la bordent sont des sommets émergeant des flots, tandis que les fjords, ces crevasses gigantesques que rendit plus profondes encore l'action des glaciers, semblent continuer la mer à l'intérieur du pays, en y pénétrant par leurs longs bras.

De toutes les innombrables découpures et divisions qui forment à un si haut degré le caractère de l'ouest norvégien, ils sont les principales, fendant la côte de distance en distance de leurs énormes fissures, Hardanger-fjord, Sogne-fjord, Nordfjord, Molde-fjord, etc., et s'étendant en ramifications nombreuses entre deux murs de falaises élevées, du plus dur rocher, pour recevoir les eaux des plateaux, ruisseaux, torrents, cascades.

Sogne-fjord est le plus long ; il pénètre par ses bras les plus prolongés jusqu'à 200 kilomètres à l'intérieur ; la plupart des autres ont plus de 100 kilomètres, et tous deviennent si étroits à leurs extrémités intérieures que parfois les deux bords semblent se toucher, et que les bateaux avancent serrés presque entre les deux parois. A Gudvangen, par exemple, à l'extrémité du Näro-fjord, ramification du Sogne, le fjord ne semble plus qu'une faille entre deux hautes murailles.

Et, chose remarquable, plus ces falaises sont élevées, plus en général le fjord est profond. Les fjords égalent souvent la pleine mer en profondeur. A Hardanger, on a jeté la sonde à 500 mètres sans trouver le fond. Sogne, le plus profond comme le plus long, atteint dans certains points près de 1200 mètres, et il est bordé d'une falaise de même hauteur dominant l'abîme.

Hardanger semble résumer la beauté de l'Ouest ;

il renferme plusieurs des plus beaux points de vue de la Norvège, à ses extrémités surtout, autour des célèbres cascades de *Voring foss* et de *Skæggedalfoss*, où le paysage est d'une majesté classique. De plus, ses rives bien exposées, ses vallées fertiles et abritées renferment une belle et luxuriante végétation, de riches prairies, de beaux vergers, une grande abondance de fruits. C'est l'Eldorado de la côte ouest, et l'air d'aisance de la population est frappant; quand on arrive des vallées de l'Est par le pauvre Télémarken, le contraste est des plus vifs. Les gens de Hardanger portent encore le costume national, les femmes le fameux *skaut*, sorte de haute cornette blanche; et les touristes viennent là comme en Dalécarlie assister le dimanche au spectacle pittoresque du débarquement des gens se rendant à l'église.

Sogne-fjord est d'un caractère plus sévère et plus uniforme. Mais plus au nord, le fjord de Molde est un des plus aimés des touristes pour sa beauté riante. Il tire aussi beaucoup de charme de ses environs, de la délicieuse vallée de *Romsdal* qui y aboutit et au delà de laquelle on retrouve le Gudbrandsdal, la grande vallée de l'Est.

Mais la plupart sont tristes et sombres, resserrés entre leurs parois de rochers jusqu'à n'être plus que de noirs et profonds fossés, ayant sur chaque rive une étroite bande de sol maigre et

pierreux. C'est de la culture de cet étroit espace que vivent les habitants, dont les demeures sont adossées au rocher. Ils sont ainsi enfouis dans la crevasse, ne voyant que le fossé profond devant eux, et passant de longs mois sans un rayon de soleil. Geiranger-fjord, non loin du Nord-fjord, est tout ce qu'on peut voir dans ce genre de plus sauvage. Les chétives cabanes de la misérable population qui l'habite, n'ayant pas de place sur les rives trop étroites, grimpent sur le rocher et sont collées à ses flancs.

Les hautes vallées aboutissant aux fjords sont surtout grandioses, ainsi que les plateaux élevés, au pied des glaciers de *Jöstedal* et des montagnes de *Jotunheim* dont les sommets s'élèvent à 2 500 mètres. Superbe entre toutes est le *Näro-dal*, la vallée qui continue le Näro-fjord, sur la route du Sogne à Bergen, avec le plateau rocheux de Stalheim, un des plus beaux sites qui soient au monde, et que les séjours de l'empereur Guillaume II ont beaucoup contribué à rendre célèbre.

La côte nord, au delà de Trondhjem, présente un aspect de plus en plus rude. Ce n'est plus qu'une simple bordure de montagnes longeant la mer. Mais les fjords, quoique moins allongés, égalent parfois en beauté ceux de l'Ouest. Le Lyngen-fjord, non loin de Tromsö, cirque immense rempli par la mer et entouré de mon-

tagnes aux sommets neigeux, présente un spectacle fantastique et grandiose.

La côte nord a aussi un grand glacier, *Svartisen*, la « neige noire », descendant tout près de la mer aux environs de Bodö. Elle a surtout des îles, une bordure d'îles de plus en plus nombreuses, à mesure qu'on monte au nord. La même action géologique qui a formé les fjords a également découpé une grande largeur de la côte en ces milliers d'îles et d'îlots qui la bordent, laissant un long chenal entre elles, couloir maritime à l'abri des tempêtes et des vents et très utile à la navigation.

Les îles comprennent 1/14 du territoire norvégien et renferment 1/8 de la population. Le groupe le plus important est celui des Lofoten, à la merveilleuse nature. Elles se présentent avec leurs sommets aigus, nettement découpés; de petits îlots nombreux entourent les îles principales, dont la plus connue est Hindö, avec le port de Hardstadhaven. Leur beauté est de ce caractère solennel et religieux qui distingue si souvent la nature du Nord. Elle ressort surtout l'été dans la lumière magique des soleils de minuit qui teignent de mille nuances roses tout l'horizon, ou bien l'hiver, dans les aurores boréales qui enveloppent le ciel des couleurs les plus éclatantes, les plus inattendues, vert, violet, en fusées comme un

feu d'artifice. Cependant cette beauté est toujours mélancolique. L'été même a quelque chose de triste, par suite de la rareté de la végétation. Déjà à Trondhjem, en plein mois d'août, un frisson saisit le voyageur à l'aspect froid et mort du paysage. Et c'est bien autre chose plus au nord, à Bodö, où l'été n'arrive qu'en juillet, où aucun arbre ne fleurit; à Hammerfest, où il n'y a plus d'arbres, sauf quelques petits bouleaux ornant une promenade de la ville, soigneusement protégée et abritée. A cette latitude, la verdure d'un pré est une merveille.

Il y a cependant quelques heureuses exceptions dans les endroits bien abrités et heureusement exposés; on cite toujours Alten-fjord, qui a une végétation surprenante tout près de Hammerfest, et où se font des récoltes de seigle et d'avoine, même de légumes. Cela est dû à sa situation très abritée des courants d'air glacés et recevant mieux l'eau chaude du Gulf Stream. Mais souvent ces maigres récoltes gèlent, quand l'été vient trop tard.

Un proverbe courant dit de ces provinces qu'elles ont neuf mois d'hiver et trois mois sans été. Cependant, on s'attache à ce pays-là; on l'aime, comme on aime toujours sa patrie. Du reste, dans ces petites villes de la côte, nées du commerce du poisson, et où les fortunes sont

assez nombreuses, tout a été employé pour rendre la vie supportable et suppléer aux avantages naturels dont on est privé. Les communications sont fréquentes par le service régulier des bateaux; le télégraphe, le téléphone relient tous ces points entre eux; plusieurs de ces petites villes, bien bâties, sont éclairées à la lumière électrique, ont leurs magasins, leur promenade à la mode; les relations y sont fréquentes, la vie intellectuelle y tient beaucoup de place; on lit, on se met au courant du mouvement des idées; on suit aussi la mode, quoique d'un peu loin. Hardstadhavn, dans les Lofoten, a de belles boutiques; Tromsö est le « Paris du Nord » par son animation et son élégance, un Paris du cercle polaire avec six mille habitants.

Mais c'est, malgré tout, d'une morne tristesse à la longue. La femme d'un fonctionnaire, aux Lofoten, me disait que, sans de fréquents voyages au sud, elle ne pourrait résister à la mélancolie du pays et qu'elle finirait par y perdre la raison!

S'il en est ainsi pour les gens aisés, on se figure ce que la vie doit être pour les misérables. Beaucoup vivent dans des huttes de terre. Qu'un hiver rigoureux vienne après une année de mauvaise récolte, c'est alors la plus noire misère, des gens réduits à une nourriture insuffisante et malsaine, amenant l'épuisement, la phtisie, la scro-

fule, et même la lèpre, la hideuse maladie du moyen âge qui n'a pas encore disparu complètement de ces régions.

En 1856 on comptait encore plus de deux mille lépreux dans l'ouest. En 1870, ils avaient diminué de moitié. Cependant il existe encore à Bergen un hôpital spécial pour les lépreux.

Mais les rigueurs de cette nature ont leur bon côté ; si elle traite ses enfants en dure marâtre, en revanche elle les aguerrit, leur donne une vigueur peu commune. Beaucoup succombent, il est vrai, sous ses coups, mais ceux qui résistent peuvent être réputés forts et vaillants. « Ou dessus, ou dessous », a dit Björnson quelque part. Quand on a résisté on est à l'épreuve.

C'est la nature qui donne au peuple sa puissante énergie. Elle lui imprime cette forte personnalité, cet individualisme si accentué qui distinguent les Norvégiens. Forcé de vivre seul, de se suffire, on acquiert plus de caractère, on devient une individualité plus complète et plus énergique.

De là aussi leur fierté, leur indépendance démocratique, leur sentiment si vif de l'égalité. On le retrouve à des détails en apparence insignifiants. Par exemple, dans le tutoiement qu'emploient les gens du peuple envers tout le monde. La civilisation s'y mêle, ils accompagnent ce tutoiement

du mot « monsieur » ou « madame »; une servante vous dira : « Monsieur, je viens t'apporter ton déjeuner », mais ce n'en est que plus caractéristique, et le fond reste.

Malgré leur rudesse aussi, une sorte de politesse naturelle indique cette fierté. Remarquez certaines locutions qu'ils emploient beaucoup plus qu'en Suède : « Ayez la bonté » *Vaer god*, qui précède toutes les demandes.

Cette rudesse est doublée d'une honnêteté, d'une droiture, qu'indiquent des détails minimes, mais significatifs, comme les petites boîtes de provisions pour les voyageurs, laissées à la garde du public dans les montagnes et sous réserve d'en déposer la valeur dans un tronc à cet usage. Ainsi, jadis, le duc de Normandie Rollon laissait son bracelet suspendu aux arbres, sûr qu'aucun de ses sujets n'y toucherait. Ce sont aussi les boîtes aux lettres, isolées et ouvertes, où chacun va prendre son courrier et ne prend pas celui des autres, etc. La « civilisation », l'invasion des étrangers ont bien gâté tout cela, mais, Dieu merci, il en reste encore quelque chose.

Disons que l'affluence des touristes fait d'ailleurs grand bien au pays. Ils apportent de l'argent dans les parties les plus pauvres, puisque ce sont précisément les plus pittoresques, et par suite un peu de bien-être. Les Anglais, je n'ai pas

besoin de le dire, sont ici comme ailleurs, plus même qu'ailleurs, les plus nombreux ; la Norvège est devenue pour eux une villégiature moins chère que l'Écosse, plus originale, plus intéressante; ils y achètent des propriétés, installent des chalets dans quelque fjord, à Molde, à Hardanger, y viennent tous les ans, et les voilà chez eux. Mais où ne sont-ils pas chez eux?

II

L'Ouest est le berceau historique du peuple norvégien, qui s'est développé d'abord dans ces régions maritimes, vallées, îles et îlots. C'est là qu'avaient leurs domaines les nombreux petits chefs qui s'en allèrent dans toute l'Europe occidentale semer la terreur du nom des « Normands ».

Le pays était divisé en une multitude de petits fiefs dont les maîtres voulaient être indépendants les uns des autres, minuscules et turbulents féodaux qui passaient leur temps à batailler les uns contre les autres. Comme beaucoup habitaient des baies, *Vik*, de là est venu leur nom de *Viking*, dont ils avaient formé aussi un verbe équivalent à *Vikinguer*, « piller la baie », s'en aller au pillage, leur occupation favorite.

Mais le pays était trop pauvre pour qu'on pût

se contenter du butin qu'il fournissait. L'humeur aventureuse ne permettait pas non plus de rester tranquille chez soi, et le chemin des aventures était tout tracé par la mer tentatrice. Ils partirent en petites troupes, sur ces frêles embarcations dont le modèle s'est conservé jusqu'à nos jours parmi les pêcheurs, leurs descendants.

Ils s'en allèrent en Angleterre, en Irlande, où ils firent de grands ravages, mais en rapportèrent autre chose que le profit de leurs pillages : la civilisation, le christianisme et tout ce qui commença la Norvège; d'Irlande surtout, de l'Irlande florissante des VIIe et VIIIe siècles, avec les moines Columban et Kilian, dont les noms marquent le dernier éclat de la culture celtique.

Cependant toutes les émigrations scandinaves n'eurent pas lieu par mer ni vers l'ouest; il y eut également un courant vers l'est à travers la Russie, le long de ses fleuves. Des Scandinaves de Suède et de Norvège, de Suède surtout, s'en allèrent ainsi servir comme mercenaires auprès des princes slaves, et jusqu'à Byzance. L'histoire a gardé des traces très nettes de ces « Varangues ». C'est du Scandinave Rurik que la légende fait descendre la famille des empereurs de Russie. Plus tard, des chefs norvégiens partirent pour les croisades; quelques-uns s'y montrèrent avec grand éclat, mais ces expéditions

diverses n'eurent ni l'importance ni le retentissement de celles de l'ouest.

Par le contact avec l'Occident, la Norvège se formait peu à peu et l'essai d'une royauté unique se remarque nettement dès l'an 900 avec *Harald Haarfagre*, Harald « aux beaux cheveux ». Il ne les coupa point de dix ans, nous dit la chronique, la belle Gerda, qu'il recherchait en mariage, l'ayant refusé en disant qu'elle ne l'accepterait que lorsqu'il serait roi de toute la Norvège, de même qu'il n'y avait qu'un seul roi en Danemark; Harald jura de ne pas toucher à ses cheveux qu'il n'eût conquis tout le royaume; cela lui prit dix années, après lesquelles il épousa la belle Gerda, s'étant préalablement, on aime à le croire, occupé de sa chevelure, qui devait en avoir besoin.

Harald n'était qu'un chef comme les autres, qui avait réussi à s'élever au-dessus d'eux. Aussi son pouvoir ne fut-il pas très solide. Les autres chefs étaient toujours prêts à lui demander comme les seigneurs français à Hugues Capet : « Qui t'a fait roi? » Ils voulaient surtout continuer leurs querelles et leurs pillages.

« Rolf, nous dit la Saga, était un célèbre Viking, si grand et si lourd qu'aucun cheval ne pouvait le porter et qu'il était obligé d'aller toujours à pied, aussi l'appelait-on *Gange Rolf*, « Rolf qui marche ».

Un été qu'il passait dans la baie, il se mit à la ravager, et le roi qui s'y trouvait en fut très irrité et déclara au « Ting » (réunion du peuple) qu'il le mettait hors la loi dans toute la Norvège...

« Lorsque Hild, mère de Rolf, apprit cela, elle s'en fut trouver le roi et implora le pardon de son fils, mais le roi ne voulut point céder à ses prières. Alors Gange Rolf se retira vers les *Iles du Sud* (îles Britanniques) et de là à *Valland*, où il ravagea le pays, et où on lui céda un grand duché qu'il peupla de Normands et qu'on appela depuis Normandie...

« Le fils de Gange Rolf fut Villyam, père de Richard, père de Villyam Bastard, roi d'Angleterre. De lui descendent tous les rois d'Angleterre de la race de Rolf. Ils sont aussi ducs de Normandie. »

Ainsi nous est raconté par la vieille chronique islandaise l'établissement des Normands chez nous. Beaucoup de mécontents aussi étaient allés peupler l'Islande, jusqu'alors inhabitée, et où se réfugia la féodalité qui y persiste encore en partie à notre époque, ainsi que les mœurs d'autrefois.

D'Islande partirent plusieurs expéditions qui allèrent d'abord au Groënland, et de là mirent le pied sur le continent américain, qu'ils appelèrent *Vinland*, « terre de la vigne ». Leif Eriksson, vers

l'an mille, découvrit la côte actuelle du Massachusetts et du Labrador, et l'on a retrouvé, dans Rhode Island, des tours construites par les Normands. Jusqu'au XIVe siècle, on parla d'expéditions d'Islande en Amerique. Mais le chemin de la navigation par là s'était perdu au temps de Christophe Colomb.

A la mort de Harald Haarfagre, le parti féodal reprit le dessus, et la royauté ne recouvra sa force qu'avec son arrière-petit-fils, Olaf Tryggveson, autre héros de l'histoire norvégienne, le plus populaire par sa beauté, sa force, et dont la vie est entourée d'une foule de légendes. Vaincu par les Danois, il périt en mer et disparut vers l'an mille ; longtemps dans le peuple on ne voulut pas croire à sa mort. C'est lui qui fonda *Nidaros*, Trondhjem, la capitale d'alors. Cette époque est marquée surtout par l'introduction du christianisme que les *Jarls*, les chefs, se refusaient à embrasser.

Voici à grandes lignes le résumé de la mythologie du Nord, qui a des traits communs avec les mythologies de l'Orient et de la Grèce.

« Au commencement il y avait deux mondes, l'un de feu, l'autre de glace; ils se réunirent et formèrent le géant *Yme*, père de la race des géants, et les Dieux *Osor*. Les dieux tuèrent *Yme* et de son corps firent le ciel et la terre; plus tard

de deux arbres ils firent le premier homme et la première femme.

« Les dieux n'étaient pas tout-puissants. Au-dessus d'eux étaient les trois Normes, déesses du temps et du destin. (On voit que, comme dans la mythologie grecque, le Destin était ici plus puissant que les dieux.)

« Le plus puissant de tous était Odin. Il habitait la grande salle du Valhalla, qui avait 540 portes, par chacune desquelles 800 guerriers pouvaient entrer de front. Là il était entouré des vaillants guerriers tombés dans les batailles, et ils se divertissaient à combattre ; le soir ils mangeaient la chair d'un sanglier qui se retrouvait vivant le lendemain, et buvaient l'hydromel versé par les Valkyries.

« Il y avait douze autres dieux : Tor, le plus fort, terrible contre les géants ; Balder, le plus beau. L'épouse d'Odin s'appelait Frigg ; Freya était la déesse de l'amour ; Idun, celle qui possédait la pomme de la jeunesse, dont les dieux vieillissant mangeaient pour se rajeunir. Mais un jour Idun fût enlevée par un géant, et les dieux furent condamnés à vieillir...

« D'abord régna le bonheur. Mais les géants semèrent la discorde et la guerre. Le méchant Loki, l'un d'eux, s'était glissé parmi les dieux, grâce à sa beauté, et il fit tuer par ruse le bon Balder.

En châtiment de son crime les dieux l'enchaînèrent à un rocher et attachèrent au-dessus de sa tête un serpent venimeux dont le venin dégouttait sur lui. Mais son épouse reçoit le venin dans une coupe. Quand elle s'éloigne pour la vider, il tombe sur le visage de Loki qui se tord de douleur, et toute la terre tremble...

« Il restera enchaîné ainsi jusqu'à la fin du monde, car ce mauvais monde finira, la race des géants s'éteindra après de grands combats. De l'Océan surgira une terre nouvelle toujours vaste et belle, habitée par une race heureuse et vertueuse, et un Dieu plus puissant gouvernera le monde renouvelé... »

Telle est cette mythologie dont chaque mythe est un symbole, et où l'on retrouve le Destin des Grecs, le premier homme et la première femme de la Bible, la race mauvaise des démons, les géants, et le triomphe final des dieux et du bien, mais surtout des combats et des batailles. Aussi ces rudes Vikings ne pouvaient d'abord se faire à une religion qui leur parlait d'un Dieu crucifié, de vertus d'humilité et de souffrance. Leurs dieux belliqueux leur paraissaient bien préférables. D'après les chroniques, les conversions ne se firent pas sans difficultés et sans l'emploi de singuliers moyens de persuasion :

« Le roi fit emmener Raud de son *gaard* et lui

ordonna de se laisser baptiser. Raud s'écria qu'il ne croirait jamais au Christ; le roi s'irrita, jurant qu'il mourrait de male mort. Alors on attacha Raud, on lui ouvrit la bouche avec une poutre, on y introduisit une trompe et par l'ouverture on fit entrer un serpent en le brûlant par derrière avec un fer chaud, et le serpent glissant dans la bouche de Raud, sortit de l'autre côté; de cette manière mourut Raud, et tous ceux de sa suite qui refusèrent de se faire baptiser furent tués ou torturés. »

Le mouvement continua sous Olaf Haraldson, un des successeurs de Olaf Tryggveson, moins populaire que ce dernier, bien qu'il soit devenu, sous le nom de saint Olaf, le patron de la Norvège :

« L'homme le plus puissant de Gudbrandsdal était Dale Gudbrand; il rassembla les paysans et leur dit : J'apprends qu'il est venu ici un homme appelé Olaf, qui dit qu'il a un Dieu plus puissant que les nôtres; je m'étonne seulement que la terre ne s'effondre pas sous lui, et que nos Dieux le laissent vivre plus longtemps. Je suis sûr que si nous faisions sortir Tor, que nous avons ici, Olaf, son Dieu et ses gens seraient bien vite réduits en poussière. »

Le peuple l'applaudit, mais il fut vaincu dans le combat et son fils fait prisonnier. Olaf, d'un

coup de massue, fit abattre la statue de Tor; il en sortit des serpents, des rats, et des vipères, et les paysans effrayés embrassèrent le christianisme.

L'Islande aussi se fit chrétienne. Bien que refuge des vieilles traditions, elle accepta néanmoins la religion nouvelle ; on discuta d'abord laquelle des deux était préférable, et, tout bien considéré, on se décida pour le christianisme. Mais les mœurs restèrent toujours barbares, et les chroniques nous racontent là-dessus mille détails peu édifiants.

Une nouvelle période de divisions survint et dura jusque vers l'an 1200, où Sverre Sigurdson, autre roi populaire, travailla de nouveau à l'unité et parvint à soumettre les Jarls. Son petit-fils fut ce Haakon Haakonson, sous lequel la royauté l'emporta définitivement sur la féodalité. Il est le héros du beau drame d'Ibsen, *Les Prétendants*.

L'unité ne précéda que de fort peu la soumission au Danemark. En 1380, affaiblie par les divisions, la Norvège tomba sous sa domination ; le rôle de l'Ouest devint moins important, la prépondérance passa à la région de l'est et du sud, plus rapprochés du Danemark et de l'Europe centrale.

III

Aujourd'hui les habitants de ces côtes vivent d'expéditions tout aussi périlleuses que celles de leurs ancêtres, quoiqu'elles leur rapportent moins de gloire et de butin. Ce sont, en effet, de vraies expéditions que les pêches qui presque toutes ont lieu à l'extrême nord, soit aux îles Lofoten, soit au delà du cap Nord, dans l'océan Glacial.

On y vient de très loin, de tout le sud-ouest, de Suède, de Finlande, de Russie même. Les hommes, lorsque vient l'époque, quittent leurs vallées, leurs fjords, leurs îles, pour s'assembler sur les points de pêcheries. Le plus important est celui des îles Lofoten, où a lieu la pêche de la morue.

Dans la nuit des hivers ces îles s'animent tout à coup par l'arrivée des pêcheurs qui, de janvier à avril, y vivent entassés dans des villages provisoires et des baraquements sur les côtes.

La pêche de la morue est facile en ce que le poisson se laisse approcher aisément; on le prend même à la ligne, et, pour les touristes, une petite pêche de ce genre fait partie du programme du voyage au cap Nord. Il va sans dire que la grande pêche ne se fait pas ainsi, mais à l'aide d'immenses filets où les morues viennent se prendre en rangs pressés. C'est le climat, ce sont les tem-

pêtes qui la rendent dangereuse. Ce que nous avons lu de nos « pêcheurs d'Islande » peut nous donner l'idée des périls de cette pêche des Lofoten; ils sont tout à fait analogues. Elle a lieu dans les noirs hivers, au milieu des rafales, des coups de vent qui enlèvent des groupes d'hommes à la fois et font chavirer les barques, de modèles anciens et fort peu stables.

Il y a des années terribles, où des centaines de pêcheurs périssent. On me montra un vieux pêcheur nordlandais dont les trois fils avaient disparu le même jour dans la même tourmente.

En dehors de ces périls, la vie est extrêmement pénible. Les pêcheurs sont, durant toute la saison de la pêche, entassés dans des huttes malsaines; il leur faut travailler dans le froid, l'obscurité, lever les filets dans l'eau glacée, couper le poisson, les mains gourdes et gelées, car la pêche ne se borne pas à la capture des morues : tout un travail a lieu ensuite pour préparer la morue sur place. On la fend immédiatement, on la sale, on la fait sécher de diverses manières, en « *Stockfisk* », en bâtons, c'est-à-dire suspendue à des cordes, où elle s'allonge en baguettes; en « *Klip Fisk* », séchée sur les rochers; en « *Tor Fisk* », etc. Notre morue de Terre-Neuve serait, en norvégien, du *Klip Fisk*. Puis a lieu la préparation de l'huile qui s'extrait sur place du foie;

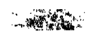
celle de la rogue, c'est-à-dire des œufs qui se vendent pour servir d'appâts. On en vendait beaucoup autrefois en France pour la pêche de la sardine, mais l'emploi d'une rogue artificielle lui a fait perdre sa valeur.

Ce sont ces travaux surtout qui donnent au pays son animation pendant la saison de la pêche.

De plus les Lofoten sont de vraies bourses au poisson, où les négociants viennent faire leurs achats sur place, payant, bien entendu, le moins cher possible aux pêcheurs; le prix du poisson sur la grève n'est pas du tout celui du commerce.

La pêche de la morue aux Lofoten s'évalue à environ 30 millions de francs, année moyenne et sur la grève; le gain d'un pêcheur est de 3 à 400 francs. Elle occupe en Norvège environ 30 000 hommes. La morue s'exporte un peu partout, en Espagne, dans l'Amérique du Sud, en Italie, en Russie. On prépare le poisson selon sa destination, au goût de chaque peuple : pour l'Italie, du *Tör Fisk*, pour l'Espagne du *Klip Fisk*. La France ne reçoit rien des pêcheries norvégiennes, des droits très élevés protégeant nos pêcheries nationales.

La pêche du hareng, très importante également, a lieu aussi vers le Nord. Elle est bien moins régulière que celle de la morue, soit comme emplacement, soit comme saisons. Le hareng est



capricieux, il ne suit pas un itinéraire fixe. Des bancs apparaissent sur des points, abandonnés au bout de quelques années, ou bien il en vient à des points nouveaux. Elle se fait cependant généralement en été, en août et septembre, mais elle peut se prolonger jusqu'en hiver. Elle est très pénible et dangereuse encore, moins pourtant que celle de la morue. Les pêcheurs s'associent à plusieurs barques, l'un devenant le patron des autres, qu'il tâche d'exploiter de son mieux, de même qu'à son tour il sera exploité par le marchand.

La pêche du hareng n'est d'ailleurs point particulière à la Norvège, elle a également une grande importance en Suède, tant dans la Baltique que dans le Cattégat. Il existe aussi en Suède une population maritime considérable, vivant, à la manière des pêcheurs norvégiens, de culture et de pêche. Sur les côtes Baltiques, dans les îles du *Skärgord*, se trouve une originale population. Strindberg a décrit, dans un de ses meilleurs ouvrages : « *Les habitants de Hemsö* », la nature et les mœurs de ces pittoresques îlots, tout près de la capitale. Mais les côtes ouest surtout, la province du Bohus Län, au sud de Götheborg, fournissent les pêcheurs et les marins les plus réputés pour leur hardiesse et leur vaillance. Beaucoup s'engagent comme matelots au service de l'Angleterre.

Il y a encore plusieurs pêches secondaires importantes, celles du maquereau, du saumon, très abondant dans toute la Péninsule, aux pieds des cascades et dans les courants. La pêche du saumon est devenue un rigoureux monopole, toutes les bouches des ruisseaux et des cascades ayant été affermées et la vente assurée à de gros marchands qui l'exportent pour la plus grande partie.

Une autre importante région de pêcherie existe au vrai nord de la Norvège, sur l'océan Glacial, au delà du cap Nord.

Le rocher du cap Nord, haut de 300 mètres, s'élève, borne imposante, entre les deux océans, et la côte uniforme, coupée à pic, avec des rochers semblables à des murs, s'en va sur la Russie qu'elle rejoint au Varanger Fjord. Si désolée qu'elle soit, la côte nord-ouest est encore un paradis, en comparaison de celle-là, véritable enfer de glace. Elle est habitée, cependant, à cause des pêcheries, et ses parages sont très fréquentés par les marins russes ; c'est la seule sortie de la Russie sur l'Océan ; aussi l'on comprend sans peine qu'elle en convoite d'autres plus accessibles, comme les Suédois l'en accusent.

Deux petites villes, deux bourgs s'élèvent sur cette côte : Vardö, forteresse sans importance, et Vadsö. Vardö sert en même temps de bagne, et jamais endroit ne fut mieux choisi. Le séjour

seul est un épouvantable exil pour les quelques fonctionnaires obligés d'y résider. C'est la Sibérie de la Norvège.

La plus grande partie de la population de ces petites villes est finnoise et lapone. Vadsö, sur deux mille habitants, ne compte qu'un quart de Scandinaves. On y trouve des Samoyèdes, des Russes, et il s'y parle un peu tous les dialectes de l'extrême nord; c'est le marché du poisson pour ces régions, où la pêche de la morue est presque aussi importante qu'aux Lofoten. Mais la pêche particulière à ces parages est celle de la baleine de petites dimensions, ou rorqual.

Son importance date de l'invention, vers 1860, du canon à obus-harpon. Ce canon lance un obus auquel est adaptée une tige d'acier composée de quatre branches qui s'ouvrent dans le corps de l'animal dès que l'obus a pénétré et éclaté, le déchirant et le harponnant par des crocs. La baleine touchée perd rapidement son sang et ses forces, et est entraînée à la suite du bateau-pêcheur par un long câble fixé à la tige de l'obus. Cette pêche, ou plutôt cette chasse, exige beaucoup de force et d'adresse. Très productive il y a quelques années, elle a un peu baissé de valeur, par la trop grande destruction des baleines qui, effrayées, ont fui les côtes.

On tire parti de tout dans la baleine : du lard

qui doit fournir l'huile, de la chair et des os qui font du guano, du foie dont on extrait de « l'huile de foie de morue », et enfin des fanons. Une baleine s'évalue à 2 000 francs environ. Depuis une dizaine d'années, le nombre des baleines tuées varie de 500 à 1000.

Les travaux qui suivent pour le dépouillement sont des plus rebutants. Un homme pénètre entièrement dans le corps de l'animal qu'il disloque à coups de hache, enlevant les monstrueux viscères qui crèvent au milieu de flots de sang. Le travail dure plusieurs jours et, au bout de peu de temps, une effroyable odeur se répand de tous côtés; Vadsö, Hammerfest et tous les environs en sont absolument infectés. Il faut la supporter, le poisson c'est toute la vie de ces régions. Non seulement il est l'aliment de l'homme, mais encore des animaux. Au printemps, quand les maigres provisions de fourrage sont épuisées, on nourrit les bêtes à cornes de viande de baleine, de têtes de morues séchées et bouillies et mêlées avec du foin et des algues de mer. Les animaux s'habituent très bien aussi à manger les déchets de poisson sans fourrage.

Dans cet extrême Nord, les oiseaux maritimes sont aussi nombreux que les poissons de la mer; ils couvrent en nuées les sommets des îles, les « montagnes à oiseaux », et la récolte du duvet de

l'eider est encore une ressource. On ne tue pas l'eider, que la loi protège; on lui prend le duvet dont il s'est dépouillé la poitrine pour faire son nid. La femelle recommence, puis le mâle se dépouille à son tour, mais une fois seulement. On laisse alors le nid, sans quoi ce serait la destruction des oiseaux.

IV

Les forêts couvrent dans les deux pays des espaces immenses; en Suède, 175 000 kilomètres carrés, plus d'un tiers du pays. La plus grande partie des forêts suédoises est dans le Nordland.

La colonisation, pourrait-on dire, de cette région, est encore incomplète. Naguère, on n'en exploitait que les côtes, et c'est vers le milieu du siècle seulement, que l'on a commencé à pénétrer dans l'intérieur.

Elle renferme de grandes beautés naturelles, pour la plupart encore inexplorées, montagnes, lacs, cascades, qui en rendent certaines parties presque aussi pittoresques que la Norvège. Au contraire de la Suède centrale et méridionale, qui n'a pas de grands cours d'eau, le Nordland est caractérisé principalement par les grands fleuves, qui le traversent en largeur du nord-ouest au sud-est, venant du Kjölen et descendant vers la

Baltique de cascade en cascade, comme par des terrasses successives : le Tornéo, le Kalix-Elf, le Pitéo, le Shéleftéo, l'Uméo, le Luléo, etc., avec les villes du même nom à leur embouchure; puis l'Angermanelf, l'Indaleself, le Dalelf, avec celles de Söderhamn, Hudiksvall, Géfle. Ils ne sont navigables que dans leur partie inférieure; mais, en revanche, les nombreux rapides de leur cours les rendent très propres à l'industrie. Dieu semble les avoir ainsi créés tout exprès pour y faire flotter des bois et y installer des scieries; aussi la contrée en est-elle semée.

Le travail des forêts constitue aussi pour le peuple des « expéditions » véritables, moins immédiatement dangereuses que les pêches, mais à peine moins pénibles. Les travailleurs s'y rendent de provinces souvent fort éloignées et doivent y passer l'hiver, vivant dans la neige et le froid rigoureux, n'ayant pour s'abriter la nuit que des huttes de bois, où, malgré le feu continuel, leurs vêtements humides leur gèlent parfois sur le corps. Le temps du flottage est encore plus rude. Il leur faut rester jusqu'à mi-corps dans l'eau au milieu de glaçons fondus, à lancer sur les fleuves les billes de bois qui, marquées du nom de leur propriétaire, s'en vont flottant de lac en lac, de cascade en cascade, jusqu'au point où on les recueille et où on les réunit.

Il n'y a pas bien longtemps encore on n'exportait que le bois brut; aujourd'hui, une grande partie est façonnée sur place en lames de parquets, meubles, chalets, etc. Autour de la ville de Sundsvall, on compte plus de 50 scieries, et les usines de Skutskaer, la plus vaste scierie du monde, expédient par an 220 000 mètres cubes. Sur toute la côte, le travail comme le commerce des bois ont amené de grandes richesses. Bien plus encore que les gros marchands de poisson de la côte norvégienne, les marchands de bois sont célèbres en Suède par leur opulence. Les petites villes du Nordland sont absolument modernes, elles ignorent les distinctions sociales anciennes. Ce sont de vraies colonies où une société nouvelle s'est formée, sans distinction d'origine, et fondée sur la prospérité commerciale.

La Norvège a également des forêts considérables à l'est et au nord-est, touchant à la province suédoise du Vermland, presque aussi boisée que le Nordland. C'est par les deux grands fleuves du sud, les deux uniques fleuves norvégiens, le Glommen et le Drammen, que se font le flottage et le transport, et les petites villes de Drammen et de Frédrikstad sont les centres du commerce et de l'industrie du bois en Norvège. Trondhjem en est un autre pour le nord, important également, car il y a dans cette région des forêts étendues.

L'industrie du bois, qui occupe le premier rang en Suède, passera sans doute au second par suite de l'exploitation croissante des richesses minières.

L'industrie du fer y est fort ancienne; la longue bande de mines qui ceint le pays de l'ouest à l'est au sud de la Dalécarlie, est depuis longtemps exploitée. Dannemora est le centre principal de cette région minière très riche, où le minerai est à la surface, et qui est couverte de hauts fourneaux et d'usines où l'on fabrique des rails de chemin de fer, des machines à vapeur, etc. La petite ville de Motala, sur le Vetter, est également un centre industriel important. Ce qui manque à la Suède pour le développement de son industrie, c'est le charbon; elle n'a qu'une seule mine de houille, et peu importante, à Höganäs, en Scanie. Aussi une grande partie du minerai s'exporte en Angleterre. Quant aux célèbres mines de cuivre de Falun, elles sont presque épuisées.

Mais d'immenses richesses minières commencent à être exploitées. Ces mines, ou plutôt ces montagnes de fer de Laponie, à Gellivara, au delà du cercle polaire, dans le bassin du Luléo Elf, et plus loin, à Luossojauri, renferment des milliards de tonnes de minerai de fer riche de 70 p. 100 de métal pur.

On les connaissait depuis longtemps, mais les obstacles du climat en empêchaient l'exploitation,

que va singulièrement faciliter aujourd'hui le chemin de fer, nouvellement construit, de Luléo à Gellivara, qui transporte le minerai à la Baltique. Depuis les quelques années seulement que le chemin de fer de Gellivara est terminé, la région a changé d'aspect, s'est étonnamment animée, et Gellivara se développe comme une nouvelle ville américaine; une vie toute moderne avec toute la civilisation suédoise y a été improvisée en quelques années. On doit aussi prolonger ce chemin de fer vers la côte norvégienne, à travers le Kjölen jusqu'au port d'Ofoten sur l'Océan, ce qui, en amenant un écoulement plus facile du minerai, en augmentera beaucoup la valeur.

La Norvège a, d'ailleurs, elle aussi, et non loin de là, des gisements considérables; à Skjerstad, près de Bodö, existent des mines de fer extrêmement riches et qu'on exploite déjà, grâce à un petit chemin de fer allant du Skjerstad-fjord à des lacs sur lesquels le minerai est d'abord amené. Plus au nord, à Kaafjord, existent de très riches mines de cuivre non encore exploitées. Comme anciennes mines en Norvège il n'y a guère que les mines de cuivre de Röros, au point culminant du chemin de fer de Cristiania à Trondhjem, non loin de cette dernière, et les mines d'argent de Kongsberg, au sud, mais presque épuisées.

L'industrie en général est en Suède plus avancée

qu'en Norvège, où l'industrie des foyers tient encore beaucoup de place. Le principal centre de l'industrie des tissages en Suède est Norköping, au sud de Stockholm, le « Manchester suédois », un tout petit Manchester, proportionné au peuple, mais qui occupe plus de six mille ouvriers à des fabriques de drap, des filatures de laine, des tissages de coton, des raffineries, etc. Dans le même rayon sont la manufacture de canons de Finspong et la grande fabrique d'allumettes de Munksjö, qui exporte dans le monde entier les allumettes suédoises. Götheborg et Stockholm sont également des centres d'industrie.

En Norvège, c'est dans le bassin de Christiania et autour de Bergen qu'elle se concentre.

Dans les deux pays, c'est aux dépens de la vie rurale et du *gord*, que grandissent les villes et qu'il en naît de nouvelles.

Le nombre des ouvriers en Suède peut être évalué à cent mille environ ; en Norvège, à la moitié.

La situation des travailleurs en Scandinavie est relativement bonne. Ils ne vivent point entassés comme ceux des grands centres, des enfers industriels dont les types se trouvent en Angleterre, et leurs salaires sont presque aussi élevés. Ils ne sont donc point les déshérités, les « prolétaires » du pays. Le vrai prolétaire scandinave, c'est le travailleur agricole, c'est le pêcheur.

L'alcoolisme était, il est encore dans une certaine mesure, le grand mal des classes inférieures; il semble une conséquence fatale du climat et de la rude vie du peuple. Il y a cinquante ans la moyenne de la consommation de l'alcool (alcool de grains) était en Norvège de 16 litres par tête.

Mais elle a sensiblement baissé par la moralisation, l'instruction et les mesures restrictives, notamment l'emploi du système dit de Götheborg, inauguré dans cette ville en 1865 et adopté depuis dans toute la Norvège.

Il consiste dans la suppression de la vente de l'alcool en détail et par conséquent des débitants qui excitaient à la consommation. Le monopole de la vente est concédé à une société philanthropique qui ne vend que par quantités assez importantes, ne retire qu'un faible intérêt des capitaux et consacre le surplus des bénéfices à des œuvres de bienfaisance. De plus, aucun hôtel ne peut servir d'alcool le dimanche. Ce jour-là, il est impossible d'en obtenir. Le résultat de ce système a été de faire tomber la consommation de l'alcool à deux litres par tête.

Mais il a aussi ses adversaires, qui prétendent que l'amélioration est plus apparente que réelle, que le peuple se rattrape en buvant de l'éther, ce qui rendrait le remède pire que le mal, et enfin

que la philanthropie consisterait pour les capitalistes à s'assurer un bon revenu.

Sous le rapport commercial, la situation de la Norvège devait lui donner la supériorité sur la Suède. Elle l'a d'ailleurs sur plusieurs pays plus grands et plus peuplés, notamment sur la France.

La flotte commerciale norvégienne occupe le troisième rang parmi toutes les flottes du monde, et le premier proportionnellement au nombre de ses habitants.

Elle est trois fois plus importante que la flotte suédoise. Il est vrai que, pour des avantages commerciaux divers, entre autres, réduction des droits de port, beaucoup de bâtiments anglais naviguent sous pavillon norvégien et comptent ainsi dans la flotte norvégienne.

Mais, d'ailleurs, la prospérité du commerce maritime tient beaucoup à ce que tout le monde s'y intéresse; au lieu de placer son argent, comme chez nous, dans des valeurs de bourse, on l'emploie à prendre des parts de bateau, sans craindre les risques.

Le commerce, comme l'industrie, se concentre surtout dans la baie de Christiania, qui est le siège d'une activité extrême, et dont les nombreuses petites villes, Drammen, Tonsberg, Sandefjord, etc., sont autant d'annexes commerciales de la capitale. Le mouvement se continue sur le

Skagerrack par Laurvig, Kristiansand, et, à la pointe tournant sur la mer du Nord, par Stavanger, devenue très importante et qui compte aujourd'hui plus de 40 000 habitants.

Bergen, la seconde ville de Norvège, était, il n'y a pas longtemps encore, la rivale de Christiania. Mais la capitale la dépasse de beaucoup aujourd'hui, sans espoir pour Bergen de reconquérir la supériorité ancienne. Elle reste toujours le centre du commerce de l'Ouest et le grand marché au poisson, mais elle a beaucoup perdu même sous ce rapport depuis la fondation des petits ports du Nordland.

Götheborg, la grande ville de l'Ouest suédois, devient tous les jours, au contraire, une rivale de plus en plus redoutable pour la capitale de la Suède; elle a sur Stockholm l'avantage de sa situation du côté de l'Atlantique; aussi s'est-elle développée rapidement; fondée en 1621, sous Gustave-Adolphe, elle compte plus de 120 000 habitants et fait un grand commerce avec l'Amérique et l'Angleterre. C'est la ville des grandes affaires, des richissimes négociants, Mécènes généreux, comme Dickson, mort depuis peu, et qui équipa à ses frais la *Vega* de Nordenskjold; elle contraste, par son air sérieux, affairé, avec l'élégance aristocratique, un peu frivole, de la capitale. C'est aussi la ville anglaise d'habi-

tudes, de langue, par suite des nombreuses relations avec l'Angleterre. Et cela encore est un contraste avec la persistance du goût français à Stockholm.

Après le bois et le poisson, les exportations des deux pays consistent principalement en fers et en céréales.

Dans le commerce général de la Scandinavie, la France ne vient qu'au huitième rang, l'Angleterre au premier; nous recevons des bois, nous expédions des vins, des fruits, des objets de luxe, porcelaine, articles de Paris, etc., exportation dans laquelle l'Allemagne nous a d'ailleurs supplantés en grande partie. En 1894, sur 1300 navires anglais et 1 200 navires allemands entrés en Suède, il est entré *33 navires français*!

Le commerce intérieur en Suède est beaucoup plus développé qu'en Norvège, grâce aux voies de communication plus nombreuses. Au sud de la Suède le réseau de chemin de fer est très serré et relie entre elles les nombreuses petites villes de Scanie : Helsingborg, Ystad, Lund, Carlshamn, Carlskrona, etc. La grande ligne de Malmö à Stockholm jette en chemin un embranchement sur Götheborg et Christiania; le réseau redevient serré autour de Stockholm, qu'une ligne directe unit à Götheborg et à Christiania, et d'où part la grande ligne qui va à Trondhjem à travers le Nordland

suédois, traversant son unique ville centrale, Östersund, et franchissant les montagnes du Dovre dans des paysages désolés.

Depuis quelques années il s'en détache, à Sundsvall, la grande ligne du littoral de la Baltique, de plus de 600 kilomètres, long et monotone voyage à travers les forêts; elle relie maintenant toutes ses villes qui n'avaient naguère de communications que par mer, et, à Luléa, rejoint la ligne des mines de Gellivara.

La Suède a de plus de nombreux canaux, antérieurs à ces voies ferrées. Le plus important est le Göta — canal qui, par les trois grands lacs, réunit les deux côtes est et ouest, évitant ainsi aux petits bâtiments de faire le long détour par la côte sud. Il fut exécuté sous Bernadotte.

D'un bras du Mälar on descend dans la Baltique; on pénètre dans l'intérieur par un golfe canalisé, on entre dans le grand lac Vetter, puis, par 39 écluses, on monte à la ligne de partage des eaux pour redescendre au Vener par quinze écluses.

L'écoulement du Vener est le fleuve Göta, qui n'est pas navigable sur une grande partie de son cours à cause de ses cataractes, les célèbres chutes de Trollhättan, peu élevées mais très larges et réparties en plusieurs chutes dont la puissance est utilisée par de nombreuses usines. On a fait

suivre au canal une ligne parallèle sur la rive gauche par des écluses multipliées et des travaux d'une grande hardiesse. Cette voie, un peu monotone, est cependant fort intéressante, car elle traverse les plus caractéristiques provinces suédoises, mettant ainsi, par 420 kilomètres de navigation intérieure, les deux grandes villes de Suède en communication. Un autre canal fort utile à la région minière dalécarlienne est celui de Strömsholm, du Mälaren au bassin du Siljan.

Par suite de son sol accidenté et du découpement de ses côtes, la Norvège a très peu de chemins de fer et de canaux. Une seule grande ligne ferrée va du sud au nord, de Christiania à Trondhjem, où elle rejoint la ligne de Stockholm à travers le Nordland suédois.

Plusieurs petites lignes joignent Christiania aux villes du fjord. Mais Bergen n'a pu encore être reliée à la capitale par une voie ferrée. Il n'existe qu'un tronçon dans cette direction, jusqu'à Vossevangen, très accidenté avec de nombreux tunnels. Au delà il faut continuer par les routes des vallées pour arriver à Christiania.

Il faut généralement en Norvège se contenter des routes, d'ailleurs excellentes, bien entretenues, établies parfois avec une hardiesse un peu inquiétante. Mais le voyage y gagne en pittoresque. Il faut se laisser secouer dans les *stolkjerre* à deux

places, ou ballotter solitaire dans sa *karriole*, les jambes écartées sur le marchepied, ou les genoux contre le menton. Du moins on a la satisfaction de voir le sort heureux du cher petit cheval que le conducteur ménage tant qu'il peut, priant le voyageur de descendre à la moindre côte pour épargner la fatigue à la pauvre bête.

Disons d'ailleurs qu'en Norvège, et plus encore en Suède, tout est parfaitement arrangé pour la facilité et la commodité des voyages. Ce sont d'abord les bateaux, propres, coquets, soignés comme des transatlantiques ; c'est le bon marché, le confort des trains, les express pour toutes les classes, les wagons-lits qui, moyennant quelques francs de supplément, sont à la portée de tous, dans l'aristocratique Suède, à l'inverse de ce qui a lieu dans notre démocratique France.

La bonne organisation règne partout. La poste, le télégraphe fonctionnent régulièrement et dans les endroits les plus écartés. Le téléphone est à meilleur marché que partout ailleurs. Tout le monde s'en servait en Suède depuis dix ans quand on commença à introduire chez nous cette nouveauté inouïe.

Ajoutons, ce qui peut paraître bien extraordinaire en France, où l'on n'y est guère habitué, que dans les administrations, les différents services, les employés sont toujours complaisants et

serviables au plus haut point, tout en sachant rester corrects. Ils font leur service avec une parfaite régularité, mais sans avoir l'air d'exécuter une consigne et encore moins d'exécuter le public.

V

En parlant tout à l'heure des classes pauvres et déshéritées, des prolétaires scandinaves, je n'ai pas mentionné les plus pauvres, les plus déshérités, ces « prolétaires » entre tous que sont les Lapons.

On en voit déjà des spécimens assez avant au sud, aux environs de Trondhjem, dans ces campements improvisés pour les touristes où des Lapons s'exhibent à la curiosité des voyageurs et à l'objectif de leurs appareils photographiques. Mais leur région est beaucoup plus au nord, quoiqu'il existe en Suède, à 60 degrés, dans la provincce de Vermland, de vrais campements lapons. Sont-ils des restes de population, ou bien des sentinelles avancées ? Car il va sans dire que la science n'est pas d'accord sur l'origine des Lapons. Tandis qu'une théorie en fait une race venue de l'Orient par le sud et ayant occupé toute la Péninsule, d'après un autre système, les Lapons ne seraient jamais descendus en deçà des régions boréales qu'ils auraient envahies par le nord.

Dans tous les cas, la civilisation aujourd'hui enlève de plus en plus aux Lapons les territoires où ils vivaient à peu près seuls précédemment. Le pays appelé Laponie est immense, mais il est peuplé bien plus de Scandinaves et de Finnois que de Lapons, les Finnois venant de Finlande et vivant en agriculteurs sur les terrains qu'ils ont défrichés.

La Laponie descend en Suède à peu près jusqu'au soixante-cinquième degré ; elle est bornée par le fleuve Uméo, dans son cours central. Sa superficie, de près de 150 000 kilomètres carrés, est presque celle d'un royaume. Elle est divisée en Suède en deux provinces, Nord Botten et Vester Botten, et y comprend les hautes vallées des grands fleuves du nord descendant des glaciers des montagnes du Kjölen. Il y a là des paysages d'une grande beauté, et les aspects des Alpes à une altitude beaucoup moindre : de belles cascades telles que le *Hårsprong*, « le saut du lièvre », chute du Luléo sortant d'un défilé de 3 kilomètres de long ; le superbe massif du Sulitjelma, dans les Kjölen, dont les plus hauts sommets s'élèvent à 2 000 mètres. En Norvège, la Laponie comprend à peu près la côte de l'extrême nord, le *Finmarken*, ou « marche des Finnois », nom que les Norvégiens donnent aux Lapons.

Il n'y a plus aujourd'hui qu'un petit nombre de

Lapons nomades. Mais tous l'étaient originairement, et les sédentaires ne sont en réalité que des Lapons dégénérés.

La vie des nomades se guide uniquement sur celle de leurs rennes, leur seule ressource, et dont ils dépendent en tout. C'est à cause du renne qu'ils se déplacent sans cesse, à la recherche de pâturages, allant au printemps des forêts de Suède aux côtes et aux îles norvégiennes, pour retourner en automne dans les forêts, suivant de génération en génération les mêmes routes; toutefois, ils ne peuvent revenir qu'à de longs intervalles dans les mêmes pâturages; le lichen dont se nourrit le renne étant très long à croître, il leur faut disposer d'espaces considérables.

C'est cette vie errante qui les oblige à loger sous des tentes, faibles abris coniques faits d'une simple étoffe posée sur quatre chevrons de bouleau réunis par un cinquième qui sert de faîte, et laissant une ouverture pour la fumée, comme chez les anciens Scandinaves. L'espace intérieur est à peine de 3 à 4 mètres de large. Des peaux de renne servent de siège et de lit; on s'y accroupit à la turque autour du foyer où le feu brûle même en été pour préserver des moustiques, une des grandes plaies de ces régions.

Ils sont là, dans une saleté repoussante, contractant des maladies d'yeux à cause de cette fumée

constante, se nourrissant de chair de renne, de sang de renne, et de lait assez rare, chaque femelle n'en donnant qu'une faible quantité. Le café est leur seul luxe; ils l'aromatisent de crème ou fromage de renne, qui lui donne un goût exécrable.

Cette vie de la tente, on ne la voit plus guère qu'en pénétrant à l'intérieur du pays. Mais les Lapons des côtes, qui vivent dans des huttes, ont conservé cependant un peu de pittoresque avec une partie de l'ancien costume, qui se compose d'un pantalon de cuir de renne serré aux jambes, d'une sorte de longue blouse, de drap en été, de fourrure l'hiver, plus longue pour les femmes et serrée à la taille par une ceinture avec des ornements d'argent et de cuivre; d'un bonnet de laine en pointe dont la forme et la couleur varient, et de chaussures de cuir de renne pointues, à la poulaine, remplies de foin fin et doux aux pieds; les bas comme le linge sont inconnus. Les femmes portent leurs enfants sur l'épaule dans des berceaux d'écorce en forme de sabots très gracieux et souvent joliment enveloppés de peaux et de fourrures.

Dans leurs pérégrinations, les Lapons se servent de longs traîneaux, *pulk*, où ils attellent des rennes mâles. Un renne peut traîner de 80 à 100 kilogrammes et faire de 80 à 100 kilomètres par

jour. Pour franchir les fleuves, ils emploient des barques effilées comme des flèches, que les bateliers halent en appuyant de leurs gaffes au fond de la rivière. Les rennes, excellents nageurs, traversent facilement les bras de mer pour aller aux pâturages des îles. Mais ces animaux si utiles sont fort indociles, et les Lapons ne pourraient en venir à bout s'ils n'avaient leurs chiens, indispensables pour la garde des troupeaux indisciplinés et la défense contre les loups, assez nombreux dans ces parages. Aussi le chien est l'ami fidèle du Lapon, son compagnon inséparable, qui devait même autrefois le suivre jusque dans la mort; à leur époque païenne, et il n'y a pas bien longtemps encore, ils faisaient toujours enterrer leur chien avec eux.

Tels sont ces êtres sur lesquels ont couru tant de légendes, moins petits d'ailleurs qu'on ne l'a dit, petits surtout par comparaison avec les longs Scandinaves. La taille moyenne est de 1 m. 53, souvent ils atteignent 1 m. 60. Ils n'ont pas non plus cette laideur extrême qu'on leur prête. Le nez est épaté, les pommettes saillantes, mais les yeux sont vifs et la physionomie expressive. Ils sont intelligents, s'assimilent vite l'instruction qu'on leur donne, apprennent facilement les langues. Les nomades ont même une sorte d'industrie et d'art; ils travaillent l'os de renne

adroitement, en font des manches de couteaux, des boîtes; les femmes font des ceintures, des corbeilles, même du fil avec des tendons de renne séchés.

Le renne est de si faible rapport, l'élevage en est si difficile à cause de la rareté des pâturages, des épizooties, des ravages des loups, que, pour en vivre à peu près, il faut un troupeau d'au moins 300 bêtes, et de 700 pour être à son aise. Aussi les riches Lapons sont-ils rares; autrefois il y avait de gros « capitalistes » qui possédaient des troupeaux de 4 à 5 000 rennes. Mais on n'en trouve plus aujourd'hui, et le nombre des rennes a considérablement diminué avec celui des Lapons nomades, qui n'est plus guère que de 5 000 environ, dont plus de la moitié en Suède.

Toutes ces difficultés et surtout la poussée des Scandinaves vers le nord enlèvent les Lapons à la vie nomade, qui cessera certainement tout à fait, le nombre des sédentaires devenant de plus en plus considérable.

Ceux-ci vivent d'agriculture ou de pêche, soit sur quelque terrain qu'ils ont défriché en Suède, ou dans les hautes vallées norvégiennes, soit au bord des fleuves ou de la mer ; aux environs de Hammerfest, il y a une colonie de plusieurs centaines de Lapons pêcheurs, ainsi qu'à Vardö et à Vadsö; ils habitent des huttes de terre, sorte

d'intermédiaire entre la tente et la maison, ou des maisons de bois comme les Scandinaves.

A l'intérieur du pays, il y a même une « ville » lapone, Karasjök, et plusieurs bourgs avec de nombreux Lapons agriculteurs. Mais on imagine bien ce que sont ces « villes », ainsi que l'infériorité et la pauvreté de ces gens, hier encore à l'état primitif, et fort en arrière aujourd'hui encore des derniers des Scandinaves.

C'est le christianisme qui a commencé à les civiliser, mais ils le mêlent à beaucoup de superstitions, croient encore aux sorciers, aux mauvais génies. L'instruction obligatoire, pour eux aussi, achève graduellement l'œuvre; elle se propage, tous savent lire et écrire, et leurs instituteurs scandinaves sont tenus de savoir le lapon. Cette langue, qui comprend divers dialectes, est douce et harmonieuse; elle emploie beaucoup de voyelles et n'est point sans poésie.

On peut évaluer à 25 ou 30 000 le nombre total des Lapons, dont 20 000 en Norvège, 5 000 en Suède et environ 3 000, tant en Russie qu'en Finlande. Ils occupent en Russie la presqu'île de Kola, qui s'étend jusqu'à la mer Blanche et, de même que la Finlande, semble servir d'intermédiaire entre la Scandinavie si découpée et le bloc uniforme de la Russie. Il est d'ailleurs difficile de faire des statistiques exactes sur les Lapons qui, dès qu'ils se scan-

dinavisent quelque peu, ne s'avouent plus Lapons.

En Norvège, où ils sont les plus nombreux, on avait parlé un moment de « droits lapons » et de nommer un député lapon au Storting. Mais le besoin ne se fait guère sentir de cette distinction, toute contraire à l'assimilation, qui vaut mieux que la naissance d'une « patrie lapone ».

L'assimilation n'est d'ailleurs qu'une question de temps; elle se fera nécessairement. L'exploitation des mines de Gellivara va encore la hâter. Quand on aura fait des Lapons de pauvres travailleurs de la mine, ils seront alors tout à fait entrés dans le courant de la civilisation.

CHAPITRE VI

La vie religieuse et intellectuelle.

La religion, le clergé, les sectes. — Instruction publique.
Les Universités. — Upsal.

I

La religion tient une grande place dans la vie des Scandinaves, et le clergé possède chez eux une grande influence. Cependant elle se présente avec la simplicité ordinaire au protestantisme et l'air bon enfant du luthéranisme. Le culte est sans apparat, sans cérémonies, et les édifices religieux, sans intérêt pour la plupart, n'attirent point l'attention. Ce ne sont que des temples plus ou moins lourds, bien chauffés et confortables. Il n'y a de monuments intéressants que les rares églises d'autrefois, la cathédrale d'Upsal, celle de Trondhjem, les églises de bois norvégiennes, et presque tous ces monuments ne servent plus

au culte. La cathédrale de Trondhjem, à la restauration de laquelle on travaille depuis trente ans, est un beau monument de style gothique anglais auquel se rattachent les souvenirs des premiers temps chrétiens en Norvège. Elle eut la châsse de saint Olaf, et fut un lieu de pèlerinage. Mais la Réforme la maltraita fort, détruisant ses magnifiques sculptures ou les ensevelissant sous une couche de chaux, comblant des chapelles entières. Ce sont ces beautés qu'on travaille aujourd'hui à remettre au jour; l'œuvre sera longue et coûteuse.

La Réforme pénétra d'ailleurs dans les deux pays, sinon sans lutte, du moins sans effusion de sang. Le protestantisme était bien la religion toute désignée pour ces peuples si opposés, par les instincts de race, au catholicisme. Olaüs Pétri, disciple de Luther, introduisit sa doctrine en Suède, secondé par Gustave Vasa qui s'empara des biens des monastères et les fit fermer. Plus tard, il fut donné à la Suède d'être le champion du protestantisme avec son grand roi, Gustave-Adolphe.

Le luthéranisme scandinave est épiscopal, et, sauf celles de la Vierge et des Saints, ses fêtes religieuses sont les mêmes que les nôtres. Les autels conservent quelques décorations et les prêtres quelques ornements sacerdotaux. Il n'y a que deux sacrements : baptême et confirmation.

C'est ce dernier qui correspond pour la jeunesse à notre première communion, mais on reçoit la confirmation vers quinze ou seize ans dans les classes aisées, à treize ou quatorze dans le peuple. Pour les enfants de la bourgeoisie, c'est à partir de la confirmation qu'on est grand, que les jeunes gens commencent à fumer et les jeunes filles à aller dans le monde et à se décolleter.

L'observation du dimanche est rigoureuse dans les deux pays, surtout en Norvège, où tout travail est interdit, même la pêche, du samedi soir au dimanche soir. Les magasins sont fermés, sauf ceux de comestibles qui restent ouverts, mais entre les heures des services religieux seulement; la loi est formelle. Toutefois le dimanche n'est point pour cela le morne et lugubre « Sabbath » anglais. C'est au contraire le jour des sorties, des promenades et des réjouissances, aussi bien dans les classes aisées que dans le peuple.

A différents petits signes extérieurs on reconnaît la place importante que la religion tient ici. Ainsi sermons et offices sont annoncés dans les journaux; du reste cela n'oblige nullement à y assister. Vous trouverez aussi dans ces mêmes journaux des annonces ainsi conçues : « On demande une cuisinière bonne chrétienne », ou bien « un garçon coiffeur qui croie en Jésus ». Ceci, d'ailleurs, ne vient pas du grand nombre, mais

seulement des exagérés appelés ici « piétistes » et qui sont de tous pays sous des noms différents.

Comme modèles de piétisme, on peut citer le prince et la princesse Oscar Bernadotte, qui sont à la tête d'une foule d'associations pieuses. Le prince est devenu une sorte de prédicant; il va faire des conférences sur « l'union avec Jésus ». On n'aime pas beaucoup cela en Suède, où l'on est opposé à toute ostentation de pratiques. Nous sommes loin, ici, de la morgue anglicane. Ceux qui pratiquent le font comme ils font toutes choses, simplement, et, dans les classes aisées beaucoup ne pratiquent pas ou guère, surtout parmi les hommes, pour qui l'abstention est plutôt de règle. En Norvège, c'est un peu différent. Les classes moyennes sont beaucoup plus pratiquantes, n'ont pas la large tolérance suédoise, et le dogme étroit et strict les tient davantage. Le monde « pharisien » est beaucoup plus nombreux qu'en Suède. Mais peut-on d'ailleurs appeler pharisiens des croyants sincères comme ils le sont pour la plupart?

C'est surtout dans le peuple que la foi est encore très profonde, et que la religion remplit la vie. Écrasé par la nature impitoyable, par la misère, il a besoin de se rattacher à quelque chose de surnaturel; il a besoin qu'une voix l'encourage, le console, et n'ayant guère de bon temps à espérer sur la terre, il se raccroche à la foi, au

bonheur du ciel. Si ce sentiment est commun aux deux peuples, par ce que nous savons de la dure vie norvégienne nous comprendrons qu'il existe à un bien plus haut degré chez le peuple norvégien, et que lui surtout a gardé en grande partie la foi religieuse des siècles passés. Il lit assidument la Bible, son aliment moral. Il observe fidèlement le dimanche, écoute recueilli les sermons de son pasteur ou des prédicants laïques qui viennent lui prêcher la parole en plein air. Il fait partie d'associations pieuses, de tempérance et autres dont il observe rigoureusement les statuts. Il se fait même parfois une religion à lui, interprétant les dogmes à sa manière, et devient ainsi mystique et sectaire. Par cela même sa foi profonde n'est pas toujours un bonheur pour lui. Il arrive souvent que la religion, au lieu de lui être une consolation et un remède, lui est un malheur de plus en portant son esprit à l'exaltation et aux idées fixes.

Dans les provinces du Nord, où la nature est le plus sombre et sévère, ces cas ne sont pas rares. On ne prend la religion que du côté triste et inquiétant. On a toujours peur de mal vivre, de n'être pas assez saint, pas assez chrétien. On creuse les dogmes effrayants plus qu'on ne s'arrête aux vérités consolantes, et la crainte de l'enfer agit plus que l'espoir du ciel. Et cela tourne fréquemment à la manie religieuse, à la folie absolue.

Ibsen a décrit dans *Brandt*, un de ses plus beaux drames, l'état mystique où peut mener cette religion exagérée, sous l'influence de la sombre nature.

L'Église luthérienne est seule religion d'État, et son clergé a en mains l'état civil, sauf dans les capitales. L'acte de baptême forme l'acte de naissance. De même le certificat du prêtre équivaut à un certificat administratif. Le seul mariage légal, c'est le mariage religieux, sauf pour les catholiques et les juifs.

De vieilles lois non abrogées punissent encore en Suède le blasphème, et, comme tel, la négation de l'existence de Dieu. On s'en sert peu; cependant c'est pour un crime semblable que Strindberg fut un jour cité devant les tribunaux, et d'ailleurs acquitté.

L'Église enfin exerce encore le droit de surveillance sur les fidèles au point de vue de leurs pratiques religieuses. Elle n'en use guère dans les villes; mais, dans les campagnes, l'examen religieux dans les maisons a encore lieu.

C'est surtout là que la religion se confond avec la vie sociale. Pour ces populations dispersées, elle est le lien, et dans la plupart des cas commune et paroisse se confondent. L'église est le centre des réunions, des affaires, que l'on traite avant ou après l'office. Le dimanche est le seul

jour des rencontres, de la « vie de société » après l'isolement de la semaine, et de repos après le dur labeur; sur la place, après le service, on cause un peu de tout, des intérêts de la paroisse comme des nouvelles de l'endroit; on potine mystérieusement, on se raconte tout bas que « Kalle » va bien sûr se fiancer à « Stina ». C'est là aussi que Kalle et Stina se rencontrent.

L'organisation du clergé dans les deux pays est encore très féodale. En Suède des changements ont eu lieu lors de la réforme politique de 1865. Le clergé perdit alors son titre de Second Ordre; on supprima des dîmes, qui furent remplacées par des revenus communaux, on scinda des cures par trop lucratives, et on augmenta les vicariats, la plupart très maltraités jusque-là.

Mais le curé est resté néanmoins un important et gros personnage, gros dans tous les sens, et sa femme aussi, car le proverbe suédois dit : « grasse comme une *prostinna* », une doyenne. Certaines cures sont très riches. Sans parler de celles des villes, on voit des curés de campagne gagner dix et quinze mille francs, et cela au milieu de pauvres ouailles pour qui cinquante francs sont un capital. Mais d'autres cures font tout juste vivre leurs titulaires. Ces inégalités fort grandes proviennent de ce que le clergé ne reçoit pas de traitement fixe, mais jouit de revenus différents

selon les paroisses. Il y a en cela beaucoup de rapport avec ce qui a lieu dans l'Église anglicane.

Il arrive aussi que le titulaire d'un gros bénéfice fait faire sa besogne par quelque pauvre postulant « *adjunkt* » à qui il paie un salaire de domestique, deux ou trois cents francs, tandis que lui touche, sans faire grand'chose, ses gros revenus. Cela rappelle nos gras curés prébendaires d'avant la Révolution et les très maigres abbés à « portion congrue ».

On compte en Suède 12 évêchés subdivisés en doyennés, cures, vicariats, en tout 1 200 paroisses. Au sommet est l'archevêque d'Upsal, primat du royaume et premier personnage du pays après le roi.

L'archevêque actuel est une sorte de prélat-mousquetaire célèbre par son langage véhément, son humeur joviale et une antique réputation de beau danseur. Il fut question de lui un jour pour une combinaison ministérielle, et déjà il avait résolu de mener ces « gens-là » à bons coups de crosse archiépiscopale, mais le projet n'eut pas de suite.

Le clergé norvégien est moins nombreux. On compte 6 évêchés divisés en 83 doyennés, 441 paroisses et 900 pastorats. Il n'y a pas non plus de traitements fixes, mais des revenus divers, biens d'église et bénéfices, et pouvant être évalués

en moyenne à 4 700 francs. Ce n'est pas égal pour tous, cependant les inégalités sont moins marquées qu'en Suède.

En dehors de l'Église d'État, on trouve dans les deux pays des sectes dont les chapelles sont entretenues par les cotisations des fidèles, et qui, de même que les libres penseurs, lui font une guerre acharnée. La plupart sont d'origine anglaise, mais il en existe une nationale en Suède, celle des Svedenborgiens, qui d'ailleurs compte peu d'adhérents. Les disciples du grand Svedenborg, entre autres divergences, nient la Trinité, qui leur paraît absurde au plus haut point, et ont un commerce étroit avec les Esprits, qui leur font de fréquentes apparitions et toutes sortes de révélations intéressantes.

En Suède les membres des sectes ne jouissent que depuis peu d'années de leurs droits civils et, de même que les catholiques et les juifs, ne pouvaient naguère y obtenir aucun emploi. En Norvège, c'est le poète Vergeland qui, en 1810, obtint par son éloquence de faire donner leurs droits civils aux juifs, d'ailleurs très peu nombreux, car on en compte à peine trois cents dans toute la Norvège : impossible de venir se frotter à ces malins Norvégiens. En Suède, il y en a plus de trois mille, dont la moitié à Stockholm.

Mentionnons en passant une petite église calvi-

niste française à Stockholm, fondation particulière qui entretient un pasteur français. Ses sermons sont très courus. Ils servent de leçons de français gratuites aux dames de la ville.

Depuis quelque temps, le catholicisme fait beaucoup de propagande dans les pays scandinaves, à commencer par le Danemark, où il a obtenu un certain succès; en Suède et en Norvège il a recruté également des prosélytes. Du catholicisme d'autrefois il n'est rien resté dans la Péninsule. On y chantait encore, paraît-il, dans les campagnes, des psaumes en latin au XVIII[e] siècle, mais c'était par routine, par la force de l'habitude, de même qu'on y vénéra Odin longtemps après la disparition du paganisme, et que le jeudi, *Thorsdag*, jour du dieu Thor, fut longtemps considéré par le peuple comme jour sacré.

Le catholicisme avait été rigoureusement banni par la Réforme; les Jésuites essayèrent de le faire rentrer, et la Suède revit même un roi catholique, Sigismond, petit-fils de Gustave Vasa, et qui, fils d'une princesse Jagellon, tenait d'elle la couronne de Pologne. Un moment il fut roi des deux pays en même temps, mais il ne tarda pas à perdre son trône de Suède, où monta son cousin Gustave-Adolphe, qui devait être le héros du protestantisme. Plus tard, Christine, sa fille, embrassa le catholicisme à Rome, conversion où le sentiment

religieux n'eut guère de place, et qui ne fut qu'une bizarrerie de plus de la part de l'ex-reine. L'événement d'ailleurs n'eut pas de retentissement en Suède où Christine, à partir de son abdication, était devenue tout à fait étrangère.

Le culte catholique fut donc longtemps sévèrement proscrit dans les deux royaumes, et, jusqu'au commencement de notre siècle même, les ambassadeurs catholiques n'avaient que le droit d'une chapelle privée à Stockholm. L'arrivée de Bernadotte amena des améliorations. Il abjura bien le catholicisme pour embrasser la religion d'État dont il devenait chef, mais sa femme resta catholique; la reine Joséphine, femme d'Oscar Ier, l'était aussi, et très fervente; c'est elle surtout dont l'influence s'exerça en faveur du catholicisme, qui eut désormais des églises et son culte public. Il compte en Suède environ 1 500 fidèles, la plupart étrangers; le clergé est généralement allemand, mais il y a augmentation puisqu'on a commencé la construction d'une grande église à Stockholm.

En Norvège, le catholicisme qui compte environ mille adhérents, a sa cathédrale dans la jolie petite église de Saint-Olaf, à Christiania, et quelques stations dans les bourgs du Nord, mais sans beaucoup d'importance. Ces missions ne sont pas bien dangereuses pour l'Église d'État; cependant il ne faudrait pas qu'elle les dédaignât trop.

On est fatigué de la tristesse protestante dans le Nord, à ce point que des auteurs sont allés jusqu'à dire que le protestantisme avait abaissé la race, et qu'il était absolument contraire à son génie. Ce qui est exact c'est qu'on désire quelque chose de plus humain, de moins abstrait. Le peuple surtout a besoin d'un rayon de joie; il le montre bien par l'empressement avec lequel il accourt, tout comme en Angleterre, aux coups de *tam tam* de l'Armée du Salut, qui a un énorme succès dans la Péninsule, où elle recrute des adhérents nombreux et beaucoup d'argent.

Je ne prétends nullement assimiler le catholicisme à l'Armée du Salut. Mais il répond comme elle, et d'une façon autrement digne, à ce besoin d'animation et de vie qu'on éprouve particulièrement dans le Nord, parce qu'on en est plus privé.

D'un autre côté, il est vrai, le tempérament individualiste de la race l'écarte du catholicisme à cause de son enrégimentation, de sa discipline. Le sens personnel plus développé du devoir fait aussi qu'on a moins besoin d'une règle imposée. On voit en Suède des jeunes filles de la bonne société s'engager comme infirmières dans les hôpitaux, s'astreignant rigoureusement au service de gardes-malades avec le plus grand dévouement, sans qu'il soit besoin pour cela de règle, de voiles ni de cornettes.

C'est ce dont je me rendais bien compte un jour en visitant le petit orphelinat d'une commune rurale. Que l'on n'entende pas par ce mot une sorte de caserne. L'orphelinat consistait simplement en deux ou trois chaumières comme celles de tous les gens du pays, et où vivaient une douzaine d'enfants, garçons et filles, sous la garde d'une femme d'une trentaine d'années, choisie par la commune et payée en conséquence.

Les enfants ne portaient pas d'humiliant ou sombre uniforme; ils étaient vêtus comme ceux du village, allaient à l'école du village avec les autres, et rentraient chez eux, dans *leur chez eux*, aussi gai et intime qu'un foyer de famille, car c'était bien avec un cœur de mère que les soignait la brave fille qui faisait si joyeusement et simplement son devoir envers eux.

II

La plus grande force de l'Église consiste dans la direction de l'enseignement.

L'enseignement primaire est obligatoire depuis 1842, de sorte que la génération actuelle ne compte pas même un pour cent d'illettrés, tandis qu'en France il en reste 7 pour cent, en Espagne 62.

On se souvient combien l'obligation de l'ensei-

gnement a soulevé d'objections chez nous. Jamais, disait-on entre autres choses, ces enfants de nos provinces peu peuplées, telles que l'Auvergne, le Limousin, par exemple, ne pourraient se rendre en hiver à des écoles distantes de un kilomètre ou deux!

En Scandinavie, quoique la population soit à peu près partout dispersée, on ne s'est pas arrêté à cette raison et, sauf dans certaines parties où cela est de toute impossibilité, les enfants se rendent très bien en classe, malgré les distances et les obstacles. Je voyais, dans les îles du *Skärgord* de Stockholm, des enfants de cinq à six ans s'en aller seuls à l'école située sur la côte à deux kilomètres au moins, dans leur petit bateau, qu'ils démarraient, amarraient et conduisaient seuls, avec la plus grande aisance.

Une nouvelle organisation, plus complète eut lieu en Suède en 1882. Obligatoire de sept à quatorze ans, l'enseignement est absolument gratuit et comprend des écoles de plusieurs degrés. Toute paroisse doit posséder une école, et, si elle est trop peu peuplée, c'est alors ce qu'on appelle une petite école, *smo-skola*, où les divers âges et les deux sexes sont réunis.

Enfin, dans les provinces du nord, où la population est très disséminée, on a établi les écoles flottantes, ou itinérantes; c'est-à-dire que c'est le

maître qui se déplace, allant successivement au milieu de deux ou trois groupes de population dans chacun desquels il donne l'enseignement aux enfants pendant quelques mois. Partout où cela est possible, on les remplace par des écoles fixes, mais le nombre des écoles flottantes n'en est pas moins encore considérable ; il a même été augmenté par dédoublement.

En 1895, on comptait en Suède près de 12 000 écoles primaires, dont plus de 8 000 fixes, et 3 000 flottantes. En Norvège près de 7 000, dont 4 500 fixes et 2 000 itinérantes.

L'enseignement primaire est à la charge des communes, sous la direction et le contrôle de l'État, qui fixe le minimum des traitements et donne des subventions en cas de besoin. Le conseil scolaire est composé de quatre membres au moins, élus par l'assemblée paroissiale, et le pasteur est de droit président ; c'est lui qui est chargé des inspections.

Les programmes sont à peu près les mêmes que ceux de nos écoles primaires ; on y a fait la place plus grande, peut-être, aux sciences naturelles, à la gymnastique, et l'on y a introduit le *slöjd*, c'est-à-dire des travaux manuels, des éléments de métier appris méthodiquement, au premier rang la menuiserie ; on enseigne même aux garçons la couture, le reprisage, qui peuvent leur

être utiles s'ils sont marins, ou même simplement pour la vie à la campagne. Cinq heures par semaine enfin sont consacrées à l'enseignement religieux.

Le nombre des heures de classe est de six au plus, et l'enseignement dure huit mois, coupé par deux périodes de vacances, la plus longue en été, un mois environ à Noël ; mais, dans les écoles flottantes, le temps d'enseignement est de six mois.

Chose importante à signaler, la fréquentation des écoles communales est beaucoup plus générale que chez nous. L'impossibilité matérielle de la concurrence dans les campagnes, à cause de la dispersion de la population, l'acceptation par tous de l'enseignement religieux, le désir enfin d'épargner à l'enfant des distinctions de classe qu'il aura le temps de retrouver plus tard, tout cela réunit les enfants de toutes conditions sur les bancs des écoles communales. En Suède, près de 700 000 enfants les fréquentent, et moins de 60 000 reçoivent l'enseignement dans les écoles privées ou dans la famille.

De plus en plus on fait des améliorations, surtout dans les villes. On y a élevé de ces palais scolaires qui ont été tant critiqués chez nous. On a installé également des cantines scolaires et jusqu'à des bains scolaires récemment établis à

un bon marché prodigieux. Le bain chaud, avec ses accessoires, revient, à la ville, de cinq à dix centimes. En Norvège, certaines villes ont installé des salles de douches à côté des écoles, qui sont, là aussi, des palais scolaires. J'ai ouï dire qu'on aurait même entrepris de régénérer la race par la connaissance exacte du tempérament des enfants, et en s'informant de la santé des ascendants et des tares héréditaires qui pourraient en résulter pour les nouvelles générations.

Toutes ces réformes n'ont pas donné encore le résultat qu'on pourrait croire. D'abord elles sont trop récentes, puis elles ne sont pas générales, elles ne peuvent pas l'être en raison des difficultés d'exécution et d'application des programmes, surtout dans les campagnes où l'enseignement religieux tient beaucoup de place. C'est là le cas, en Norvège, même dans les villes; car c'est bien à Christiania, dans une école de filles — une petite classe, à vrai dire, — que j'ai entendu la maîtresse expliquer longuement aux élèves l'histoire d'Esaü et de Jacob, et comme quoi c'est bien Esaü qui mangea le plat de lentilles.

Ceci soit dit pour nous consoler du nombre de nos illettrés, et nous faire voir que les « lettrés » des autres n'en savent souvent pas bien long.

N'ai-je pas lu quelque part que, dans la savante Allemagne du Nord, en Prusse, beaucoup de con-

scrits ne savent plus rien en arrivant au régiment, ayant même désappris de lire, tant leur vie intellectuelle a été nulle depuis leur sortie de l'école, et tant ce qu'ils y avaient appris était peu de chose.

En Suède, le minimum de traitement fixé par l'État pour les instituteurs est de 600 couronnes, un peu plus de 800 francs, mais ces traitements varient beaucoup selon le plus ou moins de richesse et de libéralité des communes. Tandis qu'à Stockholm un instituteur gagne, selon sa classe, de 1 400 à 1 800 couronnes (2 000 à 2 500 francs environ), dans les petites communes le traitement est souvent réduit au strict minimum.

Il est vrai qu'alors les instituteurs ont d'autres sources de gain; outre qu'ils sont logés, chauffés, avec la jouissance d'une parcelle de terre pour élever une vache, ils gagnent comme chantres à l'église, organistes, etc.

Mais ces fonctions sont plutôt un mal qu'un bien, car, ajoutées à la différence des traitements, elles contribuent à accentuer encore la situation subordonnée qu'ont les instituteurs vis-à-vis du clergé, et en font trop souvent de véritables bedeaux. Comme président du conseil scolaire, le pasteur est un chef; il surveille, ordonne et morigène.

Je vois encore, dans un examen, un pasteur de campagne entrer en coup de vent à l'école et le

maître se lever précipitamment, effaré et presque servile

« Allons, maître, allons! la prière! »

Docilement le magister se mit en position, levant d'abord les yeux au ciel, puis baissant la tête — préparation remplaçant notre signe de croix, — il récita le Notre Père d'un ton faux et nasillard.

L'examen dirigé par le pasteur roula sur l'histoire sainte, sur les notions élémentaires de l'arithmétique et un peu de géographie de la Suède. Il ne faisait pas les questions lui-même, mais les indiquait à l'instituteur, par des : « Allons! maître, demandez-leur ceci. — Bien! maître, assez de cela! — Finissez, maître », etc. Et il termina l'examen par l'ordre de réciter un second Notre Père.

Le fait d'être payé par la commune rend encore les maîtres d'école plus dépendants, surtout quand cette commune est représentée par un gros châtelain, qui régit tout, ayant à supporter la plus grande partie des taxes communales; le maître d'école devient alors un véritable subalterne, traité comme tel, sans bienveillance, car en général les grands seigneurs ne goûtent pas les bienfaits de l'enseignement qui conduit à l'émancipation. Quelquefois, cependant, les maîtres relèvent la tête. C'est ainsi que j'ai vu l'institutrice d'une petite

école refuser l'invitation adressée par la châtelaine à venir prendre le café avec les anciennes femmes de chambre ; elle a *osé* refuser! signe des temps!

La gymnastique est enseignée dans toutes les écoles primaires. Les principales sont pourvues de salles et d'appareils, et dans les autres on se sert pour le mieux des bancs et du matériel de classe.

La gymnastique suédoise, si répandue à l'étranger aujourd'hui, fut créée au commencement du siècle par Ling, un poète médiocre, mais dont la méthode de gymnastique a été reconnue excellente. Il fonda, en 1814, à Stockholm, une école devenue aujourd'hui l'Institut central.

On raconte que lorsqu'il demanda des subsides au ministre d'alors, celui-ci lui répondit que les saltimbanques étaient déjà assez nombreux dans le pays sans que l'Etat contribuât à en augmenter le nombre.

Mais il ne s'agissait pas de former des phénomènes; le but était l'éducation, le développement physique du grand nombre, et la méthode s'adapte bien à ce but. Elle ne comporte aucun mouvement brusque, mais des exercices graduels raisonnés, une sorte de massage, surtout le développement du thorax. On évite les concours et tout ce qui tendrait à former des professionnels.

L'Institut central de Stockholm est une école normale d'où sortent, après un an, les instructeurs des écoles primaires, et après trois ans les professeurs. Beaucoup d'officiers sont au nombre de ces derniers. En Suède, professeurs de gymnastique et masseurs des deux sexes sont des gens instruits et bien élevés. Ainsi, à Paris où l'on voit fréquemment des masseuses suédoises, il ne faudrait pas s'y tromper : on a affaire à des femmes de bonne éducation, instruites, et pratiquant une branche de la médecine.

Un complément à signaler dans l'enseignement populaire, ce sont ces écoles payantes, *folkhög Skolor*, établies dans les campagnes pour les adultes des classes rurales aisées.

L'institution vient du Danemark. Elle passa de là en Norvège, puis en Suède. Ces écoles sont pour la plupart dues à l'initiative privée, mais l'État les soutient. Elles ont pour but non seulement d'instruire la classe des paysans sans la détourner de sa profession, mais surtout de créer des ruraux instruits et capables, de fortifier la personnalité, de développer le caractère plus encore que d'instruire.

Aussi écarte-t-on tout ce qui pourrait viser à un enseignement trop étendu et superficiel. Les programmes sont ceux des écoles primaires, approfondis, augmentés d'enseignement agricole, de

leçons d'administration, de tenue des livres, etc. Le directeur est généralement un universitaire. On compte 27 de ces écoles en Suède.

Si nous songeons à ce que sont ici les « paysans », à leur rôle politique important, nous comprendrons l'utilité de ces écoles, si bien adaptées à leur but. Il en existe aussi pour les jeunes filles de la même classe; en général, les cours sont faits l'hiver pour les garçons, l'été pour les filles.

L'enseignement secondaire est divisé en classique et en moderne (*real*). Les quatre premières classes sont communes, la bifurcation n'a lieu qu'à partir de la cinquième année, où les élèves de classique commencent le latin. Une nouvelle bifurcation a lieu, la sixième année, pour le grec, qui achève l'enseignement classique complet.

Dans les deux sections, classique et moderne, les programmes comprennent les trois langues étrangères, français, anglais, allemand. Mais elles tiennent beaucoup plus de place dans la branche moderne.

L'enseignement religieux fait partie de toutes les années pendant deux heures par semaine, et les classes commencent toujours par la prière et le chant d'un psaume. Dans les classes supérieures, la gymnastique, les armes et les exercices militaire prennent également ~~deux~~ heures par semaine environ.

Les collèges, comme toutes les écoles, sont des externats exclusivement. Les élèves du dehors sont pensionnaires dans des familles où se continue pour eux, en partie, la vie du foyer. On ignore absolument l'internat et la discipline de nos collèges.

On compte en Suède 75 lycées et collèges, dont 7 à Stockholm. Ils sont sous la direction d'un recteur ou proviseur, et sous la surveillance de l'évêque du district. Le traitement des professeurs est de trois à cinq mille couronnes, celui des recteurs de cinq à six mille.

Cet enseignement est gratuit, sauf un léger droit d'entrée de dix couronnes. On a voulu le mettre à la portée de tous, et rendre par là les études universitaires abordables aux pauvres; cela aussi bien dans l'aristocratique Suède que dans la démocratique Norvège.

Le grand but est même de fondre autant que possible l'enseignement primaire avec le secondaire, de faire du second la continuation du premier. C'est ce qu'on vise au fond en pourchassant le latin — car la querelle du latin et du non-latin divise, ici comme ailleurs, le monde intellectuel, — en le réléguant dans les classes supérieures, pour les amateurs, les spécialistes; en même temps qu'en rendant les programmes des écoles primaires de plus en plus larges et scienti-

fiques, on les rapprocherait de l'enseignement moderne des lycées.

Ce but est d'ailleurs avoué aujourd'hui. Mais à l'origine il y eut bien du bruit; les conservateurs devinèrent le danger; et l'évêque-poète Tegner, il y a cinquante ans, déplorait déjà qu'on voulût rendre l'instruction populaire trop savante, et l'instruction supérieure trop pratique.

III

Des trois universités de la Péninsule, Upsal et Lund pour la Suède, Christiania pour la Norvège, la première présente de beaucoup le plus d'intérêt. Le nom seul d'Upsal évoque tant de souvenirs historiques! Upsala fut la capitale des temps païens, le lieu où s'assemblaient les hommes libres dans ces champs de Mars du Nord où se décidaient les affaires publiques. Des monticules, à *Gamla Upsala*, la « vieille Upsal », dans le voisinage de la ville moderne, seraient les tombeaux de Thor, d'Odin et de Freya; une autre éminence, le lieu d'où les chefs haranguaient la multitude. On montre aussi l'emplacement du « Temple magnifique » consacré à Odin. Mais ce sont là plutôt des légendes.

Les événements du temps de la Réforme sont au contraire des plus historiques. Le nom d'Upsal

est mêlé à la guerre d'affranchissement contre le Danemark et surtout à l'introduction du protestantisme. Elle était la métropole catholique, le rempart des « conservateurs » d'alors, et c'est là que s'accentua la lutte entre les deux religions. C'est là que Olaüs Pétri prêcha la nouvelle doctrine et qu'un synode solennel décida l'adoption du protestantisme.

Des temps catholiques, il reste à Upsal sa belle cathédrale gothique, le plus beau monument du pays. Elle fut commencée au XIII[e] siècle sur les plans d'un architecte français, Étienne de Bonneuil. Elle renferme les tombeaux de Linné, du grand Oxenstjerna, le chancelier de Gustave-Adolphe, et celui de Gustave Vasa au milieu de ses épouses.

Upsal était donc la ville toute désignée pour l'université qui naquit de ce double mouvement de la Réforme et de l'Indépendance. Elle y fut fondée en 1477, à la même époque que celle de Copenhague. Jusque-là les étudiants scandinaves se rendaient à l'Université de Paris, où ils étaient classés dans la « nation anglaise », qui, sous Charles VII, et par haine des Anglais, devint la « nation allemande ». Autres temps, autres haines.

L'Université est administrée par un chancelier nommé par le roi et présenté par le corps universitaire. L'archevêque en est le grand-maître. Le

nombre des professeurs titulaires est de 35, celui des professeurs suppléants de 25, et celui des *docent* de 60. Les traitements varient entre 4 500 couronnes pour les professeurs et 3 000 pour les suppléants. On comptait, en 1897, 1 504 étudiants, dont 42 femmes qui, la plupart, y étudient les lettres.

L'Université comprend les quatre facultés : théologie, droit, médecine et philosophie, cette dernière renfermant les sciences et les lettres en deux subdivisions. L'enseignement y est très élevé, et les études longues et approfondies.

La bibliothèque est très riche; elle compte 280 000 volumes et 12 000 manuscrits, parmi lesquels le célèbre *Codex Argenteus*, la bible de Ulfilas, en langue gothique, datant du VIe siècle; c'est le plus ancien monument des langues germaniques, et une des plus précieuses dépouilles de la guerre de Trente Ans. Elle a été prise à Prague. De plus les diverses « nations » ont des bibliothèques particulières. On remarque un beau jardin botanique où Linné fut professeur.

Les étudiants y sont encore divisés en « nations » comme autrefois chez nous. Il y en a 13, dont les noms sont ceux des anciennes provinces et ne correspondent point aux divisions actuelles du pays. Chacune de ces nations est un centre ayant son président, son administration, sa maison de réunion, sa bibliothèque et ses ressources parti-

culières provenant généralement de fondations. Elles disposent de bourses plus ou moins nombreuses; un professeur choisi par les membres a la haute direction de chaque nation.

Mais cette organisation est surannée, et cette décentralisation nuit à l'unité. On a bien fondé un *Kor* d'étudiants, mais il est resté officiel et sans vie. C'est là, précisément, ce qu'on peut reprocher à Upsal en général. Le ton y est gris et terne; tout y est un peu vieillot et fané; les études y traînent en longueur et la vie y est monotone. On n'y trouve pas les duels et les beuveries des étudiants allemands, ni la morgue des étudiants anglais, car ici la plupart sont pauvres et ne peuvent achever leurs études qu'en empruntant; mais parmi ces jeunes gens, charmants sous leur casquette blanche, *mössa*, l'entrain paraît manquer.

Cependant, ce genre suranné, ces lentes études ont du bon. A vivre ainsi, laissé davantage à soi-même, sans une direction impérieuse et constante, on se fait des idées plus personnelles, une individualité plus marquée, on devient un homme, avant de devenir un médecin ou un prêtre. La gratuité des études supérieures produit un grand bien, en haussant le niveau général. Tout le monde, il s'en faut, n'en profite pas pratiquement, c'est-à-dire pour arriver à des places lucra-

tives qui sont rares, et, trop souvent, un gradué d'Upsal doit se contenter d'une situation inférieure, mais il ne s'en estime pas moins et n'en est pas moins estimé, car on n'a pas ici autant que chez nous le culte du succès vulgaire.

En réalité, la place de l'Université n'est plus à Upsal, mais à Stockholm. Upsal ne répond plus aux besoins de notre époque. Seulement la vieille ville a pour elle son passé et les souvenirs chers aux Suédois. On vient d'y construire un nouveau bâtiment universitaire au fronton duquel a été placée cette inscription :

« Penser librement est beau,
Penser juste est encore plus beau. »

La jeunesse suédoise est plutôt conservatrice et modérée; aussi le roi a-t-il pu, sans danger, envoyer ses fils à Upsal, « *leka student* », jouer aux étudiants, selon l'expression de Strindberg. Les princes ont, en effet, reçu leurs grades universitaires. Cependant un courant libéral s'est formé : il a des associations s'inspirant d'un esprit plus moderne, mais qui ont attiré sur elles les foudres archiépiscopales, des retraits de bourses, etc.

Il existe à Stockholm une école des Hautes-Études complète pour les sciences, le *Karolinska Institut*, fondé sous Bernadotte et beaucoup aug-

menté. Il comprend l'enseignement complet des sciences et une école de médecine supérieure à celle d'Upsal et plus fréquentée. Mais les grades universitaires doivent toujours être conférés à Upsal. Une autre école de Hautes-Études est établie également à Götheborg, avec des chaires de philologie, de grec et de latin.

L'Université de Lund, en Scanie, fut fondée en 1668, quand cette province revint à la Suède, et pour détourner du Danemark la jeunesse du Sud qui allait faire ses études à Copenhague. Lund compte environ 800 étudiants répartis en 12 « nations ». Les études y sont moins fortes qu'à Upsal, et on l'accuse de donner indulgemment des diplômes aux fruits secs repoussés de celle-ci.

L'Université de Christiania est toute jeune, puisque tout est jeune en Norvège. Elle compte 1 150 étudiants, coiffés de vilains bérets noirs, par opposition sans doute aux jolies casquettes blanches des étudiants suédois. Si l'on compare l'Université de Christiania à celle d'Upsal, on trouve les mêmes différences qu'entre les deux peuples : l'absence de traditions distingue Christiania d'Upsal. On y voit des jeunes gens qui étudient, plutôt que des étudiants, et qui font partie de telle ou telle association, selon leur opinion politique.

Elle fut fondée en 1811, au moment de la sépa-

ration d'avec le Danemark et a été organisée sur le modèle de celle de Copenhague; elle est administrée par un Sénat académique, de concert avec un questeur nommé par le roi. Ce sénat élit un président qui fait fonction de recteur. Le revenu de 675 000 couronnes est fourni moitié par l'État, le reste par les droits d'immatriculation, d'examen, etc.

Elle compte cinq facultés : théologie, droit, médecine, philosophie et sciences. L'enseignement y tient le milieu entre celui des universités anglaises et des universités allemandes. Plus pratique et précis que le premier, il vise des connaissances solides, regarde d'ailleurs beaucoup du côté de l'Allemagne, où souvent ses professeurs font imprimer leurs ouvrages en langue allemande. Sous le rapport de la science, la Norvège suit les trace de la Suède, qui fournit aujourd'hui tant de savants distingués, dignes de leurs illustres ancêtres, les Linné, les Berzélius.

CHAPITRE VII

La littérature.

Anciens auteurs. — Auteurs contemporains norvégiens et suédois. — Les langues scandinaves.

I

Des mœurs et de la culture intellectuelle que nous venons d'esquisser, est résulté l'intense mouvement littéraire qui attire si vivement l'attention de l'étranger depuis une vingtaine d'années. Certains critiques refusent à la littérature scandinave l'originalité et parlent même de plagiat, d'imitation de nos auteurs, George Sand, Balzac, etc. Cette opinion paraît bien surprenante quand on connaît la Scandinavie, car on se rend compte alors combien la littérature y porte profondément la marque du pays, du caractère des habitants et de leur développement particulier. Cette marque nationale, on la retrouve en tout : dans la couleur

sombre des tableaux, dans le penchant à la philosophie, à l'analyse, au pessimisme; dans la hardiesse des théories et le radicalisme des solutions où se retrouve toute la droiture d'un caractère qui ne connaît pas les compromissions. Les ressemblances qu'on a taxées de plagiat peuvent exister, mais elles ne sont que des rencontres dues à la largeur de l'esprit scandinave, à l'instruction profonde et au cosmopolisme qui lui a permis de puiser partout des inspirations.

Le caractère national, la profonde culture, la force de vitalité de la jeune Norvège, voilà donc ce qui a produit la littérature scandinave actuelle et l'a mise à l'avant-garde. Aux époques précédentes, elle ne faisait que suivre le développement et la marche de ses sœurs occidentales. On y retrouve les mêmes phases, les mêmes influences que dans le reste de l'Europe. La littérature y fut latine au moyen âge avec des poèmes religieux éclos dans les monastères, pâle floraison exotique dont il n'est rien resté que les « œuvres » de sainte Brigitte, patronne de la Suède. La Réformation vint ensuite former les langues nationales par la traduction de la Bible, où les dialectes scandinaves se disciplinèrent et se séparèrent de l'allemand. Le XVIIe siècle est celui de la poésie allégorique, des longs poèmes où Hercule est assailli par « Dame Volupté » et défendu par « Dame

Vertu ». Le XVIIIe siècle est entièrement soumis à l'influence française, tandis qu'au commencement du nôtre règne l'influence allemande et prédomine le romantisme.

La Suède a une littérature très remplie et très féconde, surtout au XVIIIe siècle. C'est l'époque française, l'âge des lettres par excellence. Tout concourait d'ailleurs à les rendre florissantes : la domination d'une aristocratie brillante et éclairée d'abord, puis celle du roi Gustave III, ami des arts, écrivain lui-même. Sous ces deux gouvernements si ennemis l'un de l'autre, les lettres furent également en honneur ainsi que le goût français, que favorisait aussi la reine mère, Louisa-Ulrika, sœur de Frédéric le Grand.

L'éloquence politique florissait alors au Parlement, éloquence plus vraiment « parlementaire », on aime à le croire, que celle de nos jours, et il existait une certaine liberté au profit surtout de l'aristocratie dominante. Celle-ci attaquait les Ordres secondaires et le roi tant qu'il lui plaisait, mais quand on s'attaquait à elle, c'était autre chose. C'est ainsi que Dalin, un des auteurs les plus saillants du temps, précepteur du roi et fondateur du journal satirique l'*Argus*, fut envoyé en exil pour avoir traité irrévérencieusement l'aristocratie dans son journal.

Cette féconde époque compte de nombreux

talents, mais dont la réputation n'a guère franchi les frontières scandinaves : le poète finlandais Kreutz, Kellgren, Thorild, qui déjà recommandait l'étude des écrivains anglais et blâmait le goût français trop exclusif, etc., etc.; Gustave III lui-même écrivit plusieurs tragédies, d'ailleurs sans grande valeur.

L'illustre Linné, bien qu'il ne compte pas parmi les écrivains, est aussi du grand siècle; il naquit en 1707 et mourut en 1778.

Dans cette foule de talents estimables, mais non saillants, un seul auteur a survécu, grâce à ses qualités de fraîcheur, à son originalité contrastant avec l'imitation française si accentuée chez les autres; c'est Bellman, dont le nom est inséparable de celui de Gustave III, son protecteur.

Bellman, poète et musicien, est l'auteur de nombreuses chansons restées populaires en Suède, sortes de « chants du Caveau » mi-bachiques, mi-philosophiques, tout à fait adaptés au goût suédois, mais dont les étrangers comprennent difficilement le genre et la musique. Par certains côtés c'est une sorte de Béranger : il chante les plaisirs, la bouteille, et semble exprimer la joie du règne, si populaire au début, de Gustave III, la joie du peuple débarrassé de l'oppression de sa hautaine aristocratie. Mais il s'y mêle toujours un fond de mélancolie scandinave.

Le romantisme du commencement de notre siècle est représenté par les poètes Franzen, Vallin et surtout par Tegner, le célèbre poète dont la statue est à Lund, où il fut professeur, et qui devint ensuite évêque de Vexiö, petite ville du Sud.

Il se signala par son acharnement contre les idées libérales écloses vers 1830. Parmi les œuvres nombreuses de Tegner, poèmes romantiques et religieux d'un grand souffle poétique, la *Saga de Frithjof* a survécu. C'est l'histoire d'un jeune Viking avant la période chrétienne.

Les noms de l'historien Geiger, de Boström, dont la philosophie régnait naguère à Upsal, et du pur et noble écrivain Rydberg, mort récemment, nous amènent à la période contemporaine, très féconde en Suède, quoique les auteurs n'y aient pas l'éclat des auteurs norvégiens.

L'évolution littéraire de la Norvège fut moins régulière. Comme l'histoire, la littérature y va par bonds et par saccades; tantôt elle se montre avec éclat, comme la nation, tantôt elle disparaît comme elle. Brillante au moyen âge, avec la grande époque des exploits des Normands, elle se confond ensuite dans celle du Danemark, qui absorbe la Norvège littérairement aussi bien que politiquement; et elle a reparu de nos jours, plus vivace que jamais.

Les monuments littéraires de l'époque des Vikings sont les *Eddas* et les *Sagas*.

Le manuscrit des Eddas fut découvert en Islande en 1645; il a trait à la mythologie scandinave, raconte les luttes d'Odin contre les géants, etc., tout cela mêlé à quelques chants chrétiens, ce qui indique l'époque de transition où il fut fait, et rempli de sentences philosophiques. Les *Niflung*, qui en font partie, ne sont autres que les *Niebelungen* germaniques.

Les Sagas sont des chroniques qui racontent les aventures et montrent la vie de l'époque. Plusieurs sont de vrais chefs-d'œuvre de simplicité, d'observation et de finesse. Elles nous font le récit de luttes sanglantes, exposant tranquillement les actes de la plus atroce barbarie à côté de tableaux de famille, de querelles de ménage ou de voisinage rapportées avec une verve malicieuse, des réflexions piquantes et une véritable psychologie.

Les auteurs des Eddas et des Sagas étaient soit des sortes de bardes qui suivaient les chefs, soit les chefs eux-mêmes, racontant leurs aventures guerrières. Aucun de ces chants n'est antérieur au IXe siècle, et l'on en fit au XIIIe des compilations dont l'une est la célèbre « Saga des Rois », par Snörre Sturlasson. Nous en avons cité précédemment des extraits. Snörre Sturlasson était un de

ces chefs islandais toujours guerroyant contre la royauté. Il périt assassiné vers 1240. L'Islande, qui, si longtemps, garda les anciennes mœurs féodales et les a gardées presque encore de nos jours, a, jusqu'à nos jours aussi, vécu intellectuellement de cette vieille littérature.

Avec son indépendance, la Norvège perdit jusqu'à sa langue nationale; la vieille langue des Sagas céda la place au danois vainqueur qui la relégua au rang de patois, à l'époque précisément où se formait la langue suédoise. Les écrivains de Norvège sont désormais considérés comme danois. Mais la forte individualité norvégienne se fait sentir jusque dans cet effacement, et le plus grand écrivain « danois » du XVIII[e] siècle c'est le Norvégien Holberg.

Il naquit à Bergen en 1684 et mourut en 1754. Poète, dramaturge, philosophe, satiriste, Holberg donna un grand essor à la littérature danoise et contribua même beaucoup à épurer et à embellir la langue danoise qu'il *dégermanisa*. Toute sa jeunesse se passa en voyages en France, en Italie, en Hollande, la Hollande lettrée et philosophique d'alors. Il étudia les auteurs de son temps, Molière surtout, qui exerça sur lui une grande influence. On lui donne quelquefois le nom de « Molière du Nord », de « Voltaire du Nord » aussi, à cause de son universalité; il composa de

nombreux drames, encore joués et appréciés, des œuvres de philosophie, d'histoire, des poésies. Sa première comédie, en 1722, *Peders Paar*, est une satire de la société danoise ; beaucoup de gens crurent s'y reconnaître, car il n'y épargnait personne, « ni évêque, ni professeur, ni bedeau, ni paysan » ; il excita la colère générale, et, accablé par ses ennemis, dut quitter le pays. Il finit ses jours dans l'obscurité et la pauvreté. Toute sa vie, d'ailleurs, il fut pauvre et malheureux, et sa mémoire resta longtemps dans l'oubli ; ce n'est que de nos jours qu'on a rendu justice à ce grand écrivain.

Dès le milieu de notre siècle il y eut un mouvement littéraire précurseur du mouvement actuel, car les deux hommes en qui il s'incarne, Vergeland et Velhaven, sont bien appelés, cette fois, des écrivains norvégiens.

Vergeland fut un poète remarquable quoique inégal. A vingt-quatre ans il donna un poème épique où l'on trouve de grandes beautés. Mais l'homme politique a effacé l'écrivain. On voit en lui le fougueux démocrate, le patriote ardent, surtout le tribun, apôtre de la nationalité norvégienne, de la liberté et de l'égalité. On l'a comparé à Björnson ; il en a en effet la fougue, les ardeurs, le patriotisme intransigeant, mais il ne l'égale point en talent, car il fut enlevé avant sa pleine maturité, à trente-sept ans, en 1845.

Velhaven n'eut point la même influence. Écrivain mesuré et délicat, ennemi des emportements et des excès, il blâma beaucoup les exagérations de Vergeland, flagella sans cesse le chauvinisme norvégien, la vanité norvégienne. C'est dire qu'il ne fut point populaire.

II

La brillante floraison littéraire qui s'épanouit actuellement en Norvège, traduisant les aspirations, les ambitions et les impatiences, comme l'énergie et la vigueur de ce petit peuple, comprend un grand nombre d'écrivains qui rendent tous des nuances, des tendances et des traits particuliers du caractère national. Mais il en est un, Björnson, qui le représente tout entier et si parfaitement, si complètement, qu'on peut dire de lui qu'il est la vivante représentation, la personnification même de son pays.

Ceci s'applique à l'homme autant qu'à l'écrivain. Dans sa personnalité rude et puissante, dans le poète aux aspirations généreuses, dans l'ardent patriote, on retrouve toujours et avant tout, en Björnson, le Norvégien.

Il est né en 1832 dans l'Ouest, où son père était pasteur, et il a grandi dans la belle nature du Romsdal. Maintenant c'est dans l'Est, à Gausdal,

petite vallée près du lac Mjösen, qu'il a son hospitalière et agréable demeure.

Björnson débuta par des contes rustiques : *Synnöve Solbakken*, *Arne*, *Un joyeux compagnon*, etc., où il dépeint admirablement la nature, et fait de délicieux tableaux des mœurs du peuple, bien que ses paysans y soient des personnages un peu trop littéraires. Vinrent ensuite plusieurs drames formant trilogie : *Hulda*, le roi *Sverre*, *Sigurd Slembe*, tirés de la vieille histoire de Norvège, et un quatrième : *Marie Stuart*. Tous sont d'un ton un peu exagéré et avec des effets dramatiques violents, mais renferment de grandes beautés lyriques. Il est avant tout poète, et grand poète lyrique. On l'a comparé avec assez de raison à Victor Hugo. Mais il a une bien plus large conception des choses sociales, et il devait l'avoir, appartenant à une génération où ces questions tiennent tant de place.

Après la manière romantique de Björnson, son éveil aux idées philosophiques marque en lui une seconde phase très distincte. Jusque-là il était spiritualiste et chrétien. Par une lente évolution, il devint une sorte de positiviste-rationaliste. Il serait d'ailleurs difficile de le classer dans aucune école, Björnson étant de ceux qui évoluent sans cesse et ne se soumettent guère à une discipline. Quoi qu'il en soit, il devint radical en politique et

libre penseur, et dans quantité d'œuvres, drames et romans, s'occupa des questions sociales, s'attaqua au pharisaïsme, à la royauté, à la société, avec une fougueuse hardiesse qui secoua les esprits, et fit de lui un chef de parti, en lui suscitant nécessairement bien des inimitiés, conséquences aussi de ses idées absolues et de sa négligence de l'art des ménagements.

Ses drames les plus connus sont : *Une Faillite*, où il s'éleva contre la malhonnêteté et le mensonge dont on use dans les affaires; *Le Rédacteur*, où il flétrit les compromis politiques regardés généralement comme nécessaires; *Le Roi*, où il dénonce les vices de la monarchie, qui corrompt d'abord les rois eux-mêmes; *Léonarda*, et *Le Gant* où il traite de la question des mœurs.

Divers romans : *Les Drapeaux flottent sur la ville* et *Les voies de Dieu* traitent simultanément les mêmes questions. Ils traitent de tout d'ailleurs : éducation, divorce, théories sociales, médicales, etc.; il y a dans ces livres une profusion d'idées et de thèses, à côté de créations charmantes, de figures exquises et de pages d'une pénétrante poésie. C'est une végétation luxuriante dans la confusion de laquelle des fleurs délicieuses viennent charmer la vue.

Cet enchevêtrement, cette surabondance nuisent à Björnson aux yeux des étrangers. Son

extrême norvégianisme, à ce point de vue, est aussi un désavantage. Il l'empêche d'être toujours compris et goûté. Les Suédois eux-mêmes ne le comprennent pas entièrement, tant il représente les côtés les plus particulièrement norvégiens.

Les dernières œuvres importantes de Björnson, les deux drames : *Au delà des forces*, sont d'une grande hauteur d'idées et d'une forme parfaite. Le héros du premier est un prêtre illuminé qui veut faire un miracle et arrive à l'accomplir, mais au prix de sa vie. Est-ce par un pouvoir mystérieux ou par une force de volonté arrivée à son paroxysme? l'auteur ne conclut pas, et on trouve là un mélange de rationalisme et de mysticisme qui semble rendre ses hésitations. Le second drame est la condamnation de l'anarchie, même dans ses héros les plus convaincus et de l'esprit le plus généreux, de ceux qui, quoique ayant tout sacrifié à leur cause, leurs biens et leur personne, n'en font pas moins une œuvre mauvaise par la violence des moyens qu'ils emploient.

En dehors de son œuvre littéraire, Björnson a développé une grande activité comme homme politique, orateur, journaliste, ce que regrettent beaucoup des fervents admirateurs du poète. Mais Björnson, si parfait représentant de son

pays, ne pouvait pas ne pas se mêler à sa vie politique; il n'eût pas été complet sans cela.

Si Björnson est le représentant de la Norvège, Ibsen est celui de l'esprit scandinave tout entier. Norvégien, il l'est, certes, et tout autant que Björnson, mais moins exclusivement, n'étant point étroitement confiné aux limites de son pays. Suédois et Danois sont également de sa famille. Par son cosmopolitisme, il tient au Danemark, tout imprégné de culture allemande; il tient à la Suède par son goût et son tact d'écrivain et le fini de la forme, à la Norvège enfin, par son énergie, son outrance dans les idées et son culte de l'individualisme.

Il n'a pas l'éclat lyrique de Björnson, mais c'est un admirable écrivain, à la langue pure et noble, sans emphase. Il est poète aussi, et son premier drame, *Per Gynt*, renferme plusieurs parties en vers.

Le grand dramaturge est né en 1828 à Skien, petit port du golfe de Christiania. Ses débuts dans la vie furent pénibles. Son père, qui était commerçant, fit faillite et le jeune Ibsen devint apprenti pharmacien, s'exerçant déjà dans l'officine de son patron à de premières œuvres oubliées. Il passa ensuite quelques années à Christiania, à des essais littéraires, sans grand succès, puis devint, grâce à la protection de Ole Bull,

régisseur du théâtre de Bergen nouvellement fondé, et se fit connaître alors par un drame resté au répertoire, *Dame Jnger d'Oested*. Le sujet en était pris dans l'histoire de Norvège, de même que celui du beau drame *Les Prétendants*, paru un peu plus tard.

C'est vers la même époque qu'il écrivit la célèbre *Comédie de l'amour*. La pièce, satire du mariage et des fiançailles, souleva dans le pays une colère égale à celle qui accueillit la première comédie de Holberg, et, de même que son grand ancêtre, Ibsen dut quitter la Norvège.

Il s'en alla déçu et plein d'amertume, mais emportant l'esprit de sa patrie avec lui. En Italie, où il passa dix ans, il écrivit ces deux beaux drames, *Brand* et *Per Gynt*, tous deux inspirés par la pensée et les images de son pays.

Brand représente la volonté aveugle et inflexible qui poursuit une idée sans voir les victimes qu'elle sacrifie. Il en a fait un chrétien cherchant à observer à la lettre la loi de l'Écriture, marchant vers un idéal inaccessible, sacrifiant en chemin mère, enfant, femme et lui-même. La lumière ne se montre à lui qu'au moment de sa mort, où il découvre la charité, l'amour.

Per Gynt, d'une autre manière, s'écarte également du but, en faisant de sa personnalité le centre de toutes ses pensées, rapportant tout à

lui-même dans l'égoïsme de l'instinct. Après avoir échoué, n'avoir trouvé le bonheur ni dans les plaisirs ni dans la fortune, l'ambition ou la science, il revient trop tard à l'amour pur et fort, dédaigné dans sa jeunesse.

On a prétendu que son héros était l'incarnation du Norvégien égoïste, ne songeant qu'à lui-même et à sa petite nation. C'est bien plutôt l'égoïsme humain en général qu'il représente. *Per Gynt* s'en va à travers le monde à la recherche de son bien-être, de son profit, ou de la gloire, mais il ne réussit jamais à être *un homme*, à acquérir la plénitude de l'être humain, car il ne vit que pour lui-même, à la manière d'un « gnome ». Le gnome ne vit que pour lui-même, comme le fou qui ne pense qu'à soi; c'est ce qu'explique à Per Gynt le fou qui l'accueille dans la maison de fous :

« Nous sommes hors de nous-mêmes, dites-vous? Non, non! Ici, on n'est nullement hors de soi-même, mais, au contraire, enfermé en soi-même, dans la fermentation de soi-même! Ici, chacun est scellé hermétiquement en lui-même. Personne n'a de larmes pour les maux des autres, personne ne prend part aux idées des autres. On vit pour soi-même, et cela suffit! »

Le drame philosophique *Empereur et Galiléen*, où il mit en scène Julien l'Apostat, est le résultat de son séjour à Rome. Il y met en parallèle le

vieux paganisme et le christianisme, faisant triompher celui-ci, mais sans conclure à une victoire définitive. Le christianisme actuel, c'est l'adolescence seulement, venant après l'enfance que fut le paganisme, et la maturité viendra ensuite avec une plus large interprétation des choses.

Ibsen entra après ce drame dans la voie où il est resté depuis. Abandonnant les formes compliquées de son symbolisme historique et les êtres imaginaires, il prit ses personnages dans la vie réelle, parmi les hommes de tous les jours, et fit ses héros d'un médecin, d'un architecte, etc. Le sens symbolique de ses pièces en devint plus difficile à dégager; on l'a nié même. Mais comment, sans le symbolisme, expliquer *Le Canard sauvage*, *Rosmersholm*, *La Dame de la mer*, *Hedda Gabler*, *Solness le constructeur*, etc.? Ibsen lui-même en convient puisque, à propos de cette dernière pièce, il a déclaré que c'est bien lui le constructeur qui a osé élever des tours dans les airs.

Ibsen, c'est l'individualisme qui veut le libre développement des facultés de l'individu, l'obligation pour chacun de chercher à atteindre sa pleine individualité. Mais c'est là une doctrine toute d'humilité, qui ne crée que des devoirs et ne reconnaît à l'homme de pouvoir que sur lui-même, ne croit pas à des missions spéciales. Personne n'est

guide ou conducteur des autres. Le grand homme n'est que le produit de son temps, de l'esprit de son temps. C'est là le déterminisme qui revient souvent dans les œuvres d'Ibsen. Le roi demande au barde qui lui a appris à être poète :

« Cela ne s'enseigne pas, Seigneur, répond le barde; j'ai reçu le don de la douleur et c'est ce qui m'a rendu poète. A moi il a fallu la douleur, d'autres ont besoin de la joie, ou du doute. »

Et encore :

« L'homme le plus grand n'est pas l'homme le plus courageux, le plus brave, le plus fort, ni le plus vertueux, comme dirait un prêtre, ni le plus savant. Non, c'est l'homme *heureux*, chez qui l'esprit du temps vient comme à germer, qui conçoit des pensées qu'il ne comprend pas lui-même et qui montre la voie, sans même savoir où il va, mais qui se sent forcé de la suivre. »

C'est aussi une doctrine de dévouement, et non l'égoïsme qu'on croit voir toujours attaché au mot d'individualisme. Ibsen a suffisamment montré dans *Per Gynt* combien l'égoïsme est contraire au développement, au perfectionnement de l'individu. L'homme qui ne vit que pour lui n'est pas un homme, mais un « gnome », et celui qui ne songe qu'à lui est digne d'être « empereur chez les fous ».

Quand Per Gynt est arrivé à la fin de sa vie,

tout vient lui en reprocher l'inutilité et l'égoïsme :

Des fils s'entre-croisent, lui barrant la route :

« Nous sommes les pensées que tu aurais dû penser. Nous aurions dû nous élever dans les airs, et nous sommes restés rampants à terre. »

Les feuilles mortes lui disent :

« Nous sommes l'énigme, que tu aurais dû chercher à résoudre. »

Il entend des murmures dans l'air :

« Nous sommes les chants que tu aurais dû chanter et que tu as refoulés dans ta gorge. »

Les gouttes de rosée reprennent :

« Nous sommes les larmes que tu n'as pas versées et qui n'ont pas fondu la glace qui, maintenant, enferme ton cœur. »

Les brins de paille :

« Nous sommes les œuvres que tu aurais dû accomplir et que le doute destructeur a empêchées, et nous viendrons témoigner contre toi au jour du jugement. »

Ibsen vit maintenant en Norvège, mais il ne se mêle pas aux luttes politiques. Il s'en tient au contraire soigneusement à l'écart, non par indifférence mais dans la tranquille assurance du philosophe qui sait que chaque chose vient à son temps, et que les remuantes ambitions ne font pas avancer l'heure. C'est ce qui fait que depuis longtemps, malgré la hardiesse de ses thèses, il

s'est fait admettre dans tous les milieux; il est reçu par le roi, honoré par lui comme le plus grand génie scandinave, tandis que Björnson, bien moins hardi cependant, est traité en démagogue.

Parmi les autres écrivains remarquables, Kjelland est des plus goûtés. C'est un agréable et élégant nouvelliste, plein d'humour, toutes qualités assez rares chez ses compatriotes. Sa verve critique et satirique est très vive. Il s'attaque aux abus, à l'hypocrisie surtout, qu'il flagelle dans de nombreux romans où il peint la société norvégienne et ne ménage pas les coups aux classes dominantes, aux « consuls », au clergé. Il en a distribué aussi, en passant, aux Suédois, « ce peuple à la douteuse franchise ».

Ses meilleures œuvres sont de courtes nouvelles, *Novelletter*, remplies de grâce, de fine observation et d'esprit. Il n'a rien fait de supérieur à *Else*, une de ses premières œuvres. C'est l'histoire d'une pauvre fille, un enfant trouvé roulant de chute en chute, victime des « pharisiens » de la société.

Un pamphlet de lui, *La fête de la Saint-Jean*, publié lors des grandes querelles politiques, il y a une dizaine d'années, est resté célèbre. Il y visait surtout un chef de parti, un prêtre de Stavanger, sa ville natale, meneur des « cléricaux » déguisés en modérés, et accomplissant leur œuvre

souterraine en vrais rongeurs, en « lapins », — c'est ainsi qu'il les nomme. Les noms étaient changés, mais en Norvège, où tout le monde se connaît, les personnages étaient très reconnaissables.

Chose extraordinaire et bien scandinave, quelque temps après la publication du pamphlet, le prêtre visé monta un jour en chaire pour faire la confession publique des péchés — nullement véniels et ne s'appliquant pas seulement à la politique — dont Kjelland avait chargé son personnage. Et le plus piquant de l'affaire, c'est que ses paroissiens ne l'en admirèrent que de plus belle, pour son humilité et sa loyauté.

Jonas Lie, qui habita Paris quelques années, mériterait d'être mieux connu chez nous à plusieurs égards, notamment pour les lectures de la famille. Son œuvre est importante, elle comprend de nombreux romans et nouvelles où la nature norvégienne et les mœurs sont peintes avec vérité et un grand charme de poésie. Il décrit admirablement la mer, comme quelqu'un qui la connaît et qui l'aime.

Dans son premier ouvrage, *Le Visionnaire*, il révéla, pour ainsi dire, à ses compatriotes, la nature de l'extrême Nord, alors presque aussi inconnue au sud de la Norvège qu'elle l'est aujourd'hui chez nous. Il y habitait et y est né, à Tromsö, et cette nature étrange, les étranges états

d'esprit qu'elle amène, tout cela était nouveau pour le « Midi ».

Le Pilote et sa femme, *Les filles du Commandeur* sont des œuvres charmantes. Lie est un compatissant qui s'attache à peindre la vie des petits, des humbles, des isolés; il a montré aussi les mesquineries de la petite bourgeoisie, ses tristesses. Plus tard, il a abordé les questions sociales, il a fait *L'Esclave de la vie*, et dans ces dernières années plusieurs romans de grand mérite.

La liste des écrivains de talent est longue; je ne ferai que nommer en passant, Garborg, Hamsun, l'auteur d'un livre fameux : *La Faim*, Wilhem Krag, Mons Lie, fils de Jonas Lie, qui s'est déjà montré poète très remarquable, et, parmi les naturalistes, Gabriel Finne, Amalia Skram, etc., etc.

Dans les pays scandinaves, par suite de la faible population, les littérateurs ne s'enrichissent guère, car la vente de leurs œuvres est restreinte. On a voulu en Norvège y suppléer dans une certaine mesure en créant une dotation, *dikter-gage*, d'ailleurs assez faible, pour les écrivains d'un talent reconnu; Ibsen, Jonas Lie, Björnson et plusieurs autres en sont pourvus.

*
* *

A côté des brillants auteurs norvégiens, la Suède a fourni un contingent nombreux d'écrivains d'un

vrai mérite, embrassant le même ordre d'idées, traitant leurs sujets avec autant de conscience et de vérité, mais avec moins de force et de couleur; ils ont donc été moins remarqués, quoiqu'ils aient plus de fini dans le détail et plus de nuances, avec un humour fin et charmant, et l'espèce d'indulgente ironie et de railleuse philosophie de gens qui ont beaucoup vu et beaucoup appris; avec tout cela, une très exacte et très profonde psychologie.

Rydberg, mort il y a deux ans, est un des plus nobles écrivains contemporains. Sa philosophie élevée et sereine de néo-chrétien est principalement exposée dans son œuvre la plus connue, *Le Dernier Athénien*, et dans cette autre, *Ce que la Bible nous enseigne du Christ*. Le genre est maintenant démodé, mais la langue si pure, la noble simplicité de Rydberg le maintiennent toujours au premier rang.

Snoilsky est un poète lyrique de beaucoup d'harmonie, très coloré et vif en même temps. Il écrivit d'abord un peu en dilettante, en grand seigneur épris de la beauté, mais il a enrichi depuis sa poésie d'une note de sentiment et d'attendrissement aux maux d'autrui, aux souffrances du peuple, du « frère serviteur ».

On en citerait ainsi beaucoup dont, malgré leur talent, les noms n'ont guère dépassé les frontières suédoises : Geigerstam, le poète Fröding; des

femmes aujourd'hui disparues, Mme Edgren et Mme Bénédikson. Le seul écrivain bien connu au dehors, c'est Strindberg.

Poète, romancier, dramaturge, historien, Strindberg est universel. Il devint célèbre après la publication de *La Chambre rouge*, ouvrage qui fit sensation et révéla le réalisme à la Suède; il y dépeignait la vie de la bohème artistique à Stockholm. Le drame de *Maître Olaf*, écrit plusieurs années auparavant, est une œuvre de grande valeur, bien que la thèse y soit trop apparente. Son héros est Olaüs Pétri, l'apôtre du luthéranisme en Suède. Les personnages sont ceux de la Réforme, mais ils expriment des idées actuelles. Olaüs Pétri, c'est le réformateur idéaliste; Gustave Vasa, le pratique « possibiliste », et Gerd l'anabaptiste représente l'anarchiste intransigeant. Déjà, dans cette œuvre, par le rôle donné à l'épouse d'Olaüs Pétri, on voit percer la misogynie que Strindberg montrera plus tard et qui a inspiré son fameux livre : *Mariés*.

Il publia ensuite : *Le Nouveau Royaume*, satire sociale; *Le Voyage de Lycko Per*, drame féerique d'une grande beauté; les drames *Le Père*, *Mlle Julie*; des romans : *Les Habitants de Hemsö*, *Au Bord de la mer libre*, et une *Histoire du peuple suédois* restée inachevée, mais des plus riches en documents intéressants.

Strindberg est une figure plus saillante et plus

énergique qu'on n'est habitué à en trouver parmi les écrivains suédois. Mais cette énergie est plus apparente que réelle, quant aux idées, car il est surtout critique, négateur et paradoxal; c'est d'ailleurs un admirable artiste, excellent à dépeindre la nature, au contact de laquelle on le sent vibrer, sachant créer aussi de poétiques figures, et d'un esprit âpre et mordant, à la façon des grands humoristes anglais.

L'école réaliste, que Strindberg a portée à son apogée, a baissé depuis quelques années par suite de l'apparition d'une jeune école néo-idéaliste qui compte de nombreux écrivains :

Tor Hedberg, nouvelliste, Per Halström, quelque peu décadent, Levertin, Selma Lagerlöf et surtout Verner von Heidenstam, l'auteur célèbre de *Karolinerna*, suite d'épisodes ou de tableaux où l'auteur dépeint l'époque de Charles XII en s'inspirant du sentiment patriotique rajeuni, des souvenirs glorieux de l'époque et de la figure du héros si cher aux Suédois.

Si donc, en Suède, la littérature est riche en nuances, en observations psychologiques, on peut dire en général de la Norvège qu'elle dégage les formules et tire les conclusions. Et cela n'est pas vrai seulement en littérature, mais en musique aussi, où elle donne également la formule de l'idée scandinave.

En Suède, le sentiment musical est très développé; les mélodies populaires y sont empreintes d'un grand charme de mélancolique poésie. On y a surtout le sentiment des nuances, l'art d'interpréter; une preuve en est dans les célèbres cantatrices que la Suède a produites. Mais la Norvège a l'invention, les compositeurs. Elle eut Kjerulf, le rêveur philosophe, aux œuvres pleines de paix et de mélancolie. Elle a eu Ole Bull, au génie varié et multiple. Elle a enfin Grieg, qui exprime bien le réalisme actuel, et d'une manière originale et puissante. L'idée chez lui, sans grands développements peut-être, est toujours charmante et personnelle.

On sait la grande place que tient le Danemark dans la littérature scandinave contemporaine, d'abord au commencement du siècle avec Oelenschlager, le grand dramaturge romantique, Andersen, l'auteur des contes délicieux traduits dans toutes les langues, et Kjerkegaard, le noble philosophe; puis à notre époque avec Jacobsen, auteur de *Nils Lyhne*, ce chef-d'œuvre, Schandorph, Herman Borg, Holger Drachman, Pontopidan, et le célèbre critique Brandès.

De nos jours une nuée de *jeunes* ont pris leur essor. Des naturalistes comme Peter Nansen, des symbolistes comme Jorgésen, Stuckenberg, et beaucoup de décadents.

III

La différence des langues accentue celle des littératures; des nuances très nettes les séparent, quoique, au fond, les dialectes scandinaves ne forment qu'une langue. Suédois, Danois, Norvégiens se comprennent parfaitement les uns les autres, tout en parlant chacun différemment.

On comptait autrefois trois dialectes scandinaves très distincts : *norron*, ou vieux norvégien, danois et suédois. Le premier a disparu comme langue cultivée, dégénérant en patois divers, dont le plus pur est parlé en Islande, et, par suite de la domination danoise, c'est la langue danoise qui est devenue celle des Norvégiens. En réalité donc, il n'y a plus que deux langues scandinaves, le danois et le suédois; mais les Norvégiens, par la prononciation toute particulière qu'ils ont donnée à la langue danoise, la quantité d'expressions et de tournures locales qu'ils y ont introduites, en ont refait presque un troisième dialecte, assez distinct pour qu'on puisse réellement l'appeler « norvégien ».

Ces langues sont essentiellement germaniques; elles tiennent de l'allemand et de l'anglais. L'allemand leur a fourni les racines, la forme de conjugaison des verbes, etc. Elles ressemblent à

l'anglais par une grande simplicité de grammaire, étant débarrassées des déclinaisons et ayant la construction simple et logique de la phrase. Elles étaient très allemandes autrefois, et leur génie particulier s'est formé peu à peu. Longtemps aussi on employa l'écriture allemande, et les caractères gothiques en imprimerie n'ont pas encore complètement disparu.

Dans les trois dialectes on a les mêmes mots, les mêmes tournures de phrases, mais des nuances différentes gênent parfois les Scandinaves pour se comprendre parfaitement entre eux.

Il arrive souvent qu'un même mot a dans un dialecte un sens tout opposé à celui qu'il a dans l'autre, ce qui amène toutes sortes de quiproquos et d'équivoques.

Ainsi le mot *by*, qui en suédois veut dire *village*, en dano-norvégien signifie *ville*. C'est donc tout différent.

« Oui, Stockholm est un assez joli *village* », dira un Norvégien, avec une condescendance accentuée par cette différence de sens.

Äta, en suédois, c'est manger; en dano-norvégien, c'est se repaître à la façon des bêtes. Pour dire manger, ils emploient un autre mot, *spise*. »

Un conférencier norvégien faisant un discours à Stockholm, s'écriait, à propos de je ne sais quel trait de mœurs qui excitait son indignation :

« C'est de l'abomination! de la corruption! de l'ordure! »

Et le mot qu'il employa et qui était en sa langue du style noble, n'en était pas du tout en suédois, où il correspond à peu près à celui qu'un héroïque guerrier français employa sur le champ de bataille de Waterloo.

Aux différences de sens s'ajoutent de nombreux mots différents dans les deux langues, et une tout autre prononciation. Le danois n'est que sons étouffés, voyelles indécises, terminaisons sourdes. C'est « l'anglais » de la famille scandinave. Il a aussi une sorte de zézaiement, de *th* à l'anglaise que les Danois, qui sait? ont peut-être portée à l'Angleterre. Les Norvégiens, par leur prononciation franche et nette, ont fait énormément gagner à la langue danoise en énergie. La langue suédoise est la plus souple des trois, la plus harmonieuse. Elle a beaucoup de voyelles, beaucoup de terminaisons en *a*, c'est « l'italien » de la famille, dont le norvégien pourrait peut-être passer pour le français par sa précision et sa netteté.

Il est à remarquer en passant que le danois tend aujourd'hui à se germaniser, s'écartant par là des dialectes frères, tandis que le norvégien, qui déjà par sa prononciation se rapprochait du suédois, a fait un pas très considérable en s'en rapprochant aussi par l'orthographe.

La langue suédoise est aussi parlée en Finlande par une population importante. La Finlande, peuplée d'une race mongolique, finnoise, comme tout le Nord de la Russie, fut conquise au douzième siècle par la Suède, qui y porta la civilisation. Par-dessus la population finnoise, se formèrent par l'immigration une classe moyenne et une aristocratie d'origine suédoise. La Finlande devint une colonie de la Suède, elle eut la même organisation politique, des États-Généraux divisés en quatre Ordres, sur le modèle de la Suède; elle a conservé ces institutions aujourd'hui encore, bien qu'appartenant à la Russie.

Toute la culture y est donc suédoise, et la langue des classes supérieures est le suédois. Mais, sous ces couches cultivées, la langue du pays a persisté, parlée par la grande majorité de la population, et depuis un demi-siècle on s'y efforce de faire prendre à cette langue nationale un rôle prépondérant.

Il n'existait alors pas d'écoles, à peine de livres en finnois, sauf la Bible. Une telle impulsion fut donnée qu'aujourd'hui tout l'enseignement primaire a lieu en finnois; les lycées, l'université ont des cours en finnois également. Il y a des journaux, des théâtres finnois, et la langue populaire, celle qu'on parle uniquement dans les campagnes, est parvenue à la place qui lui était due.

Cela n'a pas eu lieu sans résistance; il y a dans

le pays deux partis qui se font ou plutôt se faisaient la guerre, car les mesures actuelles de russification ont rejeté cette querelle à l'arrière-plan. Le gouvernement russe, en menaçant, par un manifeste qui a fait grand bruit, de retirer aux Finlandais les libertés qu'il leur avait autrefois concédées, a rapproché les frères-ennemis.

Quoi qu'il en soit, entre les *Suecomane* ou parti suédois, et les *Fenomane* ou parti national, cette guerre fut acharnée. Les Finnois, sans être ingrats pour cela envers la Suède, qui leur apporta la civilisation, veulent que leur langue nationale prenne la place qui lui revient. Ils disent aux Suédois de Finlande : « Nous sommes plus de deux millions et vous n'êtes que deux ou trois cent mille, c'est nous qui devons l'emporter ».

Il y a donc là deux littératures : celle de langue suédoise, qui a eu des écrivains de talent, comptant parmi les Suédois, et celle de langue finnoise, toute récente. On cite actuellement plusieurs écrivains populaires, auteurs de petits contes ou nouvelles, pleins de simplicité et de poésie : Païvarinta, Johannis Aho et plusieurs autres. La langue finnoise est très musicale et poétique ; hérissée de difficultés, elle compte dix ou douze déclinaisons, paraît-il, ce dont les Finnois sont très fiers.

CHAPITRE VIII

La femme.

Jeunes filles et femmes. — Les fiançailles, le mariage.
Les vieilles filles. — Le féminisme et la littérature.

I

On s'occupe beaucoup dans le Nord des questions touchant à la famille, au mariage, à la condition de la femme, et des réformes à accomplir à ce sujet, de féminisme en un mot, ce qui surprend un peu d'abord, tout paraissant si bien, si parfait à première vue, qu'on se demande ce qu'il pourrait bien y avoir à réformer.

Nous avons dit tout le charme de la femme scandinave, ses qualités d'intelligence et de cœur, son sérieux, sa droiture. On les remarque tout d'abord chez les jeunes filles, qui, ainsi que dans toutes les sociétés germaniques, sont ici au premier plan. C'est avant le mariage que les femmes

jouissent le plus de leur liberté et de leur indépendance.

Dès l'enfance, les fillettes sont laissées davantage à elles-mêmes. Comme les garçons, elles sortent seules, même dans les familles de la bourgeoisie, se rendent en classe, vont à leurs jeux, vaquent à leurs petites affaires sans surveillance. Et cette indépendance augmente avec les années. Jeunes filles, elles vont sans chaperon à la promenade, en visites, en soirées, en voyage. Ce n'est pas toutefois la liberté à l'américaine. Une jeune fille de la bonne société suédoise pourra, par exemple, aller seule au bal, mais toujours dans le cercle des connaissances de sa famille, et les amies qu'elle fréquentera seront acceptées par ses parents, qui veillent toujours, mais de plus loin que chez nous. C'est un peu la liberté de la jeune Anglaise, mais s'étendant bien davantage aux choses intellectuelles. Les études sont plus larges, la liberté de lecture plus grande. La jeune fille scandinave lit à peu près tout ce qu'elle veut, et se met au courant de tout, pour peu qu'elle soit intelligente. Il en résulte une largeur d'esprit bien rare chez nous, et qui fait traiter des sujets dont la hardiesse étonne. Mais c'est toujours la droiture et le sérieux de la pensée qui les inspirent, ce qui fait qu'on n'en est jamais choqué.

Les jeunes filles scandinaves voyagent beau-

coup à l'étranger, vont à Paris, en Allemagne, en Italie, étudient les langues, les arts. C'est comme un tour du monde nécessaire pour parachever l'éducation. Il donne des connaissances générales à celles qui n'ont pas de dons spéciaux, et achève de les mûrir. Les jeunes Norvégiennes, les Finlandaises entreprennent ces voyages de très bonne heure, seules, ou en compagnie d'une amie. Plus indépendantes encore que les Suédoises, ayant moins de traditions de société qu'en Suède, elles vont à leur but sans préoccupations étrangères ; elles n'ont pas d'ailleurs à en avoir, étant accoutumées à être respectées. La plus parfaite convenance règne toujours dans les réunions avec les jeunes gens. On cause gaiement, on s'amuse, sans que la conversation ou les manières sortent des bornes du plus strict bon ton. Cela va même jusqu'à la pruderie, et des plaisanteries, des familiarités sur certains sujets du domaine *shoking*, permises chez nous, sont, parmi les Scandinaves, même d'âge mûr, trouvées de fort mauvais goût.

Les amusements tiennent une grande place dans la vie des jeunes filles : bals, fêtes variées, parties de plaisir au dehors, excursions en compagnie de jeunes gens. Les filles de la petite bourgeoisie qui, en France, ont une existence si terne, une jeunesse si peu joyeuse, profitent agréablement ici de leurs belles années. Et en voyant

comment, dans la même classe, nos jeunes filles traînent péniblement les leurs, on regrettera parfois pour elles qu'elles ne soient pas Scandinaves.

De cette éducation supérieure, est né un caractère féminin tout autre que nous ne le comprenons chez nous. Droites et loyales, l'esprit ouvert aux idées générales, aux aspirations élevées, les jeunes Scandinaves sont étrangères aux ignorances vraies ou feintes de nos jeunes filles; elles savent envisager les choses en face sans qu'aucune dissimulation ternisse leur clair regard.

Il y a bien une ombre au tableau, et dans l'éducation et dans le caractère.

Sans doute la femme, la jeune fille, est franche, simple, droite et loyale, mais on trouve parfois qu'elle l'est un peu trop. Sa franchise frise souvent la rudesse, sa droiture a quelque chose d'un peu cassant, et souvent, si elle essaie d'être vive et spirituelle, elle n'arrive qu'à être bruyante. On l'a admirée d'abord d'être sans « manières »; on trouve bientôt qu'elle n'en a pas assez, ou qu'elle en a de trop cavalières.

Cela vient de ce que l'éducation indépendante, excellente en elle-même, n'a pas donné encore tous ses fruits. Les résultats sont incomplets. L'équilibre n'est pas établi; de là un manque de mesure, d'égards envers les autres. L'indépendance a développé d'abord le sentiment du *Moi*;

on est « personnelle », ce qui ne signifie pas du tout qu'on ait atteint sa « personnalité ».

C'est qu'il y a ici tout particulièrement à faire. L'indépendance n'est qu'une greffe étrangère, difficile à faire prendre, car, au fond, la femme scandinave est bien la femme germanique chez qui le sens de l'individualité est peu développé. Sa situation s'en est ressentie et est restée longtemps inférieure. Naguère encore, les femmes suédoises ne jouissaient pas des droits civils. Elles n'étaient jamais majeures, et, mariées ou non, devaient toute la vie avoir un tuteur. L'époque de la majorité fut portée d'abord à vingt-cinq ans, puis à vingt et un, comme pour les hommes. L'égalité n'existait pas dans les partages, les filles n'héritaient que d'une partie très inférieure à celle de leurs frères. C'est encore aujourd'hui la situation des femmes russes.

Pas plus que l'éducation, l'instruction n'a encore donné tous ses fruits, car elle est récente aussi. On n'aime pas beaucoup les femmes savantes en Scandinavie, malgré toute la science actuelle. On les aimait moins encore autrefois et l'on faisait une guerre acharnée aux bas-bleus. Ce n'était pas même la morale condescendante du bonhomme Chrysale : « Je consens qu'une femme ait des clartés de tout » ; c'était, dans les « conseils d'une mère à sa fille », des prohibitions formelles ;

« Ne dissipe pas ton temps en lectures; notre sexe n'en a pas besoin; l'essentiel est de ne pas laisser tourner la sauce. »

La grande impulsion donnée à l'instruction en Suède remonte à Frédérica Bremer, il y a un demi-siècle environ. Cette femme de grand cœur avait voué sa vie à la bienfaisance, à l'amélioration du sort de la jeunesse et à son instruction. La première école normale d'institutrices fut fondée par ses soins, et elle a laissé par là une œuvre bien supérieure à ses romans.

II

La généralité des mariages a lieu par inclination, les jeunes gens se choisissant librement et sans grande considération d'argent, du moins de la part des hommes, qui ne songent pas à faire de la dot une condition essentielle. Les parents donnent bien à leurs filles ce qu'ils peuvent, mais c'est plutôt une aide au jeune ménage qu'une dot régulièrement constituée.

Aussi méprise-t-on, ou affecte-t-on de mépriser les gens qui, comme nous, mettent la dot au premier rang.

Quand deux jeunes gens se sont plu, le jeune homme fait sa demande directement à la jeune fille. La famille n'a généralement qu'à ratifier,

car, comme on ne se fréquente guère que dans son monde, ces alliances sont rarement des mésalliances si, trop souvent, elles se concluent un peu à la légère et sans assez de souci des ressources du futur ménage.

Alors ont lieu les fiançailles, veille charmante et délicieuse du mariage, et, comme bien des veilles, meilleure souvent que le lendemain. Autrefois les fiançailles étaient un engagement religieux qui se concluait devant le prêtre ; en cas de rupture, il fallait une dispense ecclésiastique. Maintenant, ce n'est plus qu'une fête de famille qu'on célèbre par un bon dîner, de nombreux toasts au champagne et l'échange d'anneaux accompagné de discours attendris. Après quoi on envoie à ses amis des cartes de faire part, portant simplement les noms des deux jeunes gens. L'avis est publié dans les journaux de la même manière ; c'est ce qui s'appelle faire *éclater*, « *éklatera* », les fiançailles.

A partir de ce jour les fiancés ont la liberté de sortir seuls ensemble, de se tutoyer, de s'embrasser dans tous les coins, et même en public, un public de famille qui regarde bénévolement ces privautés, que nous trouverions étonnantes, mais qui sont admises là par les gens du meilleur monde.

Il s'écoule toujours un intervalle assez long

entre les fiançailles et le mariage, généralement une année, pendant laquelle la jeune fille prépare son trousseau, brode des coussins, des bretelles à son futur; et souvent elle en a tout le temps, car dans bien des cas les moyens sont restreints, on est trop jeune, la position de l'homme n'est pas assurée, il faut attendre deux, trois, quatre ans; j'ai vu un couple de maigres quadragénaires fraîchement unis qui avait attendu ainsi dix-sept ans. Mais de tels cas font exception.

Autrefois le mariage se célébrait d'une façon simple et touchante, aujourd'hui de plus en plus rare. On se réunissait dans le salon en famille, la vieille Bible ouverte sur la table, et le pasteur de la paroisse venait procéder à la cérémonie dans l'intimité. Aujourd'hui on ne se contente plus de cela; on se rend en pompe à l'église, la fiancée entourée d'un escadron de filles d'honneur toutes vêtues de même couleur, et toutes les dames du cortège tête nue et décolletées comme pour un grand bal. C'est qu'on n'a pas songé, en changeant la scène, à changer les costumes.

Il s'en faut cependant que le désintéressement ait dans les unions toute la part qu'on se plaît à dire.

Il me semble d'abord que c'est une vertu née un peu de la nécessité. Dans des pays où les

fortunes étaient rares, et où les filles autrefois n'héritaient que peu ou pas du tout, il n'y avait pas grand mérite pour les hommes à ne pas rechercher des filles bien dotées, puisqu'elles n'existaient pas. Depuis l'accroissement des fortunes et l'égalité des partages, on a bien pu voir que, là comme ailleurs, les beaux yeux de la cassette ont une séduction toute particulière, et, parmi les brillants officiers, les élégants fonctionnaires, de nombreux amateurs qui savent en apprécier les charmes.

Mais c'est là de la « corruption » moderne, et suédoise surtout, paraît-il. Le désintéressement aurait persisté davantage en Norvège. Il est certain que, tant par générosité que par tradition, la majorité des mariages s'y fait en dehors des préoccupations d'argent.

En admettant le désintéressement chez les hommes, celui des femmes est beaucoup moins général ; la chasse à l'homme riche est depuis longtemps un des sports du pays. Elle a lieu dans le meilleur monde, surtout, où les mères habiles apportent volontiers leur concours à leurs filles. On cite telle dame de la bonne société suédoise qui a marié ses quatre filles sans fortune aux plus riches partis du pays par son talent d'arriver à propos au milieu d'un flirt pour s'écrier :

« Mes chers enfants, je vous bénis ! »

Le mariage d'inclination n'offre pas toujours non plus toutes les garanties; souvent les penchants naissent dans des réunions mondaines, au bal, « sur la glace », au milieu de flirts et de coquetteries. Ils ne peuvent être toujours ni bien solides ni bien sérieux. Les fiançailles, qui devraient être un temps d'épreuve et d'étude réciproques, ne se passent qu'en plaisirs, à voyager au pays de Tendre; on s'amuse, on cherche à se plaire, et l'on s'engage tellement ainsi que les ruptures sont difficiles. Ce sont de demi-divorces, et après tant de tutoiements, de promenades et d'embrassades, une jeune fille est toujours un peu « défraîchie » pour trouver bien facilement à se fiancer de nouveau.

En résumé, si ailleurs on se marie trop souvent à la légère, ici, c'est quelquefois à la légère qu'on s'engage, ce qui revient presque au même, puisque les engagements sont à peu près définitifs. Ne refusons pas cependant la supériorité à la coutume des fiançailles et du choix libre, qui, bien pratiqué, l'a réellement.

Après le mariage, la femme s'efface. Elle se consacre à son intérieur et à son ménage, le mari ordinairement s'occupant seul des affaires. C'est une ménagère soigneuse, soucieuse du bien-être des siens; le menu qu'elle leur prépare n'est pas toujours bien varié, ni les mets bien délicieux,

mais ce n'est pas sa faute si l'art culinaire national est à l'état rudimentaire, ni si les habitudes lui imposent un appartement, un salon un peu banals et sans note personnelle.

Elle n'y est plus qu'une maîtresse de maison empressée auprès de ses hôtes, et n'a plus à y briller. On trouverait bien ridicule qu'une femme mariée, une mère de famille cherchât à attirer les hommages par sa toilette ou sa coquetterie. Sauf dans la très haute société, et encore! on ne rencontre pas en Scandinavie la « femme du monde », comme nous l'entendons.

Il n'y a pas grand mal à cela, mais on rencontre presque aussi rarement la femme associée du mari, conseil, auxiliaire, initiatrice, au besoin lui donnant un concours précieux dans ses affaires. Et c'est bien là l'envers de ce rôle effacé, ce rôle du laisser-faire si touchant, si « féminin » à première vue, mais n'indiquant guère que la nonchalance, un certain manque de dignité, de personnalité et précisément de personnalité *féminine*.

C'est toujours le grand point que j'ai signalé tout à l'heure. C'est ce qui fait que l'indépendance si grande de la jeune fille disparaît si complètement dans le mariage.

Ce rôle, fréquent chez nous, de la femme sachant administrer des biens, diriger un commerce,

épouse, être un appui précieux, veuve, élever ses enfants, est beaucoup plus rare dans le Nord, où c'est au contraire la femme qui s'appuie toujours, toujours a besoin de protection. La femme française, la femme des pays latins, si calomniée, jugée, par mauvaise foi souvent, sur les bizarres échantillons choisis et multipliés à plaisir par la littérature, est une personnalité autrement énergique, autrement complète, et plus vraiment femme.

C'est que l'étroitesse de son éducation lui sert plus qu'à la Scandinave sa largeur d'esprit. Si elle n'a pas les aspirations, la hauteur de vues de la femme du Nord, elle est plus pratique, plus elle-même dans sa personnalité plus étroite mais plus concentrée, partant plus énergique.

Ici la femme a peut-être quelque chose d'un peu masculin : « Nous ressemblons trop aux hommes », disait un jour une Finlandaise, et l'on ne pouvait qu'être de son avis en la voyant si rude, si dépourvue de grâce. Les meilleures qualités aussi de la femme du Nord lui nuisent plus que certains défauts. Franchise, droiture, simplicité, voilà plutôt des qualités viriles; et comme parfois il vaudrait mieux avoir de ces jolis petits défauts, si féminins, partant si séduisants, souplesse, ruse, flatterie adroite et coquetterie !

Mais elle en est incapable bien qu'elle essaie de

son mieux. Être « féminine », *qvinlig*, est un but auquel on travaille beaucoup dans le Nord, sans y atteindre, et un mot souvent prononcé. C'est de ce qu'on a le moins qu'on parle le plus.

Chez les femmes du peuple, habituées à partager les soucis de l'homme en même temps que ses travaux, on trouve certainement plus de vraie indépendance de caractère, de fermeté et d'énergie pratique que chez leurs sœurs des classes aisées. Elles recueillent ainsi le bénéfice de leur vie plus active et plus occupée, et c'est justice.

Les enfants, assez nombreux, sont moins gâtés que chez nous. On n'a pas pour eux cette sollicitude inquiète, cet amour exclusif et égoïste qui prend toute l'âme et affaiblit le sentiment social et moral. On est moins occupé d'amasser, de thésauriser pour eux, et bien souvent un étranger est admis à prendre part à la vie de famille. Les adoptions d'orphelins n'étaient pas chose rare autrefois, elles le deviennent davantage à mesure que croissent les exigences de la vie. Que de fois aussi des familles se réunissaient pour fournir la table à quelque étudiant pauvre! Les uns lui procuraient le dîner, les autres le souper, une chambre, et il pouvait ainsi faire ses études en sécurité. Aujourd'hui d'ailleurs, on leur vient encore volontiers en aide par des prêts, soit générosité du caractère national, soit sentiment du devoir

social. La vie de famille, loin de souffrir de cet élargissement, en devient plus heureuse et meilleure. Il y a là plus de largeur que chez nous; mais, d'un autre côté, le sentiment maternel y est moins profond, ne primant pas au même degré tous les autres : le dévouement absolu à l'enfant, l'oubli de soi-même pour l'enfant sont choses plus rares.

Malgré le bon accord général entre époux, le divorce est établi depuis longtemps. On l'admet par consentement mutuel, mais après un temps d'épreuves et de séparation. Cela est assez conforme au caractère national. On aime mieux une rupture franche et éclatante que le mensonge des situations fausses.

Les divorces sont plus nombreux dans la bourgeoisie que chez nous. Il y a quelques années, il y en eut dans la société suédoise plusieurs qui firent grand tapage. Mais il ne faudrait pas en conclure que ce soit un cas fréquent. La proportion des divorces est à peu près la même qu'en France. On en compte une moyenne de 300 en Suède dans les dix dernières années, et ils vont en augmentant.

La situation de la femme, les défauts de son éducation, bien améliorée pourtant depuis quelques années, seraient peut-être restés les mêmes s'il ne s'était trouvé, pour attaquer les abus et

amener des réformes, des troupes nombreuses et vaillantes, toute une armée, condition essentielle pour faire la guerre.

Mais je n'ai pas encore parlé d'une classe de femmes qui n'est pas à oublier cependant, et surtout en Scandinavie, les... les... mon Dieu! comment dire? les célibataires, dont le nombre est considérable.

En Suède, l'excédent des femmes sur les hommes est de 150 000, en Norvège de 70 à 80 000. On ne saurait trop avoir de ce qui est bon; cependant cette surabondance est parfois gênante. Elle provient des rudesses du climat qui enlèvent plus d'hommes en faisant leurs professions plus périlleuses; de l'émigration aussi, mais en proportion moindre. Il m'est arrivé d'entendre dire en Suède, et par des gens très sérieux, que la cause de cette situation remontait aux guerres de Charles XII, qui décimèrent la population masculine. Si respectable que soit l'âge de beaucoup de ces dames, je doute néanmoins qu'il remonte au temps du roi-héros.

Les femmes non mariées sont longtemps restées, là comme ailleurs, inoccupées, dédaignées, vieilles filles à patenôtres dont le type devient rare partout. Mais les progrès de l'instruction, l'éducation différente, l'indépendance s'accroissant avec l'âge, ont fait que la femme célibataire, loin d'en souf-

frir, profite de sa liberté pour développer son intelligence et réfléchir.

Ses réflexions devaient se porter tout naturellement sur ce qui la touche de plus près, l'amélioration du sort de la femme; sur ce qui intéresse toute femme avant tout, le perfectionnement de la famille, l'éducation des enfants. Ne faisant pas de pratique, elles ont fait de la théorie pour les autres en même temps que pour elles-mêmes. C'est ainsi que naquit le « féminisme », là où ces femmes indépendantes étaient nombreuses, en Angleterre, en Scandinavie. C'est ce qui explique qu'on s'en soit occupé dans ces pays avant de s'en occuper chez nous.

On peut dire que le mouvement féministe a commencé en Suède avec Frédérica Bremer. Très peu marqué alors, il a pris, dans ces dernières années surtout, de grandes proportions et touche à des domaines de plus en plus nombreux.

Petit à petit les femmes ont obtenu l'admission aux écoles publiques, à l'Université, et par suite à un grand nombre d'emplois dans les administrations, les banques, comme comptables, caissières, etc.; en Norvège c'est presque toujours aux femmes que sont confiées les comptabilités. Les femmes mariées ont obtenu l'administration de leurs biens. On s'est occupé d'améliorer les systèmes d'enseignement, de fonder des écoles

privées où s'inaugurent de meilleures méthodes, et beaucoup de la réforme des mœurs.

Le féminisme scandinave n'a pas été sans beaucoup d'exagérations et d'excentricités plutôt amusantes. Dans un excès de zèle, on voulut tout réformer. Le costume d'abord y passa et la coiffure. Il y eut un moment où les chevelures tombèrent, nombreuses, sous les ciseaux sacrificateurs, et l'on vit des matrones, mères de huit enfants, paraître la tête rasée à la Titus et vêtues « du costume de réforme » savamment combiné qui les faisait ressembler à des histrions. D'autres dames se réformaient en portant des jupes courtes, des vestons d'hommes, de gros souliers, et toujours les cheveux ras.

Ce beau mouvement battait son plein il y a une douzaine d'années, vers l'époque où Ibsen donnait *Maison de poupée*, et Björnson, *Le Gant*. Ces œuvres amenèrent une avalanche de brochures et de volumes, d'ardentes polémiques, et une mêlée véritable où hommes et femmes se jetaient avec une fureur égale, car tous étaient également sincères.

On fit tant de bruit alors que l'écho en parvint jusqu'à nous, pourtant bien étrangers, à cette époque, aux choses scandinaves. Étourdis par ce vacarme, trompés par d'inexactes traductions des mots, de grands journaux français impri-

mèrent sérieusement que les Scandinaves se battaient pour ou contre la polygamie!

III

La littérature s'est emparée, en effet, des principaux sujets de la réforme féministe, et les plus célèbres écrivains les ont traités avec tout l'éclat de leur talent. On pourrait même dire que depuis longtemps, en Scandinavie, les littérateurs se sont occupés de la cause des femmes, car déjà, au siècle dernier, l'écrivain suédois Thorild réclamait pour elles les droits d'un être humain, de *människa*, c'est-à-dire une personnalité, une individualité.

Au début de sa carrière, Ibsen fit la satire des fiançailles dans l'œuvre qui lui attira tant de colères, la *Comédie de l'amour*. Le grand écrivain avait vu le mensonge de tant de prétendus mariages d'amour, où l'amour ne dure pas plus que dans d'autres parce qu'il n'y existe pas plus réellement. Il tourne en ridicule la « sainte institution des fiançailles ».

On trouve là des fiancés au choix et dans tous les genres : le couple nouvellement fiancé, ivre de joie et d'enthousiasme; les fiancés de cinq ou six ans devenus très tièdes, une sorte de vieux ménage. Il y en a un aussi, un réel vieux ménage, celui du pasteur, qui a commencé par un roma-

nesque enlèvement et où l'on ne songe plus qu'au prix de la viande et du blanchissage. Ils ont douze enfants et annoncent la venue du treizième.

Et Falk, le poète, se raille de tous et de leur comédie de l'amour, car, de même que « la fleur rare et merveilleuse qui croît là-bas à l'Orient lointain, la Fleur de thé divine et parfumée » ne sort pas de Chine, de même le véritable amour ne sort pas du cœur.

« Oh! oui, soupire la femme du pasteur, il y a du thé de bien des prix et de bien des qualités! »

Mais Falk la trouve, la fleur précieuse, dans Svanhild, la délicieuse jeune fille qui l'aime comme il l'aime :

« Tous deux isolés, dit-il, pauvres et sans amis, nous sommes les riches cependant, car nous avons le trésor du bonheur, nous sommes en dehors du chemin, dans la lumière, regardant passer les gens dans la nuit morne. »

C'est alors que survient Gulstad, vieux, riche et bon. Il a vu leur amour et n'en demande pas moins la main de Svanhild, car il leur fait comprendre que, par leur caractère, ils ne sont pas destinés à être heureux ensemble; il leur montre, cruellement et prosaïquement, que leur amour n'est pas supérieur à celui des couples qu'ils dédaignent, qu'il ne résistera pas davantage aux épreuves et à la pauvreté.

Il propose à la jeune fille de l'épouser, lui, le vieillard riche, qui lui rendra la vie facile et aidera Falk à se faire une carrière.

Les deux jeunes gens, le cœur glacé par la vérité de ces paroles, renoncent l'un à l'autre, et Svanhild épouse Gulstad.

Kjelland aussi partage cette manière de voir sur les attachements superficiels et sur les fiançailles, auxquels il lance des traits acérés dans plusieurs de ses nouvelles. Il appelle les fiançailles « une institution commode qui tient le milieu entre la table de famille et la table d'hôte »; il montre les déboires qui attendent les jeunes couples à mesure que « le nid » coquet des débuts devient encombré d'enfants qui réclament la pâtée, et l'amour s'en allant quand vient la pauvreté.

Björnson, lui, traite plus spécialement le côté de la moralité et des mœurs. Il a donné le résumé de ses idées à ce sujet dans son drame *le Gant*, qui fit tant de bruit en Scandinavie et a été joué à Paris il y a quelques années.

On en connaît le sujet. Une jeune fille croit trouver chez son fiancé la même pureté de passé qu'il exige en elle, convaincue qu'il n'en saurait être autrement d'un honnête homme. Mais les circonstances la détrompent cruellement en lui enlevant ses illusions sur lui comme sur les mœurs de toute la société qui l'entoure. Indignée,

elle refuse tout pardon, malgré l'amour qu'elle éprouve encore, et, pour toute réponse aux supplications du jeune homme, lui jette son gant au visage, le jetant ainsi à la face de la société.

Dans la question féministe, comme dans toute la littérature, Ibsen devait prendre le premier rang. Il était tout désigné pour traiter le point principal, celui de l'individualisme. Il le fit dans cette pièce qui eut tant de retentissement : *Maison de poupée.*

Après plusieurs années d'un heureux mariage, Norah découvre qu'elle a été toute sa vie considérée comme un être sans conséquence, qu'elle manque de caractère et de personnalité, et elle prend la résolution de refaire son éducation pour acquérir cette personnalité :

« Que veux-tu? que demandes-tu? lui dit son mari, n'as-tu pas été heureuse avec moi?

— Non, répond Norah, je n'étais que joyeuse, j'étais ta femme poupée, comme j'avais été auparavent la poupée de mon père. En quoi suis-je capable d'élever mes enfants? Il y a une autre question qui doit être résolue d'abord, il faut que je m'élève moi-même. C'est pourquoi je veux te quitter.

— Que dis-tu? quelle folie! Oh pauvre être aveugle, sans expérience!

— Je vais chercher à acquérir de l'expérience.

— Mais c'est épouvantable! Et c'est ainsi que tu abandonnes tes devoirs les plus sacrés, tes devoirs envers ton mari, tes enfants!

— J'ai encore d'autres devoirs sacrés : mes devoirs envers moi-même.

— Tu es, avant tout, épouse et mère.

— Je crois qu'avant tout je suis un être humain, tout aussi bien que toi.

— Tu parles comme un enfant; tu ne comprends pas la société où tu vis.

— Non, je ne la comprends pas. C'est pourquoi je veux m'y initier, je veux savoir qui a raison d'elle ou de moi. »

Ainsi Norah souffrant de n'être personne, Norah voulant être *quelqu'un*, Norah disant : « Afin de pouvoir élever mes enfants, il faut d'abord que je m'élève moi-même », c'est bien là en effet la grande réclamation de la femme.

Toutes les extravagances et les folies qui ont pu être dites et faites à propos de ce drame ne lui ôtent rien de son élévation. Ibsen n'est pas responsable si quelques folles ont, comme on l'a prétendu, quitté leurs maris et leurs enfants pour jouer aux « Norah » et marcher à la conquête de leur « individualité », ce qui généralement se résumait dans quelque divorce et un changement de mari.

Mais ces excès n'en ont pas moins suscité au

féminisme beaucoup d'adversaires, et au premier rang Strindberg. L'ennemi acharné des femmes avait là un vaste champ où exercer sa verve caustique. Il écrivit un livre fameux : *Giftas*, « Mariés », réunion de petites nouvelles, dont quelques-unes exquises, où il rétorque les revendications féministes. Dans la préface, le sexe féminin est foudroyé en bloc :

« La femme ment, y est-il dit entre autres choses, quand elle prétend qu'on l'a empêchée de prendre part aux travaux de la société. Elle a surtout été paresseuse... Elle a bâti la société sur le travail de l'homme, à qui elle impose le devoir de nourrir les enfants qu'elle met au monde. Du matriarcat, elle ne voudrait pas, car il faudrait travailler.... »

Ceci ne peut guère s'appliquer aux femmes qui réclament une indépendance s'appuyant sur le travail. Mais Strindberg a trouvé alors d'autres arguments. Sa verve n'en est jamais à court.

CHAPITRE IX

La politique.

Suède : administration, les Chambres. — Norvège : le Parlement, les partis. — L'Union. — Politique étrangère. — Situation actuelle.

I

La Suède et la Norvège ont le même roi, mais chaque pays a sa constitution particulière, son administration, son gouvernement distinct.

En Suède, le roi gouverne assisté d'un ministère ou Conseil d'État composé de dix membres qu'il choisit, mais qui sont responsables devant les Chambres. C'est encore, sur ce point, la Constitution de 1809 qui est en vigueur.

La Diète, *Riksdag*, organisée par la réforme de 1865, se compose de deux Chambres. La première, qu'on peut assimiler à notre Sénat, est élue pour neuf ans par les Conseils généraux des pro-

vinces et les conseils municipaux des villes, à raison de un membre par 30 000 habitants. Ses membres ne sont pas rétribués et, pour y être éligible, il faut justifier d'un revenu d'au moins 4 000 couronnes, ou d'une propriété de 80 000.

Les membres sont au nombre de 133.

La seconde Chambre est élue pour trois ans. Les députés, au nombre de deux cents, touchent, outre leurs frais de déplacement, un traitement de 1 200 couronnes, environ 1 500 francs, pour les quatre mois que dure la session. Pour y être éligible, il faut justifier d'un revenu d'au moins 600 couronnes ou d'une propriété d'une valeur de 1 000 couronnes.

On nomme les députés par district; le suffrage est restreint. Les présidents des deux Chambres sont nommés par le roi.

Les choses ont lieu en Suède avec tant de régularité que la réforme de 1865 a fait passer comme tout naturellement le pouvoir politique aux mains des paysans, l'ancien Quatrième Ordre; les électeurs des campagnes, les plus nombreux, continuant à voter pour des gens des campagnes, comme au temps où chacun votait dans son Ordre, il est arrivé de ce fait que la plupart des députés sont des paysans. Ainsi, après le gouvernement de la haute, puis de la moyenne aristocratie au XVIIIe siècle, après celui de la bourgeoisie dans la

première moitié de celui-ci, c'est maintenant le quatrième État qui a son tour. Et d'autant mieux que la Chambre des députés est celle qui dirige réellement les affaires; la première Chambre, étant composée en majorité d'anciens fonctionnaires acquis d'avance au gouvernement, n'est en réalité que la seconde.

Cette Chambre des députés ne ressemble pas à la nôtre : c'est une réunion tranquille, — on voit déjà la différence, — de gens des campagnes, quelques-uns dans leur costume national; on remarqua pendant bien des années le célèbre Liss Olof Larsson, député dalécarlien, à la haute taille, à la physionomie intelligente et rusée : le vrai type du député paysan.

On fait des affaires à la Chambre, pas de politique, encore moins de discours. Rien n'y prête, il n'y a pas de tribune, pas de fauteuil présidentiel non plus, et chacun parle de sa place, disant tout bonnement ce qu'il a à dire, sans rechercher les effets oratoires. Parfois cependant il s'en glisse. J'entendis un jour un jeune député dalécarlien fraîchement arrivé à la Chambre, essayer de quelques tirades cicéroniennes à propos des dangers du protectionnisme. Il fallait voir de quel air stupéfait les autres se retournaient pour le dévisager.

Si les effets d'éloquence sont inconnus, à plus

forte raison le bruit, le *boucan*. Il y a un petit mot, *brok*, « tapage », que les Suédois ne prononcent jamais sans une expression de mépris, tant ils ont horreur de la chose, et le verbe *broka*, « faire du bruit », exprime tout ce qu'il y a pour eux de plus mauvais goût. Aussi, en général, les discussions ont-elles lieu du ton le plus modéré, accompagnées en sourdine par des murmures approbateurs ou improbateurs; de prudents hochements de tête, affirmatifs ou dénégateurs, tiennent lieu de tout geste et de tout mouvement. Les personnalités bruyantes ne jouent aucun rôle; à vrai dire, ces personnalités sont très rares.

On suit bien une politique de paysans, prudente, économe, ne se risquant point sur les hauteurs, un peu terre à terre, un peu étroite peut-être, mais fort sage en somme. Ainsi, la seconde Chambre a longtemps refusé au gouvernement les crédits pour l'augmentation des armements, ne voulant point du militarisme; elle s'est cependant décidée dernièrement à les voter, mais après des années d'hésitations. Par contre, elle a toujours voté généreusement et sans ajournements tous les projets de réforme de l'enseignement.

Les paysans de la Chambre songent, bien entendu, avant tout, à favoriser l'agriculture et à soutenir la petite propriété. Un moment il s'était

formé au Parlement une ligue spéciale pour lui venir en aide. Aujourd'hui, c'est la question de la protection et du libre-échange qui préoccupe; la majorité protectionniste l'emporte, mais de fort peu.

La lutte à ce sujet à été très chaude, on a presque fait du *brok!*

C'est qu'elle dépasse les limites d'une question d'affaires et que la politique se dissimule sous ces étiquettes, l'odieuse politique qui a réussi à se faufiler malgré tout.

Il s'en faut que la réforme de 1865 donne satisfaction à tout le monde. Les nouvelles couches réclament leur place. Jusqu'ici on s'était préoccupé beaucoup plus de liberté que d'égalité, mais aujourd'hui le sentiment égalitaire fait une violente poussée. On réclame le suffrage universel et de nouvelles réformes. Le socialisme s'est répandu dans les milieux ouvriers des villes, à Stockholm, à Malmö, à Götheborg; il a des journaux, et l'un de ses chefs, Branting, homme de valeur, a réussi à entrer à la Chambre.

La politique a d'ailleurs beaucoup perdu de son calme à propos des affaires norvégiennes. Un mot malheureux échappa au ministre de la Guerre, lorsqu'on s'occupait de la réforme de l'armée : « Si j'obtiens, dit-il, le service obligatoire, alors nous pourrons *parler suédois aux Norvégiens* ».

Ces paroles soulevèrent des tempêtes en Norvège; elles n'étaient pas, en effet, conformes au tact ordinaire des Suédois. Il fallait ces enragés Norvégiens pour les amener à *broka*.

La presse jouit d'une grande liberté dont les restrictions concernent spécialement la religion et la personne royale. Elle reproduit on ne peut mieux le caractère général. On ne trouve pas plus de journalistes que d'hommes politiques en vue; les articles ne sont pas signés, ne tendent point à faire sensation; ce sont des articles de fond, de renseignements, des correspondances détaillées de l'étranger, des chroniques scientifiques, économiques, etc. L'ensemble est un peu terne et monotone, ce n'est point de la littérature, mais on ne connaît ni les violences ni les injures, et les articles immoraux encore moins.

Il est très intéressant d'observer le ton différent des journaux selon leur nuance lorsqu'ils parlent de nous. Les organes conservateurs nous donnent constamment sur les doigts, nous font la morale; les journaux libéraux, au contraire, font ressortir avec éclat ce qui nous arrive de bon, et se taisent soigneusement sur les choses fâcheuses. Cela, d'ailleurs, se produit partout et n'est pas particulier à la Suède. Même chez notre vieil ami le Danemark, mutilé par la Prusse, les conservateurs nous jettent la pierre, et c'est un

Danois, l'écrivain célèbre, Holger Drachman, qui a dit :

« Contre la Sprée nous tournons nos regards craintifs, mais le vrai péril vient des bords de la Seine et nous ne le voyons pas. »

La Suède est divisée administrativement en 28 *län* ou préfectures. L'autonomie communale est très large et les communes décident de choses qui, chez nous, seraient du ressort de l'État; mais Stockholm a un Gouverneur nommé par le roi et qui préside le Conseil municipal. Toutes les communes n'ont pas d'ailleurs les mêmes privilèges. Il n'y a pas l'uniformité et la réglementation qu'on retrouve en France. Des administrations se confondent et s'enchevêtrent d'une manière inextricable, du moins à nos yeux. La justice, dans les villes, se mêle à l'administration communale; un bourgmestre à Stockholm et deux assesseurs au moins composent le tribunal de première instance. Dans les provinces, ce tribunal est composé d'un juge unique, *Härads Höfding*, assisté, même en matière civile, d'un jury de douze membres, dont l'avis n'est prépondérant contre celui du juge que lorsqu'ils sont unanimes.

Il y a trois cours d'appel, et le tribunal suprême à Stockholm. Beaucoup de lois sont fort anciennes et on les trouverait, paraît-il, sur les tables runiques.

Les finances de l'État sont des plus prospères. La dette, créée par la construction de chemins de fer, ne s'élève qu'à 300 millions ; elle est garantie et au delà par les domaines de l'État. Mais les finances des communes sont moins brillantes.

L'impôt foncier est à la charge de la petite propriété et près d'un quart de la propriété n'est pas taxé. Il existe enfin un impôt d'environ 3 pour 100 sur les revenus.

Dans l'armée existe encore en grande partie l'organisation ancienne datant de Charles IX.

L'armée active comprend deux parties : l'une, peu nombreuse, et dont le service est permanent ; l'autre, la plus nombreuse, se compose de troupes cantonnées, *indelta*, qui sont recrutées et entretenues par les propriétaires ruraux et les communes.

Les grands domaines surtout entretiennent la plupart des troupes de l'*indelta*. Ils ne sont exempts de l'impôt foncier que sous cette charge. Certains domaines ont jusqu'à 20 et 30 soldats. Ces hommes ne se réunissent que pendant quelques mois pour les manœuvres et vivent en agriculteurs la plus grande partie de l'année, à la manière des *torpare*, cultivant, comme ces derniers, leur petit domaine, et plus aisés qu'eux, grâce à la solde payée par l'État et qui s'ajoute au produit de leur terre. Ils sont meilleurs agriculteurs aussi, m'a-

t-on dit, de plus d'ordre et de méthode, tant il est vrai que la discipline est encore bien nécessaire à l'éducation de l'humanité.

En outre, d'après la loi de 1892, tout Suédois de vingt et un à quarante ans fait partie de la réserve et peut être appelé en cas de guerre. Il doit faire trois mois d'instruction militaire, dont deux mois la première année et un mois la seconde. C'est ce qu'on appelle « le service militaire obligatoire » ; cette courte période est jugée suffisante, en raison des exercices gymnastiques et militaires suivis dans les écoles.

En 1897, l'armée active comprenait environ 40 000 hommes et la réserve 230 000.

De même que les soldats font métier d'agriculteurs en dehors des manœuvres, les officiers de l'armée active, une fois le temps des exercices et des campements terminé, peuvent se livrer à d'autres occupations très différentes : ils sont professeurs de gymnastique, agriculteurs, photographes, etc., et cela ne les empêche pas d'être des hommes fort instruits et distingués.

C'est l'armée peut-être qui garde le plus de traces de l'ancien régime aristocratique; nous avons dit que les hauts grades sont réservés généralement à des nobles; il est rare, en effet, que des roturiers y parviennent. Néanmoins, on ne remarque pas là beaucoup des abus qui exis-

tent chez nous. Il n'est pas permis à des officiers de se servir des soldats pour en faire des domestiques. L' « ordonnance » n'existe pas pour l'officier, à plus forte raison pour sa femme et sa famille.

Vaxholm et Oscar Fredriksborg sont les deux forteresses sur le golfe, qui défendent l'entrée de Stockholm.

Pour la marine, c'est le même système que pour l'armée de terre; une partie des marins de l'active sont entretenus par les propriétaires. Tous les capitaines, seconds et matelots du commerce font partie de la réserve.

La principale station navale est à Karlskrona, port de guerre au sud, sur la Baltique.

II

La constitution norvégienne date de 1814. Elle a été établie en partie sur le modèle de la constitution française de 1791. Imbus des idées de la Révolution et sans traditions politiques après quatre siècles de soumission au Danemark, les Norvégiens l'imitèrent dans ses grandes lignes.

L'Assemblée, le *Storting*, est formée d'une seule Chambre qui peut se diviser en deux sections : *Odelsting* et *Lagting*, cette dernière tenant lieu dans certains cas de Chambre Haute. On tire au sort les 29 membres qui doivent la composer.

Les représentants, au nombre de 114, jusqu'à présent étaient élus par le suffrage restreint à deux degrés. Mais, en 1898, le suffrage universel a été établi. De même qu'en Suède les élections se prolongent pendant des semaines, même des mois, de district en district.

Le Storting ne doit siéger que pendant deux mois en hiver. Mais la session dure souvent bien au delà et le traitement des députés est proportionnel à sa durée; les mauvaises langues prétendent que cette cause n'est pas étrangère à la prolongation. Il y a également, à la Chambre norvégienne, un certain nombre de paysans. Ils prirent le dessus après 1830 sur les fonctionnaires.

Les pouvoirs du roi sont bien plus restreints qu'en Suède. Ainsi, il n'a pas le droit de dissolution et ses propositions ne viennent devant le Storting qu'à leur tour d'inscription. Mais il a le droit de *Veto*, ce fameux droit de *Veto* tel que l'avait Louis XVI, et qui lui permet de s'opposer aux décisions de l'Assemblée jusqu'à trois fois de trois en trois ans. Ce *Veto* n'est que suspensif, c'est l'Assemblée qui a le dernier mot. Un des cas mémorables où le roi l'exerça, ce fut le vote sur la suppression de la noblesse.

Le roi exerce le pouvoir avec un Conseil d'État composé de deux ministres et de neuf conseillers, qui doivent être pris dans le Parlement. Un de ces

ministres et deux conseillers le suivent en Suède pour s'occuper des affaires norvégiennes, et il est tenu à résider en Norvège quelques mois par an. La liste civile y est de 500 000 couronnes; le Storting a refusé nettement une dotation pour le prince royal.

Administrativement, la Norvège est divisée en 20 *Amt* ou départements correspondant aux *Län* suédois. Leur organisation est à peu près la même.

Ils se subdivisent en bailliages et en communes d'une étendue assez considérable.

La justice est très simple de forme, tout à fait dépourvue de perruques et de robes. C'est également le cas en Suède, et, dans les deux pays, les tribunaux de tous ordres sont dénués de toute mise en scène. L'instruction criminelle se fait publiquement. En Norvège, dans chaque commune, il y a un juge de paix ou une commission de paix, *nommés à l'élection*, et qui tâchent de concilier sans frais.

Pour les grandes affaires, civiles ou criminelles, le tribunal est composé d'un juge nommé par le gouvernement et de quatre jurés. Le rôle de ces jurés est plus important qu'en Suède, car ils votent avec le juge et chacun a une voix comme lui.

Il y a cinq Cours d'appel, et la Cour suprême à Christiania. En certains cas, il existe des juridictions spéciales pour les ecclésiastiques et les

militaires, mais la Cour suprême statue en dernier ressort, et, dans les choses militaires, en s'adjoignant deux officiers supérieurs.

D'après la loi de 1885 le service militaire est obligatoire pour tout Norvégien à partir de vingt-trois ans.

Il doit cinq ans dans l'armée active avec des périodes d'instruction d'un mois environ chaque année, un peu plus dans la première, et, jusqu'à cinquante ans, il fait partie de la réserve territoriale.

L'effectif de l'armée active est de 18 000 hommes et de 1 700 officiers.

Il est interdit de faire pénétrer plus de trois mille hommes de Suède en Norvège et réciproquement, et seulement dans le cas de manœuvres. Mais le roi entretient à Stockholm une garde de volontaires norvégiens.

Quant à l'armée de mer, elle se compose de 2 000 matelots de la flotte permanente, et l'appel de toute la population maritime peut en fournir environ 80 000. La principale station navale est à Horten, à l'entrée du golfe de Christiania.

Les forces militaires sont donc peu importantes, et l'armée se compose surtout de cadres. Mais, à mesure que la querelle entre les deux peuples s'envenime, un esprit belliqueux se manifeste de part et d'autre, plus ardent en Norvège : améliorations dans le matériel, équipement de vaisseaux

de guerre, etc., s'ajoutent à l'obligation du service. On se tient prêt.

La dette est de 150 millions de couronnes, garantie par les chemins de fer, le budget est de 60 000 000. L'impôt sur le revenu est progressif, tandis qu'en Suède il est proportionnel; là aussi se fait voir un esprit plus démocratique. Dans chaque commune, une commission élective évalue le revenu approximatif de chacun.

En Norvège, ce qui domine tout, c'est la politique. Elle se mêle à tout, se glisse partout. Ici encore, la jeune Norvège porte un drapeau, celui de la Scandinavie libérale, des revendications de l'individualisme, de la démocratie scandinave. Et sa politique intérieure se complique d'une politique extérieure, la question de l'union avec la Suède.

En politique intérieure, au contraire de ce qui a lieu en Suède, les partis sont nettement classés : conservateur, radical et modéré, et ce sont les radicaux, les *purs* qui l'emportent. Le radicalisme a ses racines dans le peuple, car il répond à ses instincts, à ses aspirations égalitaires. La masse rurale est radicale. En résumé ce sont les classes populaires qui sont aux affaires, dans leurs éléments supérieurs bien entendu, petits propriétaires, petits bourgeois, etc. Ce sont eux qui ont les fonctions, les ministères. D'humbles épiciers

de petite ville deviennent ministres et marchandent au roi le pouvoir. C'est très beau, très démocratique, mais la politique en prend les inconvénients inhérents à la démocratie. Elle est inquiète, soupçonneuse, et les personnalités y tiennent une grande place. Bien qu'il n'y ait pas plus au Storting qu'au Riksdag suédois de tribune et d'orateurs, les discussions y sont beaucoup plus orageuses. Le ton de la presse est tout différent de ce qu'il est en Suède, où il n'y a pas de journalistes au sens où nous l'entendons, et où les journaux s'occupent d'affaires. Ici, au contraire, les journalistes sont des hommes politiques, conduisant ou excitant l'opinion.

Les radicaux, interprétant la constitution dans le sens le plus démocratique, ont toujours cherché à restreindre les prérogatives de la royauté.

A l'extrême gauche sont les républicains, avoués ou non, à la tête desquels est Björnson. Le grand écrivain fait depuis dix ans et plus une guerre acharnée aux conservateurs et même aux modérés. Il y a quelques années, la lutte fut si ardente qu'elle amena le suicide du ministre d'État à Stockholm, Richter, ancien radical devenu modéré.

C'est l'époque où Kjelland publiait son fameux pamphlet, *la Fête de la Saint-Jean*, où les modérés et leur chef étaient si maltraités.

Par suite de la division des radicaux et des

modérés un ministère conservateur parvint alors aux affaires. Il fut remplacé au bout de quelque temps par un ministère radical, et, après diverses fluctuations, ce sont les radicaux qui ont eu la majorité aux dernières élections, en 1898. Un des premiers actes de la nouvelle Chambre a été le vote du suffrage universel.

Radicaux et modérés, dont la division continue sur les questions intérieures, se sont mis d'accord en ce qui concerne le différend avec la Suède, qui est la question importante.

III

Ce différend est ancien, mais il s'aggrave depuis quelques années; il menace l'union, puisque la Norvège réclame une représentation diplomatique distincte, ce qui équivaudrait à la séparation ; car on ne comprend guère deux pays unis, ayant chacun sa politique étrangère. Pour s'expliquer que la Norvège en soit venue là, il faut se rendre compte que l'union, telle que les Suédois l'entendent, n'a jamais été acceptée par elle. Les Norvégiens ont toujours été mécontents de cette sorte de soumission à la Suède, contre laquelle ils avaient de vieilles rancunes de voisinage. Les Suédois, anciens ennemis du Danemark, enlevèrent autrefois à la Norvège des provinces frontières,

le pittoresque Vermland, entre autres, au sud-est; mais le grand point c'est l'union même.

On sait dans quelles circonstances la Norvège fut annexée à la Suède, en 1814. Celle-ci venait de perdre la Finlande (1809); après une longue et héroïque résistance, elle avait dû la céder à la Russie. Mais Bernadotte, choisi comme héritier de la couronne, avait fait entrer sa nouvelle patrie dans l'alliance contre Napoléon. En récompense il reçut des puissances alliées le don de la Norvège que la Suède convoitait depuis longtemps, et qu'on enlevait du même coup au Danemark, l'allié malheureux de la France.

Cette cession, rendue définitive par le traité de Kiel en 1814, fut le plus terrible coup porté au Danemark, qui avait tiré de la Norvège sa principale force pendant les temps modernes, et c'est du jour où il la perdit qu'il commença de mourir.

Il y avait cependant un grand obstacle à cet arrangement : la volonté de la Norvège même qui n'entendait point qu'on disposât d'elle ainsi. Elle n'était plus à ce moment la pauvre et docile province toute prête à accepter une domination. Étonnamment développée pendant le XVIIIe siècle, éveillée aux idées d'indépendance par la Révolution française, elle venait précisément de forcer le Danemark à lui concéder des libertés et une

demi-indépendance sous une vice-royauté exercée, il est vrai, par un prince danois.

Quand les Norvégiens apprirent le traité de Kiel, ils protestèrent de la façon la plus énergique et la plus digne en réunissant immédiatement une assemblée pour proclamer leur entière indépendance. En réponse à l'Europe qui disposait d'eux sans leur permission, ils rédigèrent la Constitution encore en vigueur, dite d'Eidsvold, petite ville des bords du lac Mjösen, où se réunit l'assemblée.

Ils durent céder cependant, vaincus par les forces supérieures de la Suède commandées par Bernadotte. Mais celui-ci était habile politique autant que bon général. Comprenant quelle énergie il y avait dans ce peuple, tout vaincu qu'il fût, il ne chercha point à imposer aux Norvégiens des conditions trop dures, et leur laissa la constitution qu'ils venaient de se donner, en y ajoutant seulement les modifications indispensables pour l'union. Les Suédois ont beaucoup reproché à Bernadotte ces concessions pourtant si habiles et si nécessaires.

Mais le traité était sujet à diverses interprétations ; la Norvège entendait bien garder son absolue indépendance intérieure, mais la Suède espéra toujours arriver par l'union à la *réunion* des deux pays sous une même administration qui les

aurait fondus l'un dans l'autre. Et comme c'est le plus grand qui absorbe le plus petit, c'était la suppression de l'autonomie de la Norvège. Le parti extrême suédois réclama même un parlement commun aux deux nations, ce qui aurait fait de la Norvège une autre Irlande.

Au début de l'union, elle était absolument traitée en province, son nom n'apparaissait pas dans les actes extérieurs, le drapeau suédois flottait sur tous ses navires de guerre et de commerce. La Suède essaya, mais sans y parvenir, de diminuer le nombre et la durée des sessions du Storting. Elle y fit du moins voter le principe de la vice-royauté, vote que les patriotes norvégiens considèrent comme une honte pour l'assemblée qui l'émit; c'était, en effet, une acceptation d'infériorité. Non seulement les Norvégiens résistèrent aux prétentions de la Suède, mais encore ils accentuèrent leurs revendications. Déjà au début du règne de Bernadotte ils réclamaient une voix dans les affaires étrangères; à plusieurs reprises se posa également cette question des consulats, qui est actuellement à l'ordre du jour.

Ils obtinrent un peu plus tard leur drapeau distinct, dont les vives couleurs, blanc, bleu, rouge contrastent symboliquement avec le drapeau suédois, jaune et bleu, d'une harmonie délicate, mais de peu d'éclat. Toutefois, au dehors, le

drapeau des deux nations portait dans un angle le signe de l'union, les couleurs réunies. Le Parlement norvégien vient de décider que ce signe de l'union serait enlevé du pavillon commercial, et c'est le drapeau norvégien « pur » qui flotte sur le palais du Storting.

Plus significative encore est cette fameuse question des consulats et de la représentation diplomatique.

Les Norvégiens ne veulent plus de consuls communs avec la Suède. Ils prétendent que leur commerce, leurs intérêts à l'étranger étant beaucoup plus considérables que ceux de la nation unie, ils doivent avoir des agents spéciaux pour s'en occuper, et qu'il est de toute impossibilité qu'un consul suédois puisse le faire.

Il y a quelque apparence de raison à cela. Les deux peuples sont en effet assez ignorants des coutumes, des usages, des lois l'un de l'autre. On ne se figure pas combien la Suède est peu connue en Norvège et réciproquement, à ce point de vue. Un consul suédois n'est donc guère au courant de ce qui intéresse au plus haut point le commerce norvégien. Mais les Norvégiens vont beaucoup plus loin en réclamant un ministre des Affaires étrangères spécial, et une représentation diplomatique distincte, ce qui serait la séparation pure et simple.

Ils s'en défendent, et prétendent quand même que les deux choses sont compatibles. Ils paraissent craindre aussi que la Suède ne les engage dans les querelles européennes, dans une alliance allemande dont on parla beaucoup il y a quelque temps.

IV

Il pourrait arriver, en effet, que la querelle scandinave devînt une question européenne, et amenât l'intervention d'autres puissances. Il y eut bien réellement dans ces dernières années un rapprochement de la Suède et de l'Allemagne.

Les sympathies du roi Oscar pour cette puissance et son amitié pour l'empereur Guillaume II ne sont nullement déguisées; il y a surtout ceci, que l'Allemagne est regardée comme l'adversaire de la vieille ennemie de la Suède, de l'ennemie héréditaire, la Russie.

La Russie est l'heureuse rivale qui a pris aux Suédois leur place de grande nation du Nord. La statue de Charles XII, à Stockholm, du doigt montre où est l'ennemi, et Charles XII est le héros des Suédois.

Si l'on considère la situation de la Suède après la guerre de Trente Ans, on voit qu'elle est alors très puissante dans le Nord. Elle venait de vaincre

l'Allemagne, sa rivale d'alors, et lui avait enlevé ses provinces maritimes. Maîtresse de la Finlande, des côtes russes actuelles, de la Poméranie, elle domine sur la Baltique, qui n'est plus qu'un lac suédois. Elle l'emporte encore sur la Pologne, qui doit également reculer devant elle et lui laisser la première place.

Mais la Russie se forme et s'organise, et la lutte s'engage. Après la glorieuse mais inutile victoire de Narva, de défaites en défaites, la Suède perd les provinces baltiques, plus tard les provinces allemandes; et en dernier lieu, la Finlande, qu'elle regardait comme une partie d'elle-même, lui est arrachée. Réduite à se renfermer dans son territoire, ayant les Russes aux portes de Stockholm, par les îles d'Aland, qu'ils lui enlevèrent et d'où, en 1809, des soldats russes, passant à cheval sur la mer gelée, pénétrèrent en Suède, elle disparaît alors comme grande nation.

Ce passé est bien propre à inspirer des inquiétudes pour l'avenir. Il ne serait, selon beaucoup de Suédois, que le commencement d'exécution d'un plan qui ne comporte rien moins que l'annexion de la Péninsule, dont la possession donnerait à la Russie sur l'Océan et au dehors la sortie qui lui manque. Il y eut de l'opposition à la construction du chemin de fer de Laponie, et à sa continuation vers la côte de Norvège. C'est

là, disait-on, une voie toute préparée aux Russes.

Aussi tout en nous conservant leurs sympathies, les Suédois nous font-ils un grief de notre amitié pour les Russes qui sont toujours pour eux des barbares ; ce sont leurs « Barbares du Nord », qu'ils négligent un peu trop de connaître, surtout s'ils croient avoir lieu de les craindre, car ils ne les fréquentent guère, vont partout excepté en Russie, et pas même à Pétersbourg qui est à leurs portes. Ils apprennent toutes les langues excepté le russe.

Dans beaucoup des difficultés suscitées par la Norvège, ils croient voir aussi la main et les agissements de la Russie, qui a intérêt à la division, et prétendent que les Norvégiens sont dupes de l'ambition russe. Ceux-ci ne croient pas à ce danger; ils accusent la Suède d'exhiber le spectre russe. Björnson écrit dans la presse russe de fulminants articles contre la Suède, articles bien accueillis, ce qui devrait donner à penser en Norvège. Mais, dans l'ardeur de la lutte, on voit en Norvégiens, non en Scandinaves, et pour les Norvégiens, la Russie, ennemie de la Suède, a même une séduction toute particulière.

Il faut considérer aussi qu'on ne peut pas avoir les raisons de rancune des Suédois contre la Russie, puisque Russes et Norvégiens étaient également ennemis de la Suède à l'époque de ses

malheurs. C'est un grand lien que l'habitude, elle unit même les époux les moins bien assortis, et ce lien n'existe pas entre Norvégiens et Suédois. Il y a quelques années la colonie suédoise de Paris y célébra le centenaire de Gustave-Adolphe et les Finlandais présents se joignirent à elle; quoiqu'ils soient sujets russes aujourd'hui, Gustave-Adolphe n'en est pas moins resté leur roi et leur héros. Mais les Norvégiens ne se dérangèrent pas le moins du monde. Ils ne connaissent pas plus Gustave-Adolphe que Charles XII et la haine pour la Russie.

Le lien de l'habitude se fait précisément sentir en ce moment où se manifeste en Norvège un grand retour d'affection vers le Danemark. On évoque maintenant les vieux souvenirs, les quatre siècles de vie commune, et l'on témoigne au Danemark une amitié attendrie, inspirée aussi par la crainte de voir retrancher cette branche mère du tronc scandinave.

C'est tout cela qui écarte de l'Allemagne. Ajoutons que, de plus, l'esprit démocratique des Norvégiens ne peut guère avoir de sympathies pour le césarisme allemand. L'empereur Guillaume II, dans ses relations avec le roi Oscar, aurait laissé échapper aussi des paroles de blâme sur leur conduite à l'égard de la Suède, ce qui n'est pas fait pour leur plaire.

Les mêmes sentiments démocratiques qui écartent de l'Allemagne rapprochent de la France. Il y a donc bien, en politique étrangère, des courants de sympathies tout autres en Suède et en Norvège, la première étant portée vers l'Allemagne, la seconde vers la France et la Russie. En ce qui nous concerne, cela paraît tout naturel, car, en connaissant mieux les Scandinaves, on s'aperçoit que ce ne sont point les Suédois qu'il faut appeler « Français du Nord ». C'est bien plutôt dans la démocratique Norvège, dans son caractère, ses idées politiques que je verrais la « France du Nord »; la parlementaire et aristocratique Suède en serait « l'Angleterre. »

V

Le plus sérieux obstacle au maintien de l'union c'est le besoin de la Norvège de vivre de sa vie nationale, qu'elle n'a pas eue depuis si longtemps, d'être indépendante enfin et sans tutelle après en avoir eu deux à subir. Le mouvement d'émancipation qui se produit aujourd'hui contre la Suède est analogue à celui qui eut lieu au commencement du siècle contre le Danemark, mais avec des revendications d'autant plus fermes que la Norvège se sent plus forte. En pleine jeunesse, grandie, « majeure », elle ne veut plus de tutelle.

Comme la Norah d'Ibsen, elle veut être *quelqu'un*, jouir de son individualité et, pour cela, songe au divorce.

Le tort de la Suède est de ne pas assez comprendre ces aspirations, ce besoin. Elle a eu sa vie nationale, longue et remplie, et oublie que d'autres peuvent désirer la leur aussi. Elle croit trop peut-être que l'âge et l'expérience lui donnent le droit de surveillance, et regarde de haut les impatiences de la jeune Norvège. Le tapage démocratique que fait celle-ci révolte ses habitudes d'aristocrate, elle en éprouve un certain dédain : le dédain de la femme de bon ton devant les emportements de Norah.

Il est bien difficile, en effet, aux éléments démocratiques norvégiens de vivre d'accord avec les classes aristocratiques suédoises. On s'explique qu'ils ne puissent marcher ensemble. Les deux pays semblent former comme un ménage mal assorti où régnerait, par suite des différences d'âge et d'éducation, une invincible incompatibilité d'humeur.

En Suède, le parti libéral est favorable à la Norvège; il suit avec intérêt chez sa voisine le mouvement démocratique qui lui fait espérer quelque chose pour lui-même. Mais il cesse d'être d'accord avec elle sur la question de séparation et reste en cela suédois d'esprit. Pour lui la solu-

tion serait dans un gouvernement qui, mieux que la royauté, pourrait concilier l'union avec les aspirations norvégiennes. Or, celle-ci, avouées ou déguisées, tendent à la république, le gouvernement naturel à la démocratie. Mais le parti libéral suédois deviendra-t-il assez nombreux et assez fort pour faire adopter la république à la Suède?

Pour tâcher d'arriver à une solution, on avait réuni un comité composé de membres des deux nations, chargé d'examiner la question des consulats et de la diplomatie. Mais après deux ans de délibérations, il a dû se séparer sans avoir abouti à rien et la situation en est là aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit, elle ne pourra pas se maintenir bien longtemps encore dans cet état d'antagonisme. Le roi Oscar a fait tout ce qu'il pouvait; mais, malgré ses intelligents efforts et sa bonne volonté, il n'est arrivé souvent qu'à faire des mécontents de part et d'autre. L'entrée en scène des masses populaires norvégiennes par le fonctionnement du suffrage universel ne fera encore qu'aggraver le conflit, et il suffirait de l'avènement d'un roi à vues moins conciliantes que le souverain actuel pour provoquer quelque violente solution.

C'est cependant de l'union que dépend l'existence même du Scandinavisme. Des quatre groupes de cette race, deux sont déjà bien

menacés, les Danois par l'Allemagne, les éléments suédois de Finlande par l'absorption finnoise d'un côté, russe de l'autre. Les deux peuples de la Péninsule restent donc seuls à représenter la famille, et dans l'union seule ils trouveront assez de force pour la maintenir.

Les esprits élevés des pays scandinaves l'ont toujours compris et même ont toujours désiré une union des trois peuples, danois, suédois, norvégien. C'était le rêve du généreux Charles XV, qui souffrit tant des malheurs du Danemark; mais il semble bien que cette union ne doive jamais être qu'un rêve.

Il est désirable que, du moins, l'union subsiste et se resserre dans la Péninsule. Tous les amis des Scandinaves — et en particulier les Français — ne peuvent donc que souhaiter l'apaisement du conflit actuel.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE V

Pêcheries, commerce, industrie.

CHAPITRE VI

La vie religieuse et intellectuelle.

CHAPITRE VII

La litterature

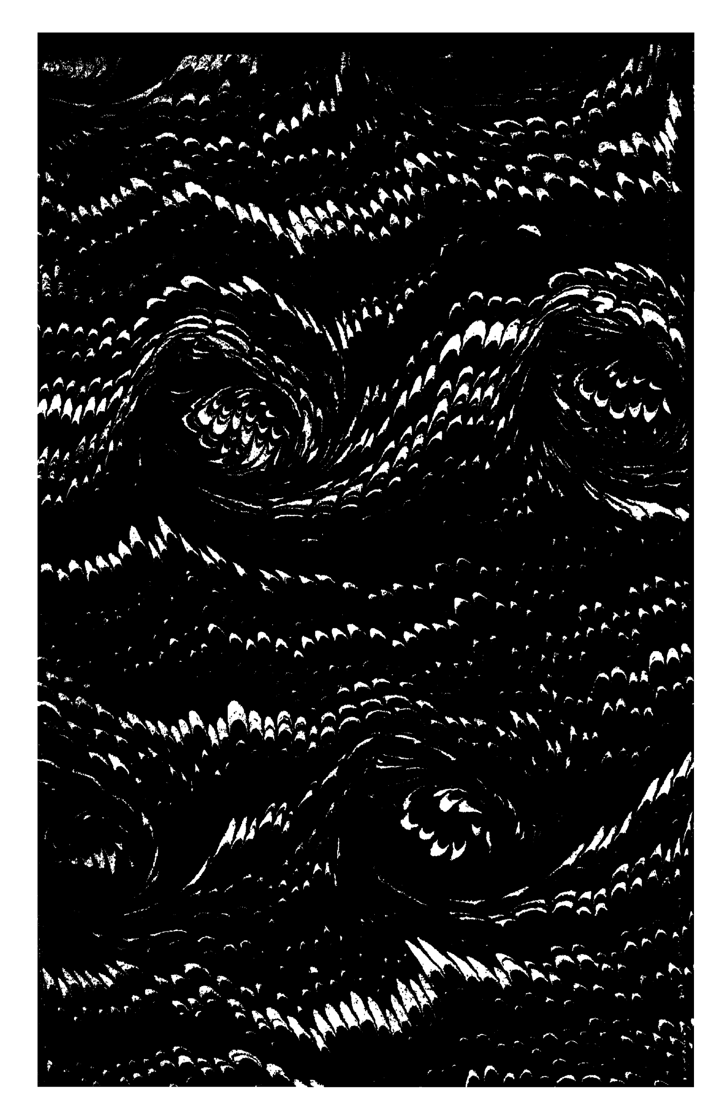
CHAPITRE VIII

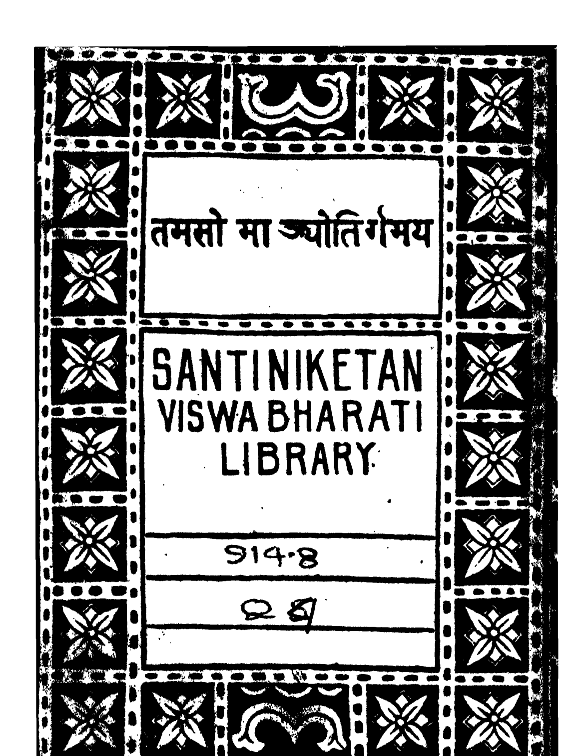
La femme.

CHAPITRE IX

La politique.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 458-99.





तमसो मा ज्योतिर्गमय
SANTINIKETAN
VISWA BHARATI
LIBRARY
914.8